

Table des matières

Acte 1.....	2
Scène 1.....	2
Scène 2.....	8
Scène 3.....	12
Scène 4.....	15
Scène 5.....	22
Acte 2.....	31
Scène 1.....	31
Scène 2.....	36
Scène 3.....	42
Scène 4.....	50
Scène 5.....	54
Scène 6.....	60
Scène 7.....	64
Acte 3.....	73
Scène 1.....	73
Scène 2.....	90
Scène 3.....	101

Acte 1

Scène 1

Je connus mon premier orgasme à 23 ans; à ce jour, je ne me souviens plus du nom de celui qui me l'a donné, et à peine de son visage. Je me rappelle avec difficulté ses traits fins, sa peau cuivrée, et sa barbe d'une semaine aux poils fous qui avaient gratté l'intérieur de mes cuisses.

Je ne sais toujours pas pourquoi j'avais été invitée à cette soirée, la dernière avant que nous quittions tous notre école d'ingénieur. Je ne me faisais guère d'illusions, aucun de ceux qui seraient là ce soir n'essaierait de garder le contact avec moi. Mon premier emploi m'emmènerait loin, en Province, si loin de ce faible lien social qui ne demandait que le souffle du vent pour se briser. J'étais la moins sociable de ma promotion. Peut-être avais-je été invitée parce qu'ils savaient qu'ils ne me reverraient jamais, et que je ne tiendrais pas prétexte de cette invitation pour m'incruster dans leurs futures soirées. Ma fierté m'avait fait dire que c'était lui qui avait insisté pour m'inviter, le colocataire de Benjamin, mon binôme en programmation parallèle. Il avait deux ans de moins que moi, et nous nous étions à peine adressé la parole jusqu'ici. Tout juste des regards croisés, que j'avais crus appuyés, quand il passait dans le salon alors que Benjamin et moi étions penchés sur nos livres et nos cahiers, à trouver sens à des problèmes qui semblaient si importants à cette époque, et que je trouvais maintenant si dérisoires. Personne ne m'avait regardée ainsi depuis un long moment, et cela me manquait.

J'étais arrivée la première. Benjamin avait l'air d'être surpris de me voir si tôt. Les autres ne devaient pas être là avant trente minutes, me dit-il. Il me laissa rentrer, me donna une bière, et nous discussions, lui avachi sur son canapé, moi dans un de deux fauteuils sans accoudoirs qu'il me dit récupérés au coin de la rue, près des encombrants.

Je m'enfonçais profondément en arrière, les fesses enterrées dans le tissu gris, les jambes relevées bien haut. Je vis avec horreur les jarrettières de mes bas apparaître de sous ma robe noire moulante que je trouvais maintenant trop courte. Je surpris un coup d'œil rapide que Benjamin avait voulu furtif. Je dus me rendre à l'évidence qu'il avait pu s'offrir le spectacle de mon string, et peut être même de la naissance de mes fesses. Je croisais mes jambes, sans savoir si cela arrangeait réellement la situation. Benjamin, en parfait gentleman, faisait semblant de n'avoir rien remarqué, et parlait de choses tout à fait ennuyeuses. Il ne pouvait pas réprimer, par contre, de rapides coups d'œil vers mon entrejambe.

Je mentirais si je disais que ça me dérangeait.

Le logement que Benjamin partageait avec son colocataire était de ceux que j'aurais adorés, même au prix de la solitude que j'aimais tant dans ma chambre étudiante de neuf mètres carrés. Il s'agissait d'un appartement construit spécialement pour la collocation, les deux chambres donnant sur un vaste séjour/cuisine, chaque chambre avec sa propre salle de bain. Celle du colocataire de Benjamin avait la particularité de donner à la fois sur le salon et sa propre chambre. J'entendais couler l'eau d'une douche. Tout ce à quoi je pensais, alors que nous nous partageons bière et cacahuète, était qu'il y avait un homme

nu, derrière cette porte.

L'eau s'arrêta, et quelques minutes plus tard, il sortit.

Il ne portait qu'une serviette autour de la taille, et je ne vis que lui. De l'eau coulait encore de ses cheveux légèrement crépus, sur son torse glabre et sculpté, sa peau marron luisante sous la lumière trop forte du plafond. De sous la serviette qui lui arrivait au milieu de la cuisse, sortaient deux jambes fines et délicieusement poilues, dont j'aurais adoré savoir où elles aboutissaient. Je voulais remonter la main le long de sa cuisse, jusqu'à ses fesses que la serviette épousait de façon si parfaite. Je les avais déjà remarquées, ces fesses, dans ces jeans serrés qu'il appréciait tant, et aujourd'hui, je n'aurais voulu qu'une seule chose, pouvoir les voir, les apercevoir, les toucher. Je ne pus malheureusement, ou heureusement, pas cacher le regard furtif sur la bosse que son sexe formait, et qui se présentait à moi comme le supplice de Tantale.

Il se pencha sur moi pour me faire la bise, posant sa main libre sur mon épaule. Son pouce, je suis sûre qu'il l'avait fait exprès, avait touché un bout de mon cou, et m'avait électrisée. Pendant ce moment que j'aurais voulu éternel, je m'imaginai lever ma main droite, promener mes doigts sur sa cuisse, remonter jusqu'à sa hanche, toucher cette fesse si proche.

Il se releva, rompant le charme aussi vite qu'il l'avait lancé, pris un rouleau de papier toilette dans la remise, et retourna dans sa salle de bain. Je ne pouvais détacher les yeux de ses fesses et de son dos musclé au milieu duquel coulaient plusieurs gouttes d'eau qui dévalaient sa colonne vertébrale jusqu'à sa chute de rein.

Je me retournais vers Benjamin, qui semblait vouloir rigoler, mais il n'eut le temps de rien dire avant que ne résonne la sonnette d'entrée. Il s'agissait de la première tournée d'invités.

Plus tard, j'appris par Benjamin que le colocataire avait fait exprès de se montrer ainsi. Il avait remarqué les regards que je lui posais, et savait qu'il ferait son effet. Il n'avait pas eu tort.

Le colocataire se précipita dans sa salle de bain. Il avait perdu toute envie de se montrer à moitié nu devant d'autres personnes.

Je fis la bise aux nouveaux arrivés. Certains n'avaient pu retenir une expression de surprise de me voir là. Ils donnaient tous l'impression d'avoir l'habitude de sortir ensemble, et j'étais de toute évidence l'intruse dans cette assemblée. Mais aucune ne semblait plus interloquée, et irritée, de me voir ici, que Aurélie, la belle et magnifique Aurélie, que j'avais surprise une fois dire qu'elle ne voulait pas me voir à un anniversaire qu'elle organisait en commun avec un de mes rares amis.

Je n'avais pas été invitée, et l'ami ne l'avait plus été ensuite.

Je fus prise d'une crise de jalousie quand le colocataire sortit à son tour de sa chambre et prit Aurélie dans ses bras et l'embrassa sur la joue. Elle pressait ses seins sur sa poitrine, et semblait ne pas vouloir le lâcher, mais, de mon fauteuil, je ne pus qu'esquisser un sourire lorsqu'il s'extirpa de ses bras, salua les autres, et s'assit à côté de moi. Il avait troqué sa serviette pour un pantalon slim en toile noire qui collait à ses fesses et me donnait encore plus envie de les toucher, et une chemise blanche près du corps qu'il portait délicieusement négligemment au-dessus de la ceinture. Aurélie ne trouva une place que de l'autre côté de la table basse, et le colocataire se serra jusqu'à ce nos genoux,

nos cuisses, se touchent, mes bas contre son pantalon.

Mon excitation montait. Je tournai mon regard sur lui, oublieuse des conversations autour de nous. Ses cheveux étaient à peine secs, des gouttes d'eau tombaient sur le col de sa chemise, qui soulignait comme un poème ce torse que j'avais vu nu il y a si peu de temps. Il se jeta vers l'arrière et mis ses mains derrière la nuque. Sa chemise monta, révélant la fine colonne de poil qui partait de son nombril et descendait à son entrejambe. Son odeur si douce m'enivrait. J'avais envie de tendre ma main, toucher cette peau au grain si fin, ce ventre qui montait et descendait à chacune de ses respirations. Que les autres ne m'intègrent pas à leur bavardage m'importait peu. Je me concentrais sur cette drague tactile, nos jambes qui bougeaient légèrement et se frottaient agréablement, nos doigts qui s'approchaient sans qu'on s'en donne l'air. L'alcool me montait à la tête, je commençais à participer à la conversation, mais ma seule distraction était le regard noir que me lançait Aurélie, ma plus grande satisfaction que le colocataire semblait n'avoir aucune attention pour elle.

Puis nos doigts se touchèrent. Se frôlèrent seulement.

Ce fut comme si un relais électrique avait été fermé, comme si une digue venait de se rompre, comme un chien qu'on libère enfin de sa laisse après une longue marche. Ma main gauche s'engouffra dans la sienne, nos doigts s'entremêlèrent. Mon souffle se coupa un instant et je m'allongeai dans mon fauteuil sans accoudoirs. Lui avait rapproché le sien jusqu'à ce que nos deux sièges forment un petit canapé.

Le reste de la soirée ne fut qu'un ballet de rapprochement. Nous discutons avec les autres comme si rien ne se passait entre nous, mais nos corps se parlaient par petits attouchements, par caresses clandestines. Il prit ma main droite dans sa gauche, et passa son bras maintenant libéré dans mon dos. Je me cambrai pour lui laisser la place sentir sa main derrière moi, uniquement séparée de ma peau par le fin tissu de ma robe noire. Elle montait le long de mon dos, ses doigts massaient chaque côté de ma colonne vertébrale. J'en frissonnai. Je le regardai en ronronnant, provoquant en lui un petit rire qui sonnait comme une musique à mes oreilles. Puis ses doigts arrivèrent à ma nuque, s'infiltra dans mes cheveux, engloba l'arrière de mon crâne, puis me tira vers lui, le plus doucement, le plus imperceptiblement du monde.

Ce fut comme la chose la plus naturelle au monde, et là, comme si les autres n'existaient plus, nous nous embrassâmes. À pleine bouche. À pleine langue. Nous nous cherchions, fouillions, nous battions à l'intérieur. J'adorais le goût de sa bouche, de sa salive, le contact si doux de sa langue qui entourait la mienne. Je fermais les yeux, heureuse, le cœur palpitant, et ouvris mes paupières, juste un peu, pour voir ses yeux vers qui me fixaient, et ses lèvres qui s'ouvraient en sourire.

Cela dura éternellement, et pas assez encore. Je me retirai de lui et le regardait en souriant, en riant même. Si on avait été seul, j'aurais passé ma main sous sa chemise, pour sentir ce corps ferme sans la double couche de tissu qui nous séparait. J'avais envie de lui, et j'avais envie qu'il ait envie de moi.

Maintenant, nous n'attendions plus que les autres partent. Nous poursuivions le même manège, celui de se toucher sans en avoir l'air, mais nous avons atteint un autre niveau. Ses doigts passaient sous l'ourlet de ma jupe, montaient jusqu'à frôler, juste un peu, la peau qui se trouvait au-dessus de mes bas. La main dans mon dos descendit, toucha le

contour de mon string, se referma sur une de mes fesses. Je finis dans ses bras, mes cuisses par-dessus les siennes, et ce fut avec toute la retenue du monde que je repoussai, avec jeu, sa main qui remontait entre mes cuisses jusqu'à mon sexe déjà brûlant, et avec frustration que je m'empêchais de le chevaucher et de l'embrasser, à en écraser mes seins sur sa poitrine, à me cambrer jusqu'à ce que ma robe remonte et laisse voir à tout le public présent mes fesses soulignées de mon string noir.

Je faillis ne rien en avoir à foutre et me montrer en spectacle, juste pour lui.

Mais parfois l'attente rend les choses meilleures, parfois l'attente intensifie le plaisir.

Et enfin les derniers invités partirent. Je restais assise sur le canapé pendant que Benjamin et le colocataire disaient au revoir à Aurélie, la dernière à s'être décidée à nous quitter. De mon fauteuil, je ne pouvais que savourer la froideur avec laquelle mon homme du soir lui disait au revoir.

Benjamin annonça qu'il se coucha et rejoignit sa chambre. Le colocataire s'assit à côté de moi. Nous nous faisions face, enfin seuls.

Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre, cette fois-ci sans retenue. Nos langues s'enfonçaient au plus profond, toute pudeur éteinte, dans une étreinte où nous explorions nos corps respectifs. Sa main se posa sur mon sein droit et je poussai un soupir dans sa bouche. Mes doigts déboutonnèrent sa chemise, l'ouvrirent complètement. Enfin je sentais sa peau si douce sous mes doigts. Aveugle, les yeux fermés, je parcourais son torse, touchais ses tétons si petits, le grain de ses mamelons, redescendis sur son ventre où je sentis sous la peau ses abdominaux si durs. Puis je touchais sa colonne d'amour, ces poils si doux qui menaient à son sexe. Je descendis, trouvai la boucle de ceinturon, puis bougeai encore, jusqu'à la bosse de son pantalon.

J'agrippai son sexe en érection à travers le tissu. À son tour il soupira dans ma bouche. Je ne le caressais pas. Je le maintenais juste dans ma main. Je le sentais grandir, devenir encore plus dur. Je me trouvais moite entre les jambes, et déjà j'avais envie d'être prise par son sexe qui semblait animé d'une vie propre.

Il souleva un peu ma robe et révéla, enfin, mes fesses. Je commençai à lui caresser le sexe quand il passa ses mains sur ma croupe. Je me cambrai, comme un réflexe, électrisée par le contact si doux.

Il s'écarta de moi et agrippa l'ourlet de mon vêtement. Je levai les bras. Il me le passa la par-dessus la tête.

J'étais pratiquement nue devant lui. La dernière fois qu'une personne m'avait vue ainsi, c'était il y a un an, et cela avait fini de facilement très insatisfaisante. Malgré moi, je ne pus m'empêcher de douter, de me demander s'il voudrait encore de moi, maintenant qu'il avait vu enfin mon corps à nu, débarrassé de ses artifices, de mon ventre pas assez plat, de mes seins pas assez gros. Et surtout j'avais peur qu'il se moque de moi, si je le laissais aller plus loin, si je le laissais voir l'épaisse toison que je cachais sous mon string, et que je ne pensais pas que j'allais l'exposer ce soir.

Mais il semblait n'en avoir cure. Au contraire, même, il souriait en me regardant. Il me prit dans ses bras, m'embrassa à nouveau. Sa main gauche dégrafait mon soutien-gorge, tandis que celle de droite jouait avec mon string, tirait dessus, jusqu'à ce que je sente le tissu s'enfoncer dans ma fente détrempee.

Il libéra mes seins de leur étreinte. Sa bouche se referma sur un téton pendant que ses

doigts jouaient avec l'autre, le pinçaient, peut-être plus fort que je l'aurais voulu. Mais je m'en fichais presque, ce que je convoitais, je l'avais à portée de main.

Ma main gauche jouait avec la boucle de ceinturon et finit par la défaire. J'enlevai avec difficulté le bouton de son pantalon et descendis la fermeture éclair. Je m'infiltrai et caressai sa verge tressaillant à travers le tissu de son boxer.

Je l'entendis jeter ses chaussures au loin. Il leva son bassin et fit descendre son pantalon, pour ensuite le faire voler à son tour à l'autre bout de la pièce. Libéré de son entrave, il écarta les cuisses. Ma main descendit vers ses testicules, et remonta. Puis je la plongeai dans son caleçon et en extirpai une verge dure comme l'acier qui remontait fièrement vers son nombril.

J'aurais voulu continuer de le caresser, sentir la toujours peau si douce de son manche sous mes doigts, avoir le plaisir de le calotter et le décalotter, voir son gland gros et violet apparaître et disparaître, mais je ne pus me retenir. À la vue de son sexe si beau, je n'eus qu'une envie, et ce fut comme si je m'oubliai, comme si je ne savais plus que Benjamin était juste derrière la porte, et qu'il entendait probablement tout.

Je me jetai sur son sexe et l'engloutis dans ma bouche, le léchai de haut en bas, non pas comme une experte de la langue et des caresses, mais comme une bête affamée. Mes lèvres enserraient sa bite. Je montais et descendais, les yeux fermés, contente, aspirant aussi fort que je pouvais, comme si je voulais le faire jouir le plus vite possible. J'étais impatiente, impatiente de sentir son sperme chaud exploser dans ma gorge. Puis je pris juste son gland dans ma bouche, promenai ma langue en dessous, au-dessus, pendant que je lui caressai son manche et ses couilles.

Sa main descendit sur mon dos et mes fesses. Ses doigts écartèrent mon string, mirent ma vulve à l'air, cherchèrent mon sexe. Je sentis un doigt rentrer dans mon vagin trempé et je poussai un énième soupir étouffé. Un doigt restait à l'intérieur pendant que le pouce caressait mon clitoris. Ma fellation devint plus animale. Je contrôlais de moins en moins ce que je faisais. Je me sentais couler, je me sentais trempée, et j'aimais ça. Bientôt, un deuxième doigt rentrait dans ma chatte serrée.

Il me releva soudainement, me prit par la main et m'emmena dans sa chambre, enlevant sa chemise pour être totalement nu. Je n'avais que mon string sur moi.

Il s'assit sur le rebord du lit. J'étais plantée en face de lui, droite comme un I. Je ne pouvais enlever les yeux de son sexe que je voulais sentir de nouveau sur ma langue et jusqu'au fond de ma gorge.

Il fit descendre mon string le long de mes jambes, le prit, et le posa à côté de lui. Il ne sourit pas devant ma toison épaisse, que je n'avais jamais épilée, juste taillée pour le maillot de main. Il m'approcha à lui, enfonça sa tête dans ma poitrine, puis introduisit deux doigts dans ma chatte.

Je ne sus jamais exactement ce qu'il me fit, mais je sentis ses doigts s'agiter à l'intérieur de moi, touchant un point sur le dessus de mon vagin. L'odeur de mon sexe arriva à mes narines, forte. Mes jambes tressaillaient sous le plaisir. Le bruit de ses doigts à l'intérieur de moi devenir plus humide, un « flocclocc » obscène qui m'obsédait. Il me tenait plaquée contre lui en appuyant sur mes fesses de sa main libre. Avec un mélange de surprise, de honte, et de plaisir pervers, je sentis un liquide couler le long de mes cuisses, pas de la cyprine, quelque chose de plus fluide, quelque chose que je n'avais jamais sorti

auparavant.

Il ne me laissa même pas le temps de me demander ce qui m'arrivait avant de me jeter sur son lit. Il sortit un préservatif de sa table de chevet, le mit d'une main experte, m'écarta les cuisses, plaça son sexe à l'entrée du mien, et me regarda comme s'il attendait mon accord, mes jambes écartées, lui appuyé sur ses bras tendus. Pour toute réponse, j'agrippai ses fesses et l'attirai vers moi.

Sa verge épaisse entra dans mon vagin serré. Une petite douleur me fit grimacer. Il s'arrêta, comme inquiet, mais je le tirai vers moi, jusqu'à ce qu'il soit totalement à l'intérieur de moi, jusqu'à ce que je sente ses couilles taper sur mon périnée.

Il attendit un court instant, puis commença ses va-et-vient. La douleur, piquante, avait disparu très vite au profit de cette sensation si bonne que j'avais appris à tant aimer.

Bientôt, ma respiration fut plus de plus en profonde. Je m'enivrais, de ses râles, de l'odeur de sa sueur mélangée à la mienne et à celle du jus de mon sexe, du toucher de sa peau sous mes doigts qui se promenaient sur son ventre, sur son dos, sur ses fesses. Mes ongles laissaient des traces dans son dos, je me surprénais à lui mordre le cou, à planter mes dents, me retenir de ne pas aller jusqu'au sang.

Il durait longtemps, bien plus longtemps que n'avaient duré mes amants précédents, qui à ce moment-là auraient déjà été à côté de moi, soit à dormir, soit à culpabiliser parce qu'ils n'avaient pas réussi à me donner ce que je ne savais pas manquer. Mais j'aimais ce qu'il me faisait, il m'emmenait plus haut que l'avait jamais fait aucun des rares autres qui avaient eu envie de moi. Je le voulais juste comme il était, allongé contre moi, ses coups de reins me donnant un plaisir doux et violent à la fois, et que j'aurais voulu éternel.

Il se releva, me regarda bizarrement, puis se redressa totalement, toujours en moi, toujours à me donner ses coups de reins.

Puis, sans mot dire, il fit quelque chose qui changea ma vie. Il prit ma main droite et la posa sur mon sexe. Instinctivement, je commençais à me caresser, comprenant immédiatement ce qu'il voulait que je fasse. Malgré une pudeur ici totalement déplacée, je pratiquais ce qu'on m'avait tant expliqué être un acte solitaire.

Mes doigts, d'abord lents, s'emballèrent et caressèrent de plus en plus vite. Quelque chose venait de se débloquer. Sous l'action combinée de mes caresses clitoridiennes et du pénis qui s'activait dans mon sexe, je me sentis d'un seul coup monter au-delà de mon plateau habituel, agréable, mais au final si frustrant. Mon clitoris devenait la clé vers un monde que la seule pénétration vaginale ne pouvait me permettre d'accéder.

Je me bouchai les yeux avec le creux de mon bras gauche et continuai de me masturber, de me branler devant ce garçon que je trouvais si beau. Bientôt, je ne l'entendais même plus. Je sentais juste mon plaisir monter plus haut qu'il ne l'avait jamais fait auparavant, comme un alpiniste escaladant un mur dont il n'avait jamais pu atteindre le sommet jusqu'ici. Je m'entendis gémir, puis je pris vaguement conscience que j'étais en train de crier, en train de hurler mon euphorie. Je m'en fichais, je n'étais plus qu'une boule de plaisir. Je n'étais plus moi-même, je n'étais plus une femme, je n'étais qu'un véhicule à sexe, je m'oubliais dans les sensations qui gonflaient dans mon entrejambe.

Puis l'alpiniste atteint enfin le sommet et tomba de l'autre côté.

La sensation partit à la fois de mon vagin et de mon clitoris et explosa dans mon bassin, m'envahit dans tous le corps. Ma main se crispa sur mon clitoris, tira la peau, fit sortir le

petit bouton hypersensible. Je criai mon plaisir, un plaisir que je n'avais jamais connu jusqu'ici. Ainsi c'était cela un orgasme ? Pourquoi est-ce que je ne connaissais cela que maintenant ? Je tremblais. Mon amant, mon si bel amant, avait arrêté ses va-et-vient. Sans même le regarder, je le tirai à moi, que son sexe aille au plus profond, cherche encore plus loin le plaisir.

Puis une vague d'émotion me prit, balayant tout sur son passage comme un tsunami. Je me sentais étouffer, comme si j'allais me noyer. Je me mis à pleurer, submergée, mais un pleur libérateur, un pleur de joie, un pleur de soulagement.

Seulement quand je me fus calmée reprit-il ses va-et-vient, traquant dans mon sexe les dernières traces de plaisir à y trouver. Je sanglotais à chaque coup de reins, la main sur la bouche, à peine consciente de ce qui m'arrivait. Il jouit à son tour, dans un râle rauque qui encore résonne dans mes oreilles, et s'écroula sur moi, toujours dur, m'écrasant de tout son poids. Je ne regrettai que de ne pas avoir vu son visage pendant sa jouissance. Il se retira de moi, enleva le préservatif, et se mit dans mon dos, ses mains sur ses seins. Il ne dit rien pendant longtemps, m'embrassant juste dans le cou, et promenant une de ses mains tout le long de mon corps, le faisant parfois tressaillir. Mon sexe était encore dans une sensibilité accrue. Je me lovais contre lui, femelle reconnaissante contre ce mâle qui m'avait fait sentir complètement femme.

– C'était ton premier orgasme avec un homme ? me demanda-t-il.

– Mon premier orgasme tout court, finis-je par lui avouer quand je repris suffisamment d'esprit pour lui répondre.

Il me serra encore plus fort dans ses bras.

Nous jouâmes l'un avec l'autre toute la nuit. Il me refit jouir deux fois, une fois avec son sexe, en levrette, et une autre fois en cunnilingus. Je le fis jouir avec ma bouche et avalai son sperme avec gourmandise.

Je ne me rappelle pas trop comment se passa le lendemain, juste qu'il avait été très correct. Nous partions tous les deux dans des contrées différentes. Nous avions promis de nous revoir, mais ce ne fut finalement qu'un coup d'un soir. Je n'en avais pas attendu plus. Je n'étais pas amoureuse. J'avais juste eu envie de son corps.

Scène 2

Quatre ans après, je me rendis compte que j'avais entièrement oublié son visage. Mais son corps, son odeur, le grain de sa peau, le goût de son sexe et de sa langue, je les avais encore en tête alors que je passais la tête de mon vibromasseur Fairy entre mes grandes lèvres gonflées. Je me mordais la lèvre inférieure et me forçai à m'empêcher de gémir alors que je remontais le vibro sur mon clitoris et tournait légèrement la molette. La vibration douce augmentait alors que j'appuyais la tête de l'appareil sur mon clitoris. Ma respiration devenait plus profonde, les tapotements sur mon bourgeon m'amenant rapidement au paroxysme. J'avais les yeux fermés. La main libre sous mon t-shirt Simpson caressait mes seins et pinçait les tétons. Je me cambrais alors que je m'approchais de l'orgasme, mes fesses décollant du lit en se contractant.

Je sentis venir la fin, j'arrêtai de respirer, de peur de crier, que l'on m'entende à travers les fins murs de mon appartement. Juste avant l'orgasme, je tournai la molette à fond,

déchaînant le Fairy comme un marteau-piqueur sur mon bouton.

L'onde de choc explosa entre mes jambes. Je me sentis éjaculer un liquide blanchâtre qui se projeta et tomba en gouttes sur ma couette. Je me tendis entièrement, lâcha mon Fairy sur le lit, mis ma main sur mon sexe et tira, exposant mon clitoris martyrisé. Je tins plusieurs secondes comme cela, tremblante, puis retombai. Je poussai enfin un long soupir, puis me remis à respirer. Cela provoqua la vague, celle qui me faisait pleurer à chaque orgasme puissant. Au bout de quelques secondes, je repris conscience du vacarme du sex-toy. Je redescendis mon t-shirt long sur mon corps, puis me retournai sur le côté. Mon radio-réveil indiquait 6h42, il avait sonné à 6h30.

Je me levai, les jambes encore un peu tremblante, mais maintenant parfaitement réveillée, mon entrejambe luisant de la cyprine qui brillait aussi dans ma toison. Je débranchai mon Fairy, l'emmenai dans la salle de bain, et le nettoyai avec mon savon intime. Puis je me déshabillai et rentrai sous la douche. L'eau coula sur mon corps et mon sexe encore sensible qui réagit quand je posai mes doigts dessus.

Comme chaque fois que je me masturbai le matin en me levant, cet orgasme était destiné à être le point culminant de ma journée.

Je sortis de la douche, me séchai, et contemplai mon corps qui semblait pris dans une descente lente, mais constante, depuis cette dernière nuit d'amour que j'avais connu. J'avais pris du poids, mes hanches s'étaient élargies, mes seins présentaient les premiers signes avant-coureurs de céder à la gravité, mon ventre n'était plus aussi plat qu'il l'était auparavant, et surtout, les cuisses et mes fesses avaient pris un volume que je n'aurais pas imaginé possible avant. J'étais jeune, je n'avais que 27 ans, peut-être même étais-je encore jolie, mais je dus me mettre à l'évidence : si je continuais comme ça, je serais obèse à 35 ans, et je ne me sentais aucune volonté à m'améliorer. Pourquoi faire du sport, pourquoi m'entretenir, puisque pratiquement personne n'avait voulu de moi quand j'étais encore mince ?

Je m'habillai de l'une de mes trois tenues types, ce coup-ci un tailleur jupe rouge qui datait des soldes d'il y a deux ans. Je mis une culotte noire, une paire de collants, un soutien-gorge couleur chair, un chemisier blanc et une veste rouge. Je donnai un dernier coup de brosse sur mes cheveux en carré et sortis de ma salle de bain. Après un petit déjeuner rapide, je quittai mon appartement.

Depuis quatre ans que j'avais quitté ma ville de province pour m'installer à Paris, ma vie ressemblait au film "Un jour sans fin". Toujours la même marche vers l'arrêt de bus, toujours les mêmes personnes qui attendaient, toujours le même parcours dont la seule variable était le temps passé dans les embouteillages.

Aujourd'hui, le temps de trajet fut rallongé de 10 minutes parce que le bus se retrouva coincé dans une rue à sens unique, derrière un camion de poubelles.

Le bus s'arrêta enfin devant mon lieu de travail, un immeuble où se trouvait localisé entre autres le service informatique de la compagnie d'assurance qui me payait mon salaire.

Comme tous les jours, je saluai le gardien à l'accueil, montai jusqu'au neuvième étage et m'installai à mon bureau, où je fus la première arrivée. Les deux collègues qui partageaient cette pièce avec moi, un homme de 39 ans pataud et inintéressant, et un homme de 54 ans placardisé et aigri arrivèrent en même temps une demi-heure plus tard. Seulement maintenant commença alors le balai de collègues qui entraient dans notre

bureau pour dire bonjour, et qui me serraient la main parce qu'il aurait été inconvenant de ne pas le faire après avoir salué les deux autres. Je m'étais habituée à mettre un casque avec de la musique sur les oreilles, histoire de prétendre que je m'en fichais que les autres ne me parlent pas, et même que ça m'arrangeait. Histoire de garder un peu de fierté.

Quatre ans que je travaillais avec eux, et personne ne m'avait invité à une de ces soirées dont j'entendais parfois parler lors de conversations attrapées dans la salle de pause où je passais prendre un café à la machine. Je savais très bien que cela était de ma faute. J'avais énormément de mal à m'intégrer, à m'intéresser même aux gens, à ceux qui m'entouraient.

Et, je devais avouer, il n'y avait vraiment aucun collègue avec qui je m'entendais particulièrement, et avec qui j'aurais aimé sortir, ne serait-ce que pour boire un verre. Parfois je n'avais aucune envie de faire un effort, parfois je ne voulais pas me forcer à ne pas être moi-même, juste pour ne pas être seule.

Mais il fallait être franc, au bout de quatre ans, cela me pesait. Malgré mon infirmité sociale, la facilité des rapports en université m'avait empêchée d'y être totalement seule. Maintenant, après avoir quitté le peu d'amis que j'avais réussi à avoir, aussi ténues ces amitiés aient été, après avoir laissé au loin toute ma famille, je me rendais compte, lourdement, vraiment, à quel point j'étais seule.

Peut-être cela me pesait-il plus aujourd'hui parce que je ne me souvenais plus de son visage.

Je m'activais toute la matinée sur un dossier de spécification particulièrement délicat et ennuyeux, mais que l'on m'avait confié en raison de la qualité de mon travail sur ce type de sujet. Je détestais ce genre de boulot, mais je devais avouer que j'y étais particulièrement douée, et piégée par ma propre compétence, je m'en trouvais submergée, au lieu de tâches plus intéressantes que je n'osais réclamer, et que je voyais confier à d'autres.

À midi trente, ce fut l'appel de la cantine, auquel j'étais conviée tous les jours plus par courtoisie que par réelle affinité, ce qui se traduisait par le fait que je n'étais jamais assise à côté de la même personne, alors que la table de douze, qui nous était pratiquement réservée, se voyait toujours divisée en quelques cliques formées par des affinités que je ne connaissais pas. La courte pause repas était le seul moment où j'avais réellement des rapports avec mes collègues, où je discutais avec eux de sujets bien plus souvent portés sur l'actualité que sur la vie intime. Lorsque les discussions se déplaçaient sur le terrain de la famille, des enfants, ou des sorties auxquelles je n'étais pas invitée, je mangeais en silence. Personne ne me demandait à intervenir à ce moment-là.

Après le repas, je laissai chacun à leurs clopes, à leurs pauses-café, et me précipitai aux toilettes.

Les toilettes des femmes à cet étage étaient constituées de deux cabines en face d'un évier à double vasque, surplombé d'un miroir mural.

Je le sentis venir. Aujourd'hui était un des mauvais jours.

Je m'appuyai sur le rebord, baissai la tête, et sentis la crise de panique arriver. Je me mis à respirer profondément, prise de tremblement. Les larmes me montaient aux yeux. Je me concentrai pour ne pas hyperventiler.

Je me retins, me redressai, et me regarda dans le miroir. Je me forçai à sourire, et séchai les larmes naissantes du bout de mon pouce. Oui, j'étais belle, me disais-je, belle et

désirable.

À cette heure-ci, les toilettes étaient rarement utilisées, et j'avais un rituel qui aujourd'hui m'était nécessaire.

Je rentrais dans la cabine de toilette la plus éloignée de la porte d'entrée, celle où je pouvais m'enfermer à temps si quelqu'un décidait de rentrer. À l'intérieur, je pouvais me voir dans le miroir au-dessus de la vasque. Je baissai le couvercle de la cuvette et y posai ma veste soigneusement pliée. Je défit les boutons de mon chemisier, l'enleva à son tour. Bientôt, je m'étais débarrassée, jusqu'à mes chaussures, mes bas et ma culotte qui traînaient sur le sol.

J'étais nue.

Je promenais mes mains sur mon corps, soupesais mes seins, passais mes doigts dans la forêt de mes poils pubiens. Je me retournai et admirai mes fesses, que j'aimais finalement, avec le volume qu'elles avaient pris tout en restant fermes et lisses. Je me remis en face du miroir, posai un pied sur le couvercle de la cuvette et passai un doigt entre mes cuisses, l'enfonçai dans mon intimité. Ma langue, d'instinct, humectait mes lèvres. Je me fixai dans le miroir, en train de faire ce geste obscène, dans cet endroit où il était si incongru, si près de mes collègues de travail.

La porte d'entrée des toilettes s'ouvrit. Paniquée, je claquai la porte de ma cabine, mais elle buta sur quelque chose de mou. Fébrilement, je forçai, j'insistai, jusqu'à ce que je pense à regarder en bas et vis que ma jupe se trouvait sur le chemin. Je la tirai avec la plante de mes pieds et réussis à fermer avant d'être vue.

J'entendis deux voix glousser, mais elles ne semblaient pas savoir que j'étais là. Je reconnus deux des filles du service de paie, des pipelettes autour desquelles la moitié des mâles de mon équipe semblait tourner. Tremblante à l'idée de m'être presque fait attraper, je m'assis en espérant qu'elles sortent bientôt. Malheureusement, elles avaient décidé de prendre leur temps à se brosser les dents et à se remaquiller, tout en parlant des potins courant de l'étage.

J'entrepris de me rhabiller, chose qui est bien plus difficile que l'inverse quand la porte est fermée et que l'on est coincée dans un espace aussi exigu. Je pris peur que le moindre bruit me trahisse, et que les femmes derrière la porte savent exactement ce que j'étais en train de faire. Les connaissant, elles n'auraient jamais loupé l'opportunité de raconter à tout le monde que j'aimais me mettre nue dans les toilettes du neuvième étage.

Elles partirent heureusement alors que j'enfilai mon soutien-gorge. Je pus terminer de me rhabiller et repartir à mon bureau. Je me maudissais. La peur de me faire découvrir avait toujours fait partie de l'excitation de la chose, mais la possibilité réelle d'être prise m'avait refroidie. Jeu et réalité ne faisaient guère bon ménage.

J'avais repris mon dossier depuis une demi-heure quand Éric Devers, mon chef d'équipe, me convoqua dans son bureau. Surprise, mais pas inquiète, je le rejoins, et le vis assis autour de sa table de réunion en compagnie de Michel, le chef de projet sur le nouveau logiciel de gestion des contrats tiers. Je m'assis, et Éric me tendit un papier que je reconnus comme un CV.

– Nous avons un entretien tout à l'heure, pour un nouveau développeur Java, dit-il. Comme tu es la plus compétente d'entre nous sur les technologies utilisées, tu peux nous dire ce que tu en penses ?

Je lus le CV, celui d'un certain Jérôme Demoine, ingénieur avec deux ans d'expérience, pratiquement la même formation que moi.

– Ça m'a l'air un peu léger, dis-je, il n'a pas l'air d'avoir d'expérience significative avec les nouveaux outils, et les projets auxquels il a participé semblent un peu légers.

– C'est bien ce dont j'avais peur, dit Michel. Avec les restrictions de budget, on ne peut plus se payer un développeur senior, alors on doit prendre des risques avec des juniors. Mais je n'ai pas le niveau pour tester ses compétences, surtout avec Loïc en vacance. Tu te sens de participer à l'entretien d'embauche ?

– Ça ne devrait pas poser de problème, dis-je avec confiance. Je me servais de tout ça il y a encore six mois.

– Parfait, dit Éric. L'entretien est à 16h, salle 1007.

Je les quittai, finis la dernière tâche urgente sur mon dossier de spécification, puis préparai un questionnaire technique pour ce Jérôme Demoine dont, de plus en plus, je trouvais le CV léger. À l'heure dite, je me dirigeai vers la salle 1007, où se trouvait déjà Michel. Je m'installai à côté de lui, mon questionnaire devant moi.

Quelques minutes après, Éric Devers rentra avec Jérôme Demoine.

Scène 3

Je faillis tomber de ma chaise quand je le vis entrer, celui qui hantait mes matins depuis quatre ans, celui qui, le premier et le dernier, m'avait fait connaître la jouissance avec son sexe, ses doigts et sa langue.

Mais non, ce n'était pas lui, ce n'était pas possible, et je me levai enfin, lui serrai la main, et, après une hésitation, que j'espérais imperceptible, je lui dis bonjour avec un sourire que j'espérais professionnel.

Je m'assis, pendant que mon supérieur lui indiquait la chaise où prendre place. Éric nous présenta les uns après les autres, et je relus le CV. Ce ne pouvait être la même personne. Jérôme Demoine avait 24 ans, le colocataire en aurait 26. Pendant qu'Éric Devers présentait la société et le poste à ce jeune garçon, je le regardais de haut en bas, essayant de le comparer au vague souvenir qui me restait de mon amant fantasmé. Les cheveux légèrement crépus et la barbe parfaitement taillée encadraient un visage aux traits fins, à la peau de bronze, au nez fin. Son regard était perçant, ses yeux d'un noir si profonds que je ne pouvais distinguer sa pupille de son iris. Une autre preuve qu'il ne s'agissait pas de la même personne. Le colocataire, je me rappelais maintenant, avait les yeux verts.

Derrière la table, je ne pouvais voir que le haut de son corps, mais sous ce costume noir, sous cette chemise tendue comme une toile et divisée par une cravate noire, je devinais un torse aussi musclé et aussi sec que celui que j'imaginai encore chaque matin se frottant contre mes seins. J'eus énormément de mal à me concentrer, et plusieurs fois, je n'écoutais plus ce qui se disait, mes pensées divaguant, imaginant mes mains qui s'infiltraient entre les boutons de sa chemise pour aller toucher cette peau que j'imaginai si douce.

Je sentis un coup de coude amusé de Michel, qui me fit sortir de ma rêverie. Je me ressaisis et improvisai sur les dernières bribes de conversations que j'avais entendues.

– Oui, à propos de votre expérience, chez AGPM, pouvez-vous nous expliquer plus

précisément comment vous avez utilisé le Framework de Load Balancing ?

C'était la raison pour laquelle j'avais été convoquée. Michel et Éric n'avaient que des connaissances minimales sur ces outils, et moi seule pouvais aujourd'hui juger de la compétence du jeune homme. Parler me permettait de me recentrer, de ne plus penser au corps qui se trouvait devant moi, et qui un cours instant avait menacé de me faire fondre sur ma chaise. Comme une bouée, je me raccrochais au questionnaire que j'avais préparé. Je dus malheureusement très vite me rendre à l'évidence : j'avais vu juste. Les compétences du jeune Jérôme Demoine étaient assez faibles, du moins sur les technologies que l'on recherchait. Je repérai très vite certaines approximations et lacunes. Dommage. Il était de toute évidence intelligent et dynamique, mais il n'était tout simplement pas le profil que nous recherchions. Je jetais de temps en temps quelques coups d'œil vers Michel, qui comprit sans mot dire le fond de ma pensée.

Quand j'eus fini, Éric reprit la parole et présenta le projet pour lequel on étudiait sa candidature, mais il était évident que lui aussi avait compris qu'il ne ferait pas l'affaire. Il demanda s'il avait quelques questions à poser ; Jérôme posa quelques questions pertinentes sur le sujet, qui malheureusement montraient un peu plus son manque de qualification, ou plutôt son manque d'adéquation au poste. Le cabinet de recrutement, de toute évidence, s'était trompé sur le profil qu'ils devaient nous envoyer.

Éric signala la fin de l'entretien et Jérôme Demoine se leva avant moi. Je me retrouvai avec son entrejambe à hauteur de mes yeux, et d'un seul coup, la seule chose auquel je pouvais pensé était que, dernière ce pantalon noir parfaitement pressé, basculaient une bite et des couilles en liberté.

La vulgarité de la pensée me surprit moi-même, et je sentis mes joues chauffer. Heureusement, Michel et Éric parlaient au candidat et semblaient n'avoir rien vu, mais à mon horreur absolue, je crus apercevoir un regard vif et le plus faible des sourires à la commissure des lèvres, comme s'il avait repéré l'endroit de mon regard et le teint légèrement rosé qu'avaient pris mes joues.

Essayant de me recomposer, je me levai et lui donnai une poignée de main, que j'espérais la plus virile et la moins ambivalente possible, mais le sourire qu'il me fit en me disant au revoir était un peu trop appuyé pour être professionnel, juste ce qu'il fallait pour rester inaperçu de mes collègues. J'avais une envie irrésistible de lui faire la bise, de pouvoir m'approcher de lui plus, et de le sentir. Même d'ici, je sentais son odeur. Il ne portait pas de parfum. Ce qui arrivait à mes narines était son odeur pure, une odeur douce, presque sucrée, qui me rappelait des souvenirs vieux de quatre ans. En plus du physique, le candidat avait même l'odeur de mon ancien amant.

Jérôme Demoine reprit sa serviette de document, et repartit, accompagné par Éric. Je ne pus m'empêcher de regarder une dernière fois ses fesses rondes et musclées sur lesquelles se tendait la toile de son pantalon.

Mal m'en prit, puisqu'il tourna la tête juste à ce moment-là et attrapa mon geste sans équivoque. Il me fit un clin d'œil et repartit.

Mon cœur s'effondra. Je me sentais idiote, absolument puérile, un mélange de gamine de lycée et de sac d'hormone incontrôlable. Si jamais mes deux collègues s'apercevaient de quelque chose, ma réputation professionnelle en prendrait un coup.

Je me retournai sur Michel. Heureusement, celui-ci semblait ne s'être rendu compte de

rien. Il consultait les notes qu'il avait prises pendant l'entretien. Je m'assis à côté de lui et relus les remarques que j'avais griffonnées sur mon bloc-notes, mais mon esprit revint plusieurs fois à ce clin d'œil. Je me sentais ridicule, je me serais cachée sous une pierre si j'avais pu. Que pensait-il de moi ? Incroyablement, je voulais le savoir. Mais je n'aurais pas supporté, maintenant, là, de le revoir. J'en étais presque heureuse qu'il ne fasse pas l'affaire, qu'il ne soit jamais mon collègue de travail.

Éric revint, et nous demanda ce que nous pensions. Rien dans son ton, dans la façon qu'il s'adressait à moi, ne semblait indiqué qu'il avait remarqué quoi que ce soit du manège qui venait de se dérouler entre Jérôme Demoine et moi.

– Il me semble un peu léger, dis-je en premier. Il a à peine utilisé les frameworks, les outils et les bibliothèques dont nous avons besoin. En fait, je dirais que son profil aurait été bien plus adapté au projet de l'année dernière.

– Il est un peu jeune, reprit Michel, il n'a pas encore les épaules pour ce genre de poste. Je pense qu'on devrait plutôt se concentrer sur les deux autres CV qu'on a reçu.

Éric Devers sembla réfléchir un instant, puis dit à Michel :

– La décision repose sur tes épaules, mais je pense la même chose que vous deux.

Puis s'adressant à moi :

– Merci en tout cas d'être venue.

Je pris congé immédiatement, retournant à mon ordinateur dans l'indifférence générale de mes collègues. J'essayais de me remettre à mon dossier de spécification, mais je n'arrivais pas à me concentrer. Je ne pouvais m'empêcher de penser à ce jeune homme qui commençait à occuper mon esprit comme mon ancien amant. Des flashes sur ses fesses, son entrejambe et son clin d'œil bousculaient mon esprit et jetaient à côté toutes les pensées professionnelles sur lesquelles j'étais censée me concentrer. Bientôt je me ressaisis et me rendis compte que j'avais passé les cinq dernières minutes à fixer mon tableur Excel et à m'imaginer dans les bras de ce jeune homme dont je ne connaissais rien d'autre que son passé professionnel. Dans mon esprit, il m'avait déshabillée entièrement, alors que lui portait toujours son costume noir. Je me collais complètement nue contre lui et je sentais son érection appuyer sur mon bassin.

Je me précipitai dans les toilettes, relevai ma jupe, baissai ma culotte et mes bas, et entrai très légèrement les bouts de mon index et de mon majeur dans ma chatte. Elle était trempée. Je sortis mes doigts, les montai à hauteur de mes yeux, et les écartai. Le jus gluant de mon sexe formait un fil entre deux doigts que je mis dans ma bouche et goûtai en fermant les yeux. J'avais envie, à ce moment, de me caresser le clitoris, de relâcher ce plaisir qui était en moi, mais c'était quelque chose que je n'avais jamais osé faire, jamais voulu faire, dans mon environnement de travail. J'avais trop peur qu'on m'entende, ou que quelqu'un lise sur mon visage ce que je venais de faire.

Je remontai mes bas et ma petite culotte déjà toute mouillée, et utilisai le déodorant des toilettes pour couvrir l'odeur de femme que j'avais laissée et dont, dans ma paranoïa ridicule, j'avais peur que la prochaine utilisatrice des toilettes ait été capable de reconnaître.

Je me rassis sur ma chaise, tous mes sens au trente-sixième dessous. Tout ce à quoi je pouvais penser, alors qu'il restait encore trois heures à travailler, était mon Fairy, que je ne prenais même plus la peine de cacher dans ma table de chevet. Je croisai les jambes et

serrai et desserrai les muscles des cuisses, entretenant perversement le feu qui brûlait en mon seing. Je ne voulais plus travailler mon dossier de spécification, je ne voulais plus décrocher le téléphone et répondre aux requêtes de mes collègues qui me semblaient si inconséquentes.

Ne pouvaient-ils donc pas comprendre ? Ne pouvaient-ils pas se rendre compte, tous, que maintenant, j'avais besoin d'être seule, et d'éteindre par tout moyen cet incendie dont j'étais la seule à sentir les flammes ?

Mes pensées sur Jérôme Demoine vivaient comme un écho dans qui rebondissait sur les parois de mon crâne, mais qui au lieu de s'étouffer à chaque rebond s'amplifiait jusqu'à parasiter le reste de mon esprit.

Il était à peine 18h que je me précipitai de ma chaise, passai mon badge sur la pointeuse, et partis à une vitesse que l'on aurait remarqué si j'avais été normalement plus sociale avec mes collègues de travail. Le trajet jusqu'à mon domicile me parut encore plus interminable, et ce fut les genoux fébriles que j'ouvris enfin la porte de mon appartement, me précipitai dans ma chambre, et branchai mon Fairy. Je n'enlevai que mes chaussures, baissai mes collants et ma culotte juste ce qu'il fallait pour pouvoir écarter les cuisses, et appliquai la tête vibrante sur mon sexe déjà trempé.

Je jouis presque immédiatement, un orgasme qui fut aussitôt suivi de trois autres alors que j'augmentai la puissance des vibrations et pressai de plus en plus forte sur mon clitoris.

Ce fut vidée, les jambes encore liées ensemble par mes sous-vêtements, que je me mis sur le côté, contentée, un sourire aux lèvres. Mes fesses étaient trempées du jus de mon sexe, qui avait coulé pendant mes multiples orgasmes.

Je me levai enfin, une fois que les dernières sensations m'avaient quittée, me déshabillai, et pris une douche. J'enfilai ensuite ma sortie de bain, enveloppai mes cheveux mi-longs dans une serviette, et sortis de la salle de bain.

J'allai dans la cuisine, mis le four en préchauffage, et sortis une pizza surgelée de mon congélateur. J'allumai mon ordinateur portable, vérifiai mes emails (uniquement des spams et des notifications provenant des différents forums auquel je participais), puis lançai Facebook.

J'avais une notification, d'un genre que je ne recevais pratiquement jamais. Je l'ouvris et sentit mon cœur sauter dans ma poitrine.

Jérôme Demoine demandait à ce que je le rajoute dans ma liste d'amis.

Scène 4

Je fermai idiotement le haut de ma sortie de bain par réflexe, couvrant ma poitrine comme s'il me regardait en ce moment par ma propre webcam. Je baignais encore dans l'après-coup de multiples orgasmes, et l'homme auquel j'avais pensé pendant tout ce temps-là venait d'un seul coup de s'infiltrer dans ma vie non fantasmée.

Je pris la souris, déplaçai le curseur sur son nom, et cliquai. Son profil s'afficha. Il s'agissait bien de lui, sur sa photo de couverture. Il portait même le costume noir qu'il avait lors de l'entretien d'embauche, comme s'il s'agissait du seul qu'il possédait. J'essayai d'ouvrir son album photo : "Cet album n'est disponible que pour les amis de Jérôme Demoine".

J'ouvris la liste des notifications, et lus la demande de confirmation : "Voulez-vous accepter la demande d'ami de Jérôme Demoine ?".

Et comment diable avait-il eu mon nom, comment m'avait-il retrouvée ? J'essayais de me rappeler si je lui avais donné mon identité. Je n'avais même pas de carte de visite à distribuer. Cela voulait dire qu'il avait fait une véritable enquête pour me trouver, pour obtenir mon identité et faire cette demande.

Je ne savais pas si je devais être flattée ou effrayée.

Ou peut-être était-il simplement un de ces êtres profondément superficiels qui mesuraient leur valeur aux nombres de prétendus amis qu'ils accumulaient sur les réseaux sociaux. Il ne m'avait même pas envoyé de message pour expliquer sa démarche.

Mon four sonna, m'annonçant que la pizza était maintenant prête. Je la laissais pour le moment. Je lâchai la main sur l'encolure de ma sortie de bain, révélant le décolleté que de toute façon personne ne pouvait voir. Ma main droite déplaça la souris. Le curseur flotta un instant au dessus de chacune des deux réponses possibles à la question qui m'était posée. Oui ou non, acceptai-je la requête ? Quel pouvait être sa motivation derrière tout cela ?

Je pense que je le savais. Après tout, il y avait ce regard qu'il avait surpris, et ce clin d'œil qu'il m'avait lancé.

Sans même réfléchir, je cliquai sur oui.

Pendant un bref instant, je paniquai. Qu'allait-il penser de moi ?

Mais j'étais idiot. Il ne s'agissait pas d'un site de rencontre, ceci était parfaitement innocent, il n'y avait rien de conséquent à ce que je venais de faire.

Cela ressemblait fortement à un mantra que je répétais pour me rassurer.

J'avais maintenant complètement accès à son profil. Il n'était pas connecté pour le moment. Je fus vexée, frustrée, de ne pas pouvoir lui parler de suite, lui demander pourquoi il m'avait contactée, et comment il m'avait retrouvée.

Cela devrait attendre.

J'ouvris son profil. Les photos chroniquaient les dernières années de sa vie, la plupart pendant la période où il était encore étudiant, et puis de plus en plus rare ses dernières années, même si elles documentaient une vie sociale bien plus importante que la mienne. Son visage d'abord glabre s'obscurcit de plus en plus de sa barbe actuelle, de mieux en mieux taillée. Avec un sourire pervers, je vis que la fille qui était souvent affichée à son bras, une brune splendide, avait complètement disparu il y avait à peu près six mois. Je cliquai sur l'album "Été Biscarosse".

La sensation dans mon entrejambe faillit rejaillir à nouveau. Pratiquement toutes les photos de lui le représentaient en boxer de bain moulant, une pièce noire avec deux bandes bleues verticales. À l'inverse de mon amant, sa poitrine sculptée était recouverte d'une toison de poils. Ses abdominaux étaient apparents, le type de tablettes de chocolat dont j'avais tant prétendu qu'elles ne m'attiraient pas, mais pour lesquelles je me serais ce soir damnée sans hésitation. De son boxer sortaient deux jambes musclées au poil dru. Mon regard avait dû mal de se détacher de la bosse avantageuse qui se formait à l'avant. Ma bouche s'ouvrait par réflexe, se rappelant avec nostalgie de la dernière fois qu'elle avait senti un sexe d'homme rentrer en elle. J'eus d'un seul coup la nostalgie de tenir entre mes lèvres et entre mes doigts le plaisir d'un homme, et de le sentir tressaillir selon mon

bon vouloir.

Je cliquai sur le lien vers la deuxième page de l'album et faillit perdre mon souffle. Sur la dernière ligne, une photo le montrait victime d'une farce. Un de ses amis avait baissé son maillot de bain juste au moment où un autre prenait la photo. Ses fesses, celles que j'avais fantasmées, celles que j'avais imaginées moulées dans ce pantalon, étaient là devant moi, poilues comme je n'en avais jamais vues. Moi qui croyais n'aimer que les peaux douces et lisses, je voulais maintenant sentir ce pelage sous la paume de ma main et infiltrer mes doigts entre ses deux globes cuivrés, que je voulais caresser, pincer, lécher, mordre. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que je me rendis compte que ma main gauche était redescendue entre mes cuisses, que mes jambes s'étaient écartées, que mes doigts, négligemment, avaient recommencé à caresser mes parties les plus intimes, elles pourtant si fatiguées des assauts sauvages de mon Fairy. Bientôt, la ceinture de ma sortie de bain se défit, et les deux pans s'ouvrirent, laissant mon ventre et ma poitrine à l'air libre. Pourquoi n'était-il pas connecté ? Maintenant, je ne voulais que lui parler, savoir quel homme il était, pourquoi, surtout, il m'avait contactée. Je sortis la pizza du four, la coupai en plusieurs morceaux, et m'installai dans le canapé, devant la télé. Je positionnai l'ordinateur portable sur la table de chevet, et mis un DVD. Le film démarra. Je mangeai ma pizza et regardai à intervalle régulier l'ordinateur, guettant le moment où il se connectera, attendant comme une collégienne que son béguin daigne lui envoyer un SMS. Je fini la dernière part de la pizza, ramassa quelques coussins, et m'allongeai sur le canapé, les yeux fixés sur la télé.

Je m'endormis en quelques minutes, oubliant complètement l'action sur l'écran de mon téléviseur.

Un bip de mon ordinateur me réveilla. Le menu du DVD tournait en boucle depuis je ne sais combien de temps. L'horloge du décodeur indiquait 11h30. Cela faisait au moins deux heures que je dormais. Dans mon état second, j'avais réussi à m'envelopper dans le plaid qui traînait toujours au pied de mon canapé.

Toujours allongée, j'étendis mon bras, attrapai mon ordinateur par le coin du clavier, et le ramenai vers moi.

Je me redressai d'un seul coup quand je vis que Jérôme Demoine venait de m'envoyer un message. Un simple "Bonjour". Mon ordinateur étant allumé, j'étais marquée comme connectée.

Je plaçai les doigts au dessus du clavier, me maudissant pour mon hésitation. Devant moi se trouvait un homme qui me poursuivait, un jeune homme qui me plaisait, beaucoup même, et je me demandais si je devais lui répondre.

Je laissai mes doigts tomber sur le clavier, et tapai un simple "Salut".

J'attendis sa réponse. L'icône indiquant qu'il écrivait s'activait et s'arrêtait sans cesse, montrant qu'il commençait, effaçait et recomposait sa réponse. Je l'imaginai, de son côté, ne sachant comment m'aborder, comment me parler. Je souris. Peut-être est-ce que je ne faisais qu'imaginer son embarras, mais cela me faisait perversément plaisir. Son message finit par arriver.

– J'ai reçu la réponse de votre entreprise. Je n'ai pas eu le poste. Je me suis dit qu'à partir de là, il n'était pas déplacé que je vous ajoute sur Facebook.

Je trouvais à la fois charmant et bizarre qu'il me vouvoie.

– Pas de souci, dis-je. J'espère que vous ne m'en voulez pas.
– Pas grave, dit-il, j'ai d'autres entretiens. En attendant, j'avais envie de garder le contact avec vous.

– Et pourquoi ça ? me risquai-je à demander.

– À cause de la façon dont tu me regardais.

Je me semblais devenir chaude d'un seul coup. Je vis le reflet de mes joues rouges dans l'écran noir de mon téléviseur éteint.

Il ne perdait pas de temps. Je remarquai même qu'il avait sauté directement au tutoiement.

Je me sentais honteuse d'avoir été si transparente. Mais je n'aurais pas dû être surprise; après tout, son clin d'œil avait été sans équivoque. Mais je décidai de prendre à pleine main la perche qu'on me tendait.

– J'étais donc si transparente que ça ?, demandais-je.

– Je commence à être habitué à l'effet que font mes fesses sur les femmes.

Il ne tourne pas autour du pot, pensais-je. Oui, ses fesses m'avaient fait de l'effet, mais j'avais envie de lui avouer que la face arrière de son pantalon n'était pas la seule qui avait nourri mon fantasme ce soir.

– Et c'est à cause de cet effet que tu voulais me contacter ? D'ailleurs, comment m'as-tu retrouvée ?

– Ça, c'est mon secret

– Et il faudrait quoi pour te le faire dire ?

– Être très gentille avec moi

– Et qui te dis que je suis une fille gentille ?

– Si tu n'es pas gentille...

– Oui ?

– ...je le dirais encore plus vite.

La conversation dura encore longtemps ainsi, une conversation anodine dans laquelle se mélangeait une série de sous-entendus qui en étaient en fait le but ultime. Mais nous n'allions pas plus loin que ces sous-entendus, le genre de conversations dont on pouvait rigoler en se justifiant qu'elles ne signifiaient rien, si on se retrouvait ensuite alors qu'elle n'avait mené nulle part. Entre temps, j'appris qu'il était au chômage depuis trois semaines, que la fille sur les photos était son ex-petite amie et qu'ils s'étaient quittés en bon terme il y a 5 mois, qu'il était métisse français et congolais, et qu'il avait vécu toute sa vie dans le 92. Il ne pratiquait pas de sport de compétition, mais entretenait son corps avec footing et musculation. Il jouait de la guitare (mal), se passionnait pour le cinéma, et me trouvait jolie.

À ce moment, ma faible estime de moi ne pouvait m'empêcher de me dire qu'il me disait ça uniquement pour pouvoir coucher avec moi, et je le lui dis avant même de me rendre compte de ce que je faisais.

Un message envoyé ne pouvait pas être désenvoyé.

La réponse vint assez rapidement.

– Et donc ? Serait-ce vraiment un problème ? dit-il.

Mon cœur bondit. Il ne s'agissait plus de sous-entendu. À ce moment-là, je me fichais s'il était sincère ou non. Le simple fait qu'il voulait de moi était déjà, à mon sens, un compliment.

– Non, pas du tout, répondis-je.

– Alors, oui, je te trouve jolie, et ce n'est pas uniquement pour coucher avec toi que je le dis.

J'avais senti une hésitation, avant l'envoi du message, comme s'il ne savait pas s'il devait rajouter le "uniquement". Je bénis Internet, qui permettait à tous les timides, les gauches et les maladroits, de pouvoir dire clairement ce qu'ils voulaient dire sans bafouiller, de bien pouvoir réfléchir et peser chaque mot.

Le "uniquement" avait toute son importance ici.

– Toujours là ? me dit-il.

Je mettais visiblement du temps à répondre, et il s'inquiétait que sa dernière phrase m'eût fait fuir.

– Oui, toujours là, dis-je. Je te trouve beau toi aussi, et ce n'est pas uniquement pour coucher avec toi que je le dis.

– Je suis content alors qu'on se retrouve sur cela

– Sur quoi ?

– Sur nos opinions l'un envers l'autre, et nos envies respectives.

– Nos envies de ?

– De coucher ensemble.

Encore une fois, un autre palier était franchi. Je regardais l'horloge. Il était presque une heure du matin, j'avais sommeil, mais aucune envie d'aller au lit. J'aimais la tournure que prenait la conversation, et je sentais qu'il fallait la faire continuer sur ce chemin.

– J'avoue que j'y pense, dis-je, surtout depuis que j'ai vu tes fesses en photo.

– Ah, tu parles de la photo prise sur la plage

– Oui.

– Et tu l'aimes, cette photo ?

– Oui. Je n'ai juste qu'un seul regret.

– Et lequel ?

– Qu'il n'y en ait pas eu une autre prise de l'avant. Les autres avaient l'air si prometteuses.

– Je te sens gourmande.

– Je suis curieuse, surtout.

– Tu aimerais la voir ?

– Un jour, oui, sûrement.

– Et pourquoi pas maintenant ?

Je savais ce qu'il avait en tête, lancer une conversation en webcam, me montrer son sexe en gros plan. Mais non, ce n'était pas ce que je voulais, là, maintenant. Comme la plupart des hommes, il était balourd, il allait trop vite. Oui, je voulais continuer de parler avec lui, aller plus loin dans le sexe, mais je ne voulais pas de quelque chose d'aussi vulgaire, d'aussi brutal, que son sexe en gros plan sur l'écran de l'ordinateur, de cette image qui paradoxalement m'éloignerait de lui, alors que les paroles que nous nous échangeons faisaient fonctionner mon esprit à 100 à l'heure.

Je voulais plus de lui, dès ce soir, mais pas comme ça.

– Non, pas de cam, lui dis-je, si je dois la voir en vrai un jour, je préfère la découvrir à ce moment-là.

– Oh :(

– Mais par contre, j'adorerais réentendre le son de ta voix, au téléphone. Je l'avais surpris. Pendant longtemps, l'indicateur d'écriture était inactif. Puis au final, un bip, un message. Son numéro de téléphone.

Je pris mon smartphone entre les mains, mis mes oreillettes, et composai le numéro.

J'hésitai peu avant d'appuyer sur le bouton d'appel.

Il décrocha directement, mais ne dit rien de suite.

Puis au bout de quelques secondes.

– Allô ? dit-il.

Je rigolais un peu, et dis : "allô", à mon tour.

J'adorais entendre sa voix, si douce, et si différente du ton professionnel qu'il avait employé pendant l'entretien. Cette voix était bien plus incarnée que les messages que l'on se transmettait par ordinateur, je la mettais bien plus facilement en corrélation avec ce corps qui m'avait tant fait fantasmer.

– Alors comme ça, dit-il, tu aimerais voir ce que ça a l'air, de devant ?

– Oui, avouai-je, j'ai envie de savoir ce que tu caches si bien.

– Et tu ferais quoi, si tu voyais ?

Je fermai les yeux, et imaginai parfaitement la scène. J'étais allongée sur le canapé, et les pans de ma sortie de bain s'étaient défaits, me laissant nue. Ma main flottait au-dessus de moi, et semblait se renfermer sur le sexe que j'imaginai. Ma voix changea de tessiture, devint plus suave, alors que je racontais ce que j'avais en tête.

– D'abord, dis-je, je regarderais ton sexe, sous toute les coutures, sans rien lui faire.

J'admirerais ton gland, ta verge, tes poils, tes couilles. Puis je soufflerais dessus, juste pour le faire tressaillir, et le voir vivre, indépendamment de ta volonté. Ensuite, je prendrais ta bite dans ma main, sans rien lui faire. Et je la sentirai grossir entre mes doigts, jusqu'à ce qu'elle se dresse. Puis, une fois qu'elle serait bien dure, je commencerais à la caresser, de haut en bas, sans arrêter de la fixer des yeux. J'admirerais son gland qui se calotte et se décalotte. Puis je le promènerais sur ma poitrine, je le froterais sur mes tétons. Je tiendrais tes couilles dans une main, pendant que mon autre te masturberait de plus en plus vite.

De l'autre côté du fil, il ne disait rien, mais je sentais sa respiration devenir de plus en plus profonde. J'entendais un bruit, aussi, un bruit immanquable, et je l'imaginai, en ce moment, la verge à la main, se caressant pendant que je lui disais tous ces mots crus.

J'adorais avoir ce pouvoir sur lui, celui de l'exciter juste de mes propres mots. J'aimais savoir qu'il se branlait, que sa main s'activait sur sa verge.

Ma main se dirigeait vers mon entrejambe alors que je continuais mon récit. Je ne fus pas surprise de voir que mon sexe était trempé.

– Je te prendrais ensuite en bouche. Je te pomperais si fort, je te lécherais jusqu'à ce que ta verge soit dégoulinante de ma salive. Oh oui, j'ai envie de te sentir jouir dans ma bouche. J'ai envie de te sentir gicler à l'intérieur de moi.

– "h oui, petite salope, j'adore comment tu me parles.

J'aurais dû être choquée, j'aurais dû arrêter de suite. Jamais je n'aurais dû accepter qu'il me parle ainsi, qu'il m'insulte. Mais je ne fis rien. Au contraire, le mot m'avait frappée comme une boule d'énergie pure, et m'avait soudainement fait passer à un niveau d'excitation supérieur. De sa bouche, je pouvais l'accepter. De sa bouche, cette

humiliation n'en était pas une.

Je gémissais, et me mis à me masturber de façon plus insistante. Ce mot, ce simple mot, avait provoqué une vague dans mon sexe, et m'avait fait monter d'un palier dans mon excitation.

– Oh oui, gémis-je, je suis ta salope, je suis à toi. Fais de moi ce que tu veux. Laisse-moi être ta pute. Je veux encore te sucer.

– Non, tu es ma pute, alors je fais de toi ce que je veux. Je vais te prendre par-derrière, je veux voir mon sexe rentrer et sortir de ta chatte.

Et il prit l'initiative de la conversation, me décrivant tout ce qu'il voulait me faire. Il était un conteur sans égal, imaginatif, racontant ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, et l'effet que cela lui faisait. Au bout d'un moment, je n'étais pas tant excité parce ce qu'il me disait, mais par le simple son de sa voix, dont j'avais vaguement conscience qu'il me décrivait les positions qu'il me faisait subir, et même une sodomie que je n'avais jamais encore jamais vécue. Je sentais qu'il continuait de m'insulter, et à chaque "pute", à chaque "salope", à chaque "enculée", à chaque injure qui claquait sur moi comme un coup de martinet délicieux, ma main s'enrageait de plus en plus sur ma vulve et mon clitoris. Ma respiration montait au même rythme que la frénésie de son récit. Je sentais que je m'approchais d'un orgasme que je n'avais pas connu depuis des mois sans assistance mécanique.

Je jouis, et je le criai à travers le téléphone, je lui fis sentir mon plaisir, ma jouissance, je voulais partager mon paroxysme avec cette personne que je connaissais à peine, mais avec qui on avait déjà partagé tant ce soir.

Son récit s'arrêta aussitôt, et j'entendis à travers le téléphone, sa respiration s'accélérer. Puis elle stoppa entièrement, et il poussa un râle, un bruit si beau que je n'avais pas entendu depuis des années : celle de la jouissance d'un homme, si animale. Je souris, allongée sur mon canapé, les cuisses écartées, ma main encore posée sur son sexe.

– C'était bon, dit-il.

Je ronronnais.

– J'ai eu un très bon orgasme, dis-je.

Il rigola.

– Non, mais tu as vu l'heure qu'il est ? dit-il.

Il était 1h30 du matin. Je devais me lever à 6h30, ce n'était pas raisonnable du tout !

– Je ne regrette pour rien au monde, dis-je.

– Moi non plus.

J'hésitai un instant.

– Et maintenant ? dis-je.

– Maintenant ? J'ai encore plus furieusement envie de te voir.

– Quand ?

Il réfléchit un instant.

– La semaine prochaine, jeudi soir.

– Si tard ?

– Je suis en Province jusque-là. Je ne peux pas avant. Tu es déçue ?

– Énormément. J'ai envie de toi, chouinai-je.

– Moi aussi, dit-il, mais j'ai des obligations familiales. L'attente n'en rendra que les

retrouvailles bien meilleures.

– Tu as raison alors. De toute façon, on se reparlera sur Internet ou au téléphone d'ici là, non ?

– Bien sûr. En attendant, bisous. Dors bien.

– Toi aussi.

Je raccrochai, et allai me coucher, heureuse.

Le réveil le lendemain fut très difficile, mais je m'en fichais.

Scène 5

Ce n'avait été que du phonesex, puéril, superficiel, et tellement éloigné du vrai acte tel que je me le rappelais, mais cela avait été bien plus que de la masturbation. Cela restait un échange, entre deux êtres. Ses rôles de jouissance raisonnaient encore dans ma tête ce matin, et c'était en pensant à sa voix, aux mots crus qu'il m'avait lancés, que je me réveillais.

Je me levais sans me masturber, alors que cela était un quasi-rituel depuis plusieurs années. Ce matin, j'étais contentée, sereine, rassasiée. Le feu souterrain qui était constamment allumé entre mes cuisses avait été temporairement éteint, mais je sentais qu'il reviendrait très vite, et ce coup-ci, je ne me contenterais plus de ses paroles, de mes doigts et de mon Fairy. Nous nous voyions dans huit jours, et je voulais enfoncer mes ongles dans son dos pendant qu'il serait en moi.

Je me levai et allai dans la salle de bain. Pour la première fois depuis longtemps, j'aimais enfin ce que je voyais dans la glace. J'étais pourtant la même depuis des années, peut-être quelques kilos en plus, mais ce corps avait été désiré, et je me sentais désirable. J'avais oublié ce que c'était d'avoir un homme qui voulait me prendre, qui voulait me posséder, qui bandait pour moi. Et ce matin, j'avais cette idée derrière la tête, qui traînait comme un brasier qui me chauffait le corps et l'âme : un homme avait joui grâce à moi. Je n'avais plus qu'une seule envie : le faire jouir de mon corps.

Mon attitude se refléta, après ma douche, dans le choix de mes vêtements. Abandonnés les collants et la culotte confortable. Je me désespérais cependant devant le contenu de mon tiroir à sous-vêtements. Les seuls strings qui me restaient, au fin fond, là où ma main n'avait pas été depuis des années, étaient en simple coton, et je me promettais de vite m'acheter les pièces que mon humeur me disait mériter. Ma main se referma cependant, avec surprise, sur un morceau que j'avais oublié avoir, et dont je ne me rappelais même pas la dernière fois que je j'avais porté. Je sortis un porte-jarretelles noir. Avec fébrilité je fouillais dans un autre tiroir, et avec soulagement vis qu'il me restait encore une vieille paire de bas noir.

J'enfilai string, porte-jarretelles et bas, puis me regardai dans la glace, seins nus, et je sentais quelque chose que je n'avais pas senti depuis longtemps : je me sentais femme, sexy, belle, désirable, séduisante. Je me retournai et admirai mes fesses soulignées par mon string et encadrées par l'écrin du porte-jarretelles et des bas. Je me cambrai et m'envoyai un bisou par le miroir.

Je mis mon plus sexy soutien-gorge pigeonnant, un chemisier blanc auquel je laissai quelques boutons défaites, et une jupe droite à taille haute, qui, comme la robe de ma dernière soirée d'amour, laissait voir le haut de mes bas si je croisais les jambes en

m'asseyant. Je fouillai dans mon placard, au milieu de mes innombrables chaussures, et trouvai une paire que je n'avais pas portée depuis des années, des souliers à talons de 8 centimètres que je n'avais jamais osé mettre au travail. Aujourd'hui, j'en avais envie. Aucun homme ne pourra jamais comprendre ce que l'on ressent lorsque l'on porte des sous-vêtements sexy sans que les autres ne le sachent. Il n'y avait finalement pas tellement de différence dans mon aspect extérieur, comparé tous les jours, mais ce que ressentais à l'intérieur se voyait dans mon comportement. Je me trouvais belle, je me trouvais sexy, et cela se remarquait dans mon attitude plus sûre, dans une élégance dans mon pas, dans un sourire que je me surprénais à avoir lorsque je passais devant une surface réfléchissante. Il ne s'agissait de pas grand-chose, mais j'en vis l'effet dans métro. Je surpris plusieurs hommes balayer mon corps du regard, en particulier mes fesses mises en valeur par la cambrure que me forçait à prendre mes talons hauts. Peut-être que les hommes me regardaient habituellement, et que je ne m'en étais pas aperçue auparavant. Mais maintenant, je le remarquais, et j'avais aussi surtout un autre regard sur les hommes. Chacun, je me disais, m'était maintenant accessible.

Ma journée au bureau ne fut pas si différente des autres, mais je vis avec plaisir que plusieurs collègues furent surpris quand ils me dirent bonjour, se demandant si j'avais grandi depuis hier. J'aimais d'un seul coup pouvoir les regarder d'un peu plus haut, compléter cette assurance que j'avais gagné soudainement en moi. Je surpris même Michel à regarder vers le bas pour vérifier que je portais effectivement des talons hauts. Le soir, au retour chez moi, je me précipitais sur Facebook et constatai avec dépit que Jérôme n'était pas connecté. Je me mis un film, et attendit désespérément qu'il vienne enfin me dire bonjour, mais je me couchai à 23h, déçu, sans avoir entendu parler de lui. J'hésitai à lui envoyer un SMS, puis décidai finalement de ne pas le faire.

Le lendemain, je m'habillais toujours aussi sexy en dessous, mais le cœur y était juste un peu moins. J'étais déçue. Je retournai au travail, mais cette journée ressemblait plus à une de mes journées habituelles.

Ce n'est que vers 14h que la journée s'éclaircit. Je reçus un seul SMS. "Désolé, je suis chez ma mère, je ne peux pas beaucoup parler. À bientôt j'espère." Le sourire me revient soudainement. Je lui répondis un simple "J'ai envie de toi. Hâte de te revoir". Un "Moi aussi" en retour me fit fondre.

Le soir, je partis un peu plus tôt que d'habitude et fis un tour dans plusieurs magasins de lingerie. Aubade, Chanterelle, Etam engloutirent une part non négligeable de ma prime du mois dernier. J'en ressortis avec plusieurs strings et shorty, soutien-gorge, bas satinés et résille, et un bustier en dentelle rouge assorti d'une culotte transparente de la même couleur. Je passai aussi par mon esthéticienne et pris rendez-vous pour mardi prochain. Le soir, nous parlâmes pendant quelques minutes, entre deux séances de scrabble avec sa mère. Il me promettait que le lendemain il pourrait me consacrer plus de temps, parce qu'elle devait aller à une soirée bingo avec ses amies.

Le lendemain, il tint promesse. Nous discutâmes sur Facebook, où nous parlions plus longtemps de nous deux, sans même parler de sexe, simplement comme deux amis qui se découvrent. Il me donna des liens vers des chansons qu'il avait enregistrées, des reprises de Gainsbourg, Charlebois et Brel où il s'avérait bien meilleur chanteur que guitariste. Puis finalement, doucement, la conversation dévia vers le sensuel, puis vers le le sexe.

Nous nous appelâmes de nouveau, et ce coup-ci, il fut le seul à parler, de sa voix douce. D'abord les situations qu'il décrivait étaient relativement soft, mais à mesure s'installait un rapport de domination, comme si une nature s'exprimait, une nature qu'il essayait de cacher, mais que j'aimais voir ressurgir. Il faisait monter cette domination par palier, sachant exactement quand le faire pour m'exciter encore plus, jusqu'à finir par me décrire comme une simple machine à sexe qu'il utilisait pour son seul plaisir, en me traitant avec des termes dont je savais qu'il n'userait jamais contre moi normalement, mais qui, alors que ma main s'agitait avec frénésie sur mon clitoris, me faisaient monter jusqu'à des sommets que je n'aurais jamais cru possible avec seulement l'action de mes doigts. À chaque injure, à chaque violence verbale, c'était comme s'il m'arrachait mes dernières volontés, mes dernières traces d'humanité, pour me mettre à l'état de simple objet de sexe et de désir, afin de pouvoir me perdre dans le plaisir pur, et que j'oublie totalement qui je suis au moment de l'orgasme.

Le lendemain, je portais un string rose en dentelle sous un pantalon stretch noir, et un push-up de la même couleur sous un top à col roulé sans manche de couleur crème qui moulait admirablement ma poitrine. D'humeur joyeuse, j'envoyais une photo de ma tenue à Jérôme accompagné d'un simple "Tu aimes ?". Je ne reçus sa réponse que lorsque j'arrivais au boulot : "Hmmm, j'aimerais savoir ce qu'il y a un dessous." Il ne m'en fallut pas plus pour me précipiter dans les toilettes, me mettre en culotte et soutien-gorge, me photographier dans le miroir, et lui envoyer la photo sans commentaire. La réponse ne se fit pas attendre : "Girl, you crazy ? Tu as fait ça au boulot ? J'adooooore".

Nous meublâmes ainsi nos journées et nos soirées, à coup de SMS coquins, de conversations Facebook d'abord anodines puis sexy, et des séances de phonesex qui terminaient toujours en image de moi fessée, sodomisée, et traitée comme un objet sexuel par cet homme qui pouvait se montrer si doux autrement.

Jeudi arriva finalement, avec son rendez-vous tant attendu sur les marches de l'opéra Bastille. Sur un coup de tête, j'avais demandé une épilation intégrale à mon esthéticienne, et j'avais encore du mal à m'habituer à la sensation lisse dans mon entrejambe, à la dentelle qui frottait directement sur mon pubis glabre. Je ne portais même pas de bas sous ma courte robe noire, mais en dessous un ensemble string et bustier rouge qui me donnait l'impression, vulgairement parlant, de m'habiller en pute.

Ce soir, j'avais décidé d'être sa pute.

Je le vis arriver de loin et m'avançait vers lui en souriant. Il avait toujours le même pantalon et la même veste noire, mais cette fois-ci, il portait une chemise qu'il avait négligemment sortie. Nous nous fîmes la bise, geste étonnamment chaste quand on considérait toutes les choses crues que nous nous étions dites.

Nous allâmes dans un bar voisin de l'opéra et parlâmes pendant deux heures autour de quelques mojitos et ti-punch. La tête légère, je lui avouais mon sentiment de solitude et d'aliénation au travail, ma difficulté à me faire des amis et à les garder, et le petit nuage sur lequel je me trouvais depuis qu'il m'avait retrouvée sur Facebook. Lui aussi annonçait qu'il était seul, mais qu'il s'agissait plus d'un choix, qu'il avait du mal à faire l'effort pour se lier avec des gens qui ne l'intéressaient pas, que peu trouvait grâce à ses yeux.

Et moi, je trouvais grâce à ses yeux ? Lui demandai-je.

Bien sûr, me répondit-il. Avec toi, on peut parler.

Et nous parlâmes, de façon aisée. Je sentais que je pouvais lui dire tant de choses, sans peur d'être jugée, sans peur que cela se retourne contre moi, comme cela m'était arrivé auparavant, où des soi-disant amies avaient utilisé ensuite les confidences que je leur avais faites pour ensuite se moquer cruellement de moi devant les autres. Peut-être fallait-il un Jérôme Demoine pour pouvoir accepter de me faire traiter comme il me parlait lors du phonesex. Peut-être l'acceptai-je de lui, alors que je ne l'aurais accepté de personne d'autre, parce que je sentais qu'au final, derrière, il y avait du respect.

Son appartement se trouvait juste à côté de la place de la Bastille. Nous quittâmes naturellement le bar à 22h, sans même nous concerter. D'un seul coup, nous étions prêts, et nous nous dirigeâmes vers l'appartement, les doigts entremêlés. Nous rentrâmes dans son immeuble. Il appuya sur le bouton de l'ascenseur.

Il posa sa main sur ma nuque. Comme appelée, je précipitai ma bouche sur la sienne. Je l'embrassai profondément. Nous restions collés l'un à l'autre, ma poitrine écrasée contre la sienne. Je fermais les yeux, sentais son odeur, sa sueur de la journée. Mes doigts parcouraient son dos musclé.

Je le touchais, enfin, et je commençais à sortir un début d'érection qui pointait contre mon bas-ventre. Ses mains descendirent et remontèrent le long de mon dos, me pressaient contre lui. Il m'embrassa dans le cou, promena sa langue jusqu'à mon oreille, me mordilla le lobe.

La porte s'ouvrit

Nous nous engouffrâmes dans l'ascenseur et reprîmes notre embrassade pendant que nous montions jusqu'au cinquième étage. Il remonta légèrement ma robe pour admirer la naissance de mes fesses dans le miroir de la cloison du fond. Je le serrai contre moi, insérai ma main sous sa chemise, dans son dos, sentis, enfin, ma main toucher sa peau si douce.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Je rabaissai ma jupe et le suivis, ma main dans la sienne, jusqu'à son appartement.

Il s'agissait d'un petit studio, celui d'un jeune célibataire, aux étagères bordéliques et qui sentait encore l'eau de javel du ménage qu'il avait fait en grand dans l'attente de ma visite. Une banquette-lit encore pliée était poussée contre un des murs.

Je l'embrassai à nouveau, plus langoureuse, dans cet espace enfin privé. Je m'excitai, me frottai vulgairement contre lui, promenant mon entrejambe sur sa cuisse, ma robe remontant d'elle-même. Je soupirai quand sa main se posa sur un de mes seins, son pouce cherchant mon téton, le titillant et le pinçant avec son index. Un gémissement étouffé par sa langue échappa de ma bouche.

Ma main descendit de son torse jusqu'à son entrejambe et se plaqua sur la bosse qui déformait son pantalon. Je caressai sa verge à travers le tissu, la sentant grossir entre mes doigts. J'adorai ce pouvoir sur sa bite, l'impression que je lui donnai vie, qu'elle devenait dépendante de la volonté de son homme. Le faire bander était une victoire.

Je voulais la sentir, l'avoir en moi, la goûter. Je ne pouvais me retenir. Il me la fallait, maintenant.

Mon cœur battait si fort que je l'entendais dans ma poitrine gonflée. Je m'accroupis devant lui, soumise, mais entreprenante. Je défis sa ceinture, ouvris son pantalon, et le baissai. Son sexe semblait vouloir bondir de son boxer. Je l'embrassai à travers le tissu, le

léchai, mouillai le coton. Déjà je sentais l'odeur de son sexe. Je pris la ceinture de son boxer et le baissai d'un seul coup.

La verge de Jérôme bondit devant moi, une bite veinée, au gland rouge que je décalottai avec ma main. Je levai les yeux et vis Jérôme qui me regardait, avec un sourire. Il me caressait les cheveux et attendait que je le prenne en bouche.

Je remplis son souhait et l'avalai d'un seul coup, avidement, le pompai, le léchai, avec frénésie, avec envie, avec gourmandise. Des années que j'attendais ça, des années que je voulais ressentir à nouveau cette sensation, celle d'un sexe dans ma bouche, ce goût d'homme si délicieux, cette verge qui grossissait et qui durcissait en moi. Son sexe fut bientôt mouillé totalement de ma salive. La main de Jérôme derrière ma nuque tentait de m'imprimer un rythme, mais je n'en fis qu'à ma tête, sauf quand il appuyait pour que je l'avale entièrement, jusqu'à ce que son gland bute dans le fond de ma gorge. Presque par réflexe, je mis ma main droite entre mes cuisses, écartai ma culotte et me caressai le clitoris, cherchant dans ma chatte trempée de quoi lubrifier mes doigts. Des gouttes de mon jus tombèrent sur le parquet.

Il me prit sous les épaules et me releva, puis m'enleva ma robe qu'il passa par-dessus ma tête. Je me trouvais en face de lui, avec mon shorty et mon bustier rouge, et je vis à son regard et son sourire que je lui plaisais. Il me retourna et posa une main sur mes fesses.

Le contact fut électrique. Je me cambrai malgré moi.

Avant même que je ne m'en rende compte, sa main se leva et me claqua la fesse gauche dans un bruit sec. La sensation brûlante me surprit, mais au lieu d'avoir mal, je me cambrai en gémissant. Il me regardait, interrogateur, et devant mon approbation silencieuse, me claqua une deuxième fois.

Cette fois-ci, il avait tapé un peu plus fort. La main se rabattait encore et encore, me brûlait le postérieur. Il avait baissé ma culotte pour me mettre les fesses à l'air, pour mieux me les cingler, chaque coup suivit immédiatement d'une infime caresse. La brûlure devenait intense et bientôt se transforma, devint indistinguable d'un plaisir qui se propagea bientôt à mon sexe, dont il claquait parfois la vulve, le faisant tressaillir à chaque coup. Je ne sus combien de fois il m'avait frappé, peut-être dix fois, quinze fois, quand il me releva, m'enleva ma culotte entièrement et m'embrassa à nouveau à pleine bouche.

Ses mains caressaient mes fesses, calmaient la douleur, et en même temps me plaquaient contre lui. Je poussais mon bas-ventre contre le sien, faisait froter sa verge contre moi, la sentait s'infiltrer entre mes grandes lèvres. Le contact de son gland avec mon clitoris me rendait folle, je le voulais, maintenant, à l'intérieur. Ce n'était plus une envie, ce n'était plus un désir, c'était un besoin, et j'en devenais esclave. Je n'étais plus moi-même, juste quelqu'un qui voulait qu'une bite la défonce.

Je lui enlevai sa chemise et le mis entièrement nu. Il ressemblait à une version plus mûre de mon dernier amant, plus costaud, plus poilu, plus massif, un homme alors que l'autre n'était finalement peut-être qu'un adolescent.

– Préservatif ? lui demandai-je.

Il récupéra son pantalon de sur le sol et en sortit d'une poche une de ses boîtes provenant de distributeur contenant quatre capotes. Je la lui attrapai des mains, en sortis un prophylactique, et lui enfilai sur son membre dressé, un peu maladroite, mais sans

hésitation. L'odeur du latex me frappa la figure immédiatement. Pour moi, cette odeur était ma madeleine de Proust. Je sentis mon vagin se contracter d'anticipation.

Je me mis en levrette sur la banquette, les genoux sur l'assise, les bras sur le haut du dossier, ma tête cachée dans mon coude. Une de ses mains se posa sur mes fesses encore endolories, et l'autre guida son sexe contre l'entrée de mon vagin.

Il rentra d'un seul coup, et malgré moi, je poussai un cri de surprise, et même de douleur. Je n'avais pas été pénétrée depuis quatre ans, et mon sexe était serré comme celui d'une pucelle. Bientôt, cependant, la douleur faisait place au plaisir, alors qu'il commençait ses va-et-vient à l'intérieur de moi. Ses deux mains s'étaient posées sur mes hanches, son rythme appuyé par le bruit du claquement de son bassin contre mes fesses. Il était parfois lent, parfois rapide, donnait de temps en temps des coups plus forts qui rentraient plus profond. Je sentais ses couilles taper contre mon entrejambe. Ses mains malaxaient mes fesses, les frappaient parfois d'un coup cinglant, dans un bruit qui s'imprimait dans mon cerveau comme une marque de plaisir. Ma respiration s'était accélérée et devenait plus profonde. Je fermais les yeux, me concentrais sur le plaisir que je recevais. Une de mes mains alla caresser mon clitoris, parfois attrapant ses couilles, ou faisant passer mes doigts à l'entrée de mon sexe pour sentir sa bite me pilonner. J'adorais cette sensation, celle de me faire posséder, d'avoir ce sexe qui faisait de moi son objet de plaisir.

– J'adore ce que je vois, me dit-il dans un râle.

– Oh oui, dis-je en miaulant, raconte moi ce que tu vois.

– Je vois ma verge, qui rentre et qui sort de toi, j'aime la faire sortir presque entièrement, jusqu'à ce que seul le bout de mon gland soit à l'intérieur de toi, puis donner un coup de reins pour disparaître totalement dans ta chatte. Elle est tellement humide que c'est facile. Et j'aime t'écarter les fesses, voir, ton petit trou, et je me dis que j'ai envie de t'enculer, de te prendre comme une chienne, là, maintenant.

Comme lors du phonesex, l'insulte provoqua quelque chose dans mon cerveau, comme un interrupteur qu'on allumait. Je passais à un niveau supérieur d'excitation. Je sentais qu'à chaque geste, qu'à chaque mot, à chaque action, il enlevait une couche de civilisation de sur moi, comme s'il cherchait à découvrir la vraie bête qui sommeillait en moi, celle qui ne demandait qu'à surgir et à s'abandonner totalement à tous les plaisirs de la chair, sans tabous.

Je ne savais pas si j'avais des tabous avec lui.

J'agrippai ses couilles et le forçai à rentrer à l'intérieur de moi. Pendant ce temps, son doigt, qu'il avait promené autour de mon petit trou, s'enfonça d'un coup, sans prévenir.

– Aaaaaaah oui ! criai-je.

– Ah mon Dieu, dit-il, oui, j'ai mon doigt dans ton cul, et tu aimes ça, salope. Je sens ma verge, de l'autre côté, je la sens coulisser dans ta chatte. Hmmm, tu aimes ça, être prise par deux trous, salope, avoue, tu aimerais te faire prendre par deux mecs en même temps, hein ?

Je ne pouvais plus rien dire, j'aurais été incapable de lui parler, je gémissais mon plaisir, alors que sa bite, infatigable, continuait de me ramoner. Je me branlais, et sentais le délice monter, doucement. Je sentais que je pouvais lui faire confiance, je sentais qu'il arriverait à se retenir, que je n'avais pas à faire la course avec lui pour être sûre de jouir avant lui. Il était maître de lui, de sa jouissance, et je me masturbais doucement pour

arriver à un orgasme qui serait plus fort. Ma main devenait de plus en plus active, je n'entendais presque plus ce qu'il me disait. Je savais qu'il me disait des choses fortes, mais je n'avais plus conscience de ce qu'il racontait. Je n'avais conscience que de mon plaisir et du paroxysme qui approchait.

Je criai mon bonheur quand mon orgasme explosa dans mon entrejambe. Ma main tira ma chatte, tandis que je me couvrais la poitrine de l'autre.

Je sentis la vague venir, celle qui me donnait l'impression de me noyer. Je fus bientôt prise de sanglots qui faisaient trembler tout mon corps. Lui, n'avait pas jouit, et restait immobile à l'intérieur de moi, sa main montant et descendant le long de ma colonne vertébrale, me caressant le cou.

Il s'enleva de moi, m'allongea sur le ventre, me mit un coussin sous les fesses et me pénétra en missionnaire. J'adorais qu'il continue de me baiser après l'orgasme, et je mis la main sur ma bouche pour essayer de retenir les cris qui me venaient encore, sans y arriver totalement. Je le regardais, au-dessus de moi, et il me regardait lui aussi, droit dans les yeux. Son visage était recouvert de sueur, une sueur dont l'odeur se mélangeait à celle de mon sexe et du latex. Je le plaquais contre moi, alors qu'il continuait de me pilonner, à la recherche de son propre orgasme. Mes doigts griffèrent son dos, mes ongles s'enfoncèrent dans sa chair, mes dents lui mordaient le cou.

Puis il poussa un râle terrible, un râle mâle, un râle de jouissance qui m'arriva aux oreilles comme la plus douce des musiques. Je le regardais, et son visage était crispé dans un masque de plaisir si semblable à celui de la douleur. Je n'avais encore rien trouvé de plus beau que le visage d'un homme qui jouit. Il se laissa retomber contre moi, de tout son poids, sa verge encore à l'intérieur. Je le sentis débander, jusqu'à ce qu'il ressorte entièrement. Pendant tout ce temps, je n'avais que sa respiration dans le creux de mon oreille, sa respiration forte, mais régulière. Mes mains se promenaient sur son dos couvert de sueur, je léchais dans son cou cette pellicule salée.

Il se leva, tira la banquette en lit avec moi toujours dessus et s'allongea contre mon dos, tirant une couette sur nous et nous mettant dans un cocon où je me sentais si bien.

J'adorais me lover contre lui, chercher cette douceur et cette tendresse qui était aux antipodes de la façon dont il me traitait pendant l'acte. J'avais l'impression d'avoir deux hommes à ma disposition, celui civilisé, doux, charmant, et l'autre, la bête, plus agressive, plus dominatrice, qui savait exactement ce qu'il pouvait prendre de moi et ce qu'il pouvait me demander.

Il ne fallut pas longtemps pour que je le ressentisse bander contre moi. Bientôt son membre s'infiltra entre mes fesses. Je contractai les muscles de mon postérieur et enserrai son sexe. Je me cambrai et sentis son gland frotter vers un endroit où aucun sexe masculin n'était allé jusqu'ici. Et soudainement, j'avais envie de savoir. Certainement, le doigt qu'il m'avait enfoncé avait réveillé un désir que je n'aurais pas cru avoir.

Je m'écartai un peu de lui et glissai ma main entre nous deux, agrippai sa verge, la caressai, la sentis redevenir dure entre nous eux. Je promenai son gland sur mes fesses. Je l'emmenai sur mon petit trou, le frottai contre mon anus, m'appuyai un peu sur lui, juste pour me faire frissonner. J'avais peur de ce que j'étais en train de faire. Heureusement, Jérôme me laissait aller à mon rythme, se rendait bien compte que ce n'était pas quelque chose qu'il pouvait forcer, qu'il devait me laisser faire à ma façon.

Je tendis la main vers mon sac et en sortis après avoir tâtonné le tube de lubrifiant que j'avais acheté le matin même à la pharmacie de mon quartier. J'entendis Jérôme derrière moi enfiler un nouveau préservatif. Je mis une noisette de lubrifiant sur mon doigt et l'appliquai à l'entrée de mon petit trou, étalait le liquide froid, enfonçait deux phalanges à l'intérieur de moi. J'appliquai ensuite le lubrifiant sur la verge encapotée de Jérôme, la pris à pleine main et la mis à l'entrée de mon petit trou. Je respirai à fond, prête à donner ma virginité anale à celui qui se trouvait derrière moi.

D'un mouvement de hanche, je m'appuyai sur son sexe et sentis son gland forcer mon anus, l'écarter. Je me mordais les lèvres de douleurs, mais continuai. Jérôme me pris dans ses bras, m'agrippa les seins, et appuya à son tour. Son gland rentra enfin. Je plaquai ma main sur son bas-ventre pour lui dire d'arrêter.

Je ne pouvais pas parler. J'attendais, que mon anus s'acclimate, se dilate, que la douleur disparaisse, juste un peu. Jérôme appuya.

– Arrête, dis-je, enserrant son sexe pour l'empêcher de rentrer.

Il cessa, mais bientôt, je lui permis de recommencer. Lentement, doucement, tendrement, il enfonça sa verge dans mon cul, centimètre par centimètre. J'écartai les cuisses, maintins ma jambe droite en l'air, et passa ma main pour sentir son sexe rentrer à l'intérieur de moi. Bientôt, il s'arrêta, arrivé au bout, seules se couilles restant en dehors de moi.

J'étais remplie, j'étais contente, heureuse, j'avais sa bite complètement dans mon cul. Il me possédait, totalement, je m'étais donnée entièrement à lui, complètement offerte.

Bientôt, il commença ses va-et-vient, commença à me baiser le cul, à m'enculer réellement. La douleur était toujours là, mais une douleur qui finit par se confondre avec le plaisir. Je mis un doigt dans ma chatte et sentit son sexe puissant et dur comme l'acier me labourer.

Je n'avais jamais fait quelque chose d'aussi profond, d'aussi osé, d'aussi cochon. Je me sentais décadente et j'adorais ça. Je me sentais lubrique, une machine à sexe, une simple chose à plaisir. Ma main s'activait sur ma vulve et mon clitoris. J'avais tout abandonné en lui donnant mon cul, ma pudeur, mon humilité, mes barrières civilisées. Je n'étais plus qu'une baiseuse, une enulée, une dépravée qui avait attendu ce moment toute sa vie que quelqu'un la reconnaisse comme une femme avec ses envies et ses perversions. Et j'adorais ça, me faire posséder, être sa chose.

Ses coups de reins s'accéléraient. Il me redressa, me mit en levrette, et continua à m'enculer avec frénésie. Il me pinçait les fesses, les claquait, m'appuyait la main sur la nuque pour me tenir immobilisée, les seins plaqués sur le lit. Et il me racontait tout ce qu'il voyait, sa bite qui rentrait à l'intérieur de moi, qui coulissait, et le trou béant entre mes fesses quand il se retirait. Je me rendais compte d'une chose : j'aimais me faire enculer. J'aurais voulu l'avoir toujours en moi.

Je sentis l'orgasme monter, un orgasme différent des autres, plus brute, plus "rond". Je ne pouvais me retenir, je commençais à crier, à gémir.

– Oh oui, j'aime que tu me prennes le cul, plus fort, plus fort !

Les coups de reins de Jérôme redoublèrent, et je me masturbais de plus en plus avidement, pour obtenir mon deuxième orgasme de la journée. Il venait de plus loin, il me fallait plus d'effort, mais j'allais y arriver, sûrement, lentement, pendant que Jérôme me labourait, transformait mon cul en son terrain de jeu.

L'orgasme me prit, violent, et je criai mon plaisir, sans aucune pudeur, sans aucune honte, sans aucun égard pour les voisins. Je m'entendais, à peine consciente qu'il s'agissait bien de ma voix qui hurlait, je me donnais en spectacle à Jérôme, moi au bout de sa bite, me convulsant sous les spasmes de l'orgasme, le dos dégoulinant de sueur.

Je m'écroutai sur son lit et il m'accompagna sans même quitter mon cul, s'allongea sur moi, lourdement, me prit les poignées dans ses mains pour m'immobiliser davantage, et me laboura encore plus puissamment et rapidement qu'il l'avait fait jusqu'ici. Mon anus était tellement dilaté que sa bite entra et sortait encore plus facilement que dans mon vagin. J'adorai être épinglée par sa verge, être défoncée, pendant que je sentais le souffle chaud contre mon cou, que son râle résonnait dans mes oreilles.

Il donna un dernier coup de reins et jouit en poussant un cri guttural, bestial, différent de ceux qu'il avait jetés auparavant. Nous avons été des bêtes, totalement perdues dans cet acte contre nature, nous réjouissant de cette animalité perverse, de ce sexe sans aucune vertu, sans un autre mérite qu'un plaisir pur et violent.

Il resta à l'intérieur de moi jusqu'à ce qu'il débände suffisamment pour que mon petit trou l'éjecte de moi. Il enleva sa capote et la jeta au loin, puis me prit dans ses bras. Je ronronnai et me lovai contre lui.

– C'était ma première fois, lui-dis, je veux dire, la sodomie.

– Moi aussi. J'ai adoré. Toi aussi.

– C'était si évident que ça ? dis-je en rigolant.

– Tellement que je ne pense pas que ce sera la dernière fois.

– N'en abusons pas non plus, il faut que ça reste le fruit défendu. Et ouch, il va me falloir un peu de temps pour m'en remettre.

Il tira la couverture à nous et nous nous assoupîmes. Je ne savais pas depuis combien de temps je dorais quand je me réveillai. Dans mon sommeil, j'avais bougé, jusqu'à poser ma tête sur sa poitrine. Ma main était restée sur son sexe.

– J'ai trouvé du travail, au fait, dit-il.

– Ah oui ? Félicitation.

– À Troyes. Je commence dès lundi.

Je réfléchis un instant.

– Cela va être difficile de se voir alors, dis-je.

– On peut se voir les week-ends... et les vacances. Paris, ce n'est pas très loin de Troyes.

– Ça me va.

– Ça va être suffisant ?

Je l'embrassai, à pleine bouche, et caressai sa barbe.

– Tant que tu me baiseras comme tu m'as baisée aujourd'hui, ce sera super. J'adore faire l'amour avec toi.

– Et moi aussi.

– Et j'aime le fait qu'on se voit juste de temps en temps. Pas de routine. Ce sera uniquement pour notre plaisir. Pas d'obligation entre nous, hein ?

– J'aime bien ça.

– On est ensemble uniquement parce qu'on en a envie, dis-je, libre, pas parce qu'on est dans une relation dont on se sent responsable. Je peux te faire un aveu ?

– Vas-y, dis.

- Cela faisait quatre ans que je n'avais pas fait l'amour.
- Tu étais tellement enthousiaste, on ne l'aurait jamais cru.
- C'est parce que tu le fais si bien. Et j'aime ta bite. Elle est si bonne, j'adore l'avoir dans ma bouche. Son gland... sa taille est parfaite.
- Tu as le droit de la prendre quand tu veux. Tu sucés tellement bien, j'espère pouvoir jouir dedans.
- La nuit est encore jeune, et tu es en train de reprendre tes forces, dis-je avec un sourire. Ne crois pas que j'en ai fini avec toi. J'ai juste une peur ensuite.
- Laquelle ?
- Après que tu aies joui dans mon cul, ma chatte et ma bouche, qu'est-ce qu'il nous restera ? On aura déjà tout fait.
- Ne t'inquiète pas, dit-il en mettant un doigt dans ma bouche que je suçai, on trouvera toujours des choses nouvelles.

Acte 2

Scène 1

Un de mes amis masculins avait dit, lors d'une soirée, qu'un homme qui arrivait à faire jouir sa partenaire de manière fiable l'avait sous son emprise. Les autres femmes de cette soirée avaient crié au sexisme. Je n'avais pas osé avouer que j'étais d'accord avec lui. J'étais tombée accroc en une seule nuit. Pas de lui, pas de son esprit, pas de sa compagnie, mais de ses doigts, de sa langue et de son sexe. Par quatre fois il m'avait fait jouir, des jouissances faciles, remplies de plénitude, car je savais qu'il y arriverait, que je pouvais me laisser aller à ses caresses, à ses coups de rien, sans avoir peur qu'il ne jouisse avant moi. Avec lui, je pouvais me laisser aller, il me mettait à l'aise. J'aurais dû normalement rentrer chez moi le lendemain matin (il n'était même pas prévu, du moins explicitement, que je passe la nuit chez lui), mais nous étions si bien ensemble que, sans même nous le dire, nous décidâmes de rester ensemble le reste du week-end. Nous le partageâmes entre flâneries sur les quais de Seine, visite du musée du Louvre qu'il connaissait par cœur, et le mélange de nos corps. Nous nous quittâmes le dimanche soir, sur le quai de la gare de l'Est, après un dernier baisé et une dernière caresse furtive et déplacée.

Je rentrai chez moi, sourire aux lèvres, contentée émotionnellement et sexuellement, mon corps encore empreint de son odeur, ma langue de son goût, mes oreilles du souvenir de ses râles et du frottement de nos peaux, et mes yeux de la beauté de son corps et de son sexe. Tout en moi se rappelait de nos étreintes, même mes fesses portaient encore sur elle quelques traces des fessées qu'il m'avait infligées à coup de ceinturons. Je finis par tomber fourbue sur mon lit, en manque de sommeil.

Je me sentis une femme différente au levé.

Mon travail n'était maintenant plus qu'une préoccupation mineure dans mon cerveau, alors qu'il occupait auparavant la quasi-totalité de mon esprit. Maintenant, plus rien n'avait d'importance. Ma première pensée au réveil fut pour son corps, et la cruauté de

son absence n'était que tempérée par la certitude que je le reverrais ce week-end. L'attente, cependant, allait être délicieuse. La frustration peut être si divine, si on sait qu'elle va être comblée.

Je me sentais aventureuse. Aventureuse et coquine. Je m'habillais simplement, une jupe droite rose, un chemisier blanc, un soutien-gorge de même couleur, des bas. Mais je ne mis pas de culotte.

Il s'agissait d'une sensation encore plus forte que de porter des sous-vêtements sexys. Mon port était différent, je me sentais plus en confiance. Je me mettais à dévisager les hommes dont certains, je m'apercevais un brin amusé, détournaient la tête de façon embarrassée.

J'adorais cet ascendant que je ne croyais plus avoir.

Au-delà de ce sentiment de puissance qui me prenait se rajoutait le frisson, la peur de me faire démasquer. Est-ce que cela se voyait, quand je m'asseyais dans le métro ? Est-ce que j'avais surpris ce jeune homme à me regarder l'entrejambe dans l'espoir de revoir ce qu'il avait cru deviner furtivement quand j'avais décroisé et recroisé les jambes ? Est-ce que celui qui ramassait son journal par terre avait fait semblant de le laisser tomber pour mieux se rincer l'œil ? Mon cœur battait la chamade.

J'arrivais à mon bureau, mais ce coup-ci, je n'y allais plus à reculons. Mon travail n'était plus ma vie. Aucun des hommes qui m'ignoraient n'arrivait à la cheville de mon Jérôme, aucune des femmes qui me snobaient ne l'avait. Je mis mes écouteurs, balançait la musique, et travaillait avec la motivation de celle pour qui son boulot ne lui pesait plus. J'avais à peine commencé à travailler depuis une demi-heure que je n'y tins plus, et lui envoya un sms.

"Je ne porte pas de culotte".

La réponse vint une minute plus tard : "Bien, je ne veux plus que tu en portes, et surtout pas en ma présence."

Je le trouvais un peu présomptueux. Je lui répondis, avec un sourire qui, je le vis en coin, intriguait mes collègues de bureau : "Et si je n'obéis pas, il se passe quoi ?"

"Punition sévère."

Mes fesses se rappelaient encore de la dernière punition qu'elles avaient reçue. Je le lui dis : "Et si mes fesses avaient envie d'être punies ? Je ne sais même pas si je pourrais attendre jusqu'à samedi. Je pourrais même trouver quelqu'un d'autre pour calmer mes ardeurs."

"Alors je vais devoir t'occuper. Te donner des missions."

"Comme quoi ?"

"Comme m'envoyer une photo nue de moi. Tu as dix minutes".

Je m'attendais à tout sauf à ça, et je perdis mon sourire, pour une légère inquiétude. Je sentis la chaleur me monter aux joues, et j'étais sûre que j'étais toute rouge. Je répondis quand même : "Et si je le fais, je gagne quoi ?"

"Le droit d'être baisée ce week-end."

Je ne savais s'il était sérieux, mais je voulais ne prendre aucun risque.

Et puis je trouvais cela amusant et excitant.

Je mis mon travail en plan et me précipitai vers les toilettes, le cœur battant.

Une minute plus tard, je me prenais en photo totalement nue devant le miroir au-dessus

des éviers. Je faillis faire une crise cardiaque quand mon téléphone fit un bruit d'appareil photo. Je refermai la porte de la cabine des WC et m'assis, encore nue, sur la cuvette froide. Je me penchais en avant, les seins coincés entre mes bras dont les coudes reposaient sur mes genoux. Je préparais le sms et l'envoyai. La réponse ne prit pas longtemps à venir, un seul mot: "Wow".

Je pris plusieurs autres photos, plus près, plus vulgaires, plus anatomiques, des gros plans de mon sexe, de mon anus, de mes seins, de mes doigts que je léchais. J'enfonçai même deux doigts dans ma chatte et rajoutait la photo au petit stock que je comptais lui distiller toute la journée.

Elles firent l'effet escompté. Chaque demi-heure je lui envoyais une photo supplémentaire, qui faisait de suite l'objet d'un commentaire, élogieux sinon éloquent. Le meilleur indiquait qu'il était maintenant incapable de se lever de son bureau. J'aimais cela, le tenir à distance, l'avoir en mon pouvoir, savoir que par quelques mots, quelques photos, je pouvais lui faire perdre de sa contenance, je pouvais le forcer à penser à moi, je pouvais le faire rentrer dans cet état où il était plus gouverné par ses pulsions que par ses pensées.

Le message qu'il m'envoya après la dernière photo était simple : "je bande". Il y avait aussi une image en pièce jointe. Pas une montrant son sexe en érection, mais qui suggérait bien plus qu'elle montrait. La photo était centrée sur son bas-ventre. Son pantalon était ouvert, légèrement baissé. Comme moi, il ne portait pas de culotte. Il montrait son pubis aux poils noirs légèrement bouclés, et juste la naissance de son sexe, dont l'extrémité était cachée derrière le tissu. Oui, il bandait.

J'avais reçu le message alors que je me déplaçais dans le couloir. Mes genoux faillirent plier sous moi, mon entrejambe criait famine. Je poussais un soupir qui fit retourner la tête d'un collègue que je croisais.

Je connaissais cette bite, je l'avais sentie à l'intérieur de moi, de mon sexe, de mon cul, de ma bouche, et d'un seul coup, elle me manquait, terriblement. Cette photo, c'était une promesse. Elle ressemblait tellement à ce que je verrais si, maintenant, là, je me mettais à genou devant lui, défaisait son pantalon, juste avant que je sorte son sexe pour l'engloutir dans ma bouche.

J'étais en manque de lui. Même quand je quittais enfin mon travail, je ne pouvais sortir cette image de ma tête. Ce fut dans un état second que je montai à l'intérieur du bus qui me ramenait chez moi, et m'assis dans une de ses places en carré à l'avant du véhicule. Je regardai, rêveuse, par l'extérieur, et c'est à peine si je me rendais compte que j'avais croisé mes jambes nues et que je contractais par intervalle les muscles de mes cuisses, entretenant les flammes de désir que j'avais démarré et entretenu toute la journée, et que Jérôme avait transformé en un gigantesque incendie que je devais calmer sitôt que je rentrerais chez moi.

Quelque chose me fit sortir de ma rêverie, et je me rendis compte avec honte qu'un jeune homme, dans la vingtaine, était assis en face de moi, et me regardait depuis je ne sais combien de temps. Je vis aussi avec horreur que ma main gauche était posée sur mon sein gauche. Je me sentis rougir, la chaleur monter aux joues, et je me redressai précipitamment sur mon siège, les jambes côtes à côtes et serrées. Je baissais les yeux, un peu humiliée. Non, me rassurais-je, le jeune garçon ne pouvait pas deviner ce à quoi je

pensais.

Ou peut-être si. Avais-je eu des gestes obscènes avec ma main ? Est-ce que le mouvement de mes cuisses avait été visible ?

Pire, avait-il vu qu'en plus de ne pas porter de bas, je ne portais pas de culotte, que mon sexe épilé était à l'air libre ?

Je l'entendis me dire quelque chose que je n'entendis pas.

Je redressai les yeux et le regardait. Il était bien plus jeune que moi, le genre fils de bonne famille en école préparatoire, habillé en costume alors que ceux de son âge étaient habituellement débraillés en jean et en chemise. Les cheveux blonds, légèrement trop longs, des yeux verts, la peau aussi blanche que celle de mon Jérôme était cuivrée. Il avait encore l'air poupin, pas encore totalement un homme.

Mais il était beau.

– Excusez-moi, dis-je, je n'ai pas entendu.

– Vous avez fait tomber ça, me dit-il.

Je regardai sa main tendue, une main trop manucurée pour un garçon de cet âge. Il me tendait mon téléphone portable, tombé je ne sais comment de mon sac à main.

– Ce n'est pas la première fois que je vous vois prendre ce bus. Vous descendez à l'arrêt du stade, non ?

Je souris intérieurement, et même un peu extérieurement. Je n'y croyais pas. Ce petit blanc-bec qui me draguait, et qui disait même m'avoir remarquée. Qu'est-ce qui m'arrivait ? Après une traversée du désert de quatre ans, les hommes se seraient-ils décidés enfin de s'intéresser à moi ? Et en quel honneur, d'ailleurs, d'un seul coup ?

Je pensais à la façon dont je me portais, je m'habillais, me comportais, depuis que j'avais rencontré Jérôme. Je me sentais plus sexuel, plus femme, plus ouverte. Peut-être est-ce que les autres le sentaient ? Ces regards que j'avais remarqués se poser sur moi, étaient-ils aussi nombreux qu'avant et je ne faisais que les remarquer ? Ou est-ce que les hommes s'intéressaient bien plus à moi ?

Je me décidais à jouer le jeu, juste pour le plaisir, sans lui en donner trop. Je pris soin de le regarder dans les yeux en lui parlant, même me pencher un peu en avant.

– J'habite dans le coin, oui, et vous ?

Ce fut à son tour de sourire. Ce n'était rien, qu'une petite conversation de rien, mais on savait tous les deux que c'était un jeu, un jeu de dupe, un jeu de faux semblants, où rien peut signifier beaucoup.

– Je descends au terminus.

– C'est là où vos parents habitent ?

Une petite pique, je le vis faire la grimace, et je rigolais. Un petit coup à son ego, histoire de lui montrer que je ne suis pas comme celles autour desquelles il était habitué à se pavaner, autour de sa faculté. Il acquiesça de la tête, presque honteux, et j'eus presque pitié de lui.

Presque.

Cependant, je repris un peu la conversation, je m'amusais et me flattait de l'attention qu'il me portait, de l'intérêt probablement factice qu'il feignait sur ma carrière professionnelle, et je le flattais sur la difficulté de la prépa qu'il faisait, sans oser lui dire que celle que j'avais effectuée était réputée pour être plus sélective encore. Je m'amusais aussi de la

façon dont il se penchait sur moi, comme s'il espérait que l'on se toucherait, sa main posée sur son genou, les doigts pendant, comme si dans un éclair de séduction, je me déciderais à les attraper. Mais bientôt, je me surpris à me prendre au jeu, à me pencher sur lui, à lui sourire tout en le regardant dans les yeux. Il était respectueux, chaleureux, il me mettait à l'aise. Sans m'en rendre compte, mes doigts avaient joué avec mes cheveux, et je me trouvais flattée de l'intérêt que me portait un homme dont j'aurais pu être la baby-sitter au lycée. Oui, il était craquant, il me plaisait, et je crois que j'avais réussi à lui faire comprendre.

Comme il était valorisant de se faire draguer par un beau garçon qui devait avoir sept ans de moins que moi.

Je le sentais juste devenir un peu anxieux, alors que mon arrêt s'approchait. J'actionnai le bouton d'appel pour faire arrêter le bus, et commençai à rassembler mes affaires, quand il me dit

– Hey, attendez, je peux avoir votre numéro ?

J'avais commencé à me lever, et le regardait, presque en riant. Il était beau, oui, comme ces statues de marbre représentant des garçons à père pubère, une beauté un peu froide et juvénile. J'hésitais. Si je n'avais pas eu Jérôme, j'aurais cédé sans hésitation, ne serait-ce que pour sentir son corps entre mes cuisses. Il me plaisait, physiquement, mais au final, je ne me sentais pas beaucoup d'affinité avec ce jeune garçon qui ne me voyait probablement que comme une conquête de plus.

– Non, je suis désolée, dis-je, je ne donne pas mon numéro à des inconnus.

Je croyais que je l'avais vaincu, mais au contraire, telle une armée en déroute, il tenta une dernière offensive désespérée, sortit un bout de papier, griffonna quelque chose dessus, et me le mit dans la main.

– Alors prenez le mien, dit-il avec un sourire.

Je n'eus pas le temps de réagir, je dus me précipiter hors du bus pour ne pas me retrouver embarquée vers l'arrêt suivant.

Je vis le bus partir, et le jeune homme qui me faisait au revoir de la main. Je ne rendis pas son geste.

Je regardai le bout de papier dans main, un bout déchiré d'un carnet à spiral sur lequel étaient griffonnés les dix chiffres d'un téléphone portable. Je ne savais même pas comment il s'appelait. Je contemplai le sort que je devais réserver à ce morceau de papier. Je me vis un instant le jeter sans remords ni regret dans la poubelle de l'arrêt de bus, puis me ravisai. Je sortis l'agenda Filofax de mon sac à main et inséra le papier dans une des poches de la couverture intérieure. Pas dans l'intention de m'en servir, mais comme un trophée.

Je ne me rappelais même pas la dernière fois où je m'étais fait draguer, pour de vrai, et pas seulement sur Internet. Cela faisait si longtemps que mon physique avait donné le courage à un homme de m'approcher ainsi. Je marchais la tête haute, l'ego boosté, confiante dans ma séduction, dans ma désirabilité. Comme tous les jours, je passais devant la façade réfléchissante de la banque du quartier, et j'aimais ce que j'y voyais, ma cambrure, ma démarche, mon assurance. Oui, je me trouvais séduisante, et je comprenais enfin, je croyais enfin, que les hommes en général, et pas seulement Jérôme, pouvaient avoir envie de moi. Ce petit numéro dans mon agenda n'était rien, si ce n'était une

possibilité, la certitude que si je voulais, ce soir, je pouvais avoir cet homme dans mon lit. Et cela me faisait du bien.

* * *

Cette nuit, pendant notre conversation sur Facebook, je ne dis à Jérôme à propos du petit jeune, ni du numéro que je gardais dans mon Filofax. Pas que j'avais peur de le rendre jaloux. Ne nous n'étions pas dits que nous n'étions pas exclusifs ? Mais même si pour l'instant il occupait toutes mes pensées, toutes mes envies, tous mes désirs, je voulais me garder ce jardin secret. Je devais m'affirmer que ma sexualité, mes désirs, mes opportunités sexuelles m'appartenaient totalement, et pas seulement à cet homme qui pourtant à ce moment-là aurait pu tout me demander. À l'intérieur de la chambre à coucher, quand nous étions ensemble, il m'avait sous sa coupe, et j'étais prête à tout lui donner, mon corps et mon humilité. Mais en dehors, je voulais savoir qu'il n'était pas mon seul horizon. J'acceptais de me soumettre à lui parce que j'avais confiance en lui, mais aussi parce que je savais que je pouvais me trouver quelqu'un d'autre, que je ne restais pas avec lui juste parce qu'il était le seul à vouloir de moi. Il faut être libre pour pouvoir totalement se lâcher avec un homme.

Comme pratiquement tous les soirs, nous fimes du phonesex. Mon sexe était trempé avant même que je décroche le téléphone, et j'entendais qu'il se masturbait déjà de l'autre côté du combiné. Nous avons alimenté le feu entre nos cuisses toute la journée, et nous étions avides d'éteindre l'incendie.

Après l'orgasme, nous nous parlâmes encore un peu, comme toujours.

– Il y a une reprise du Parrain 2 au cinéma, à 14h, au Max Lynder. Ça te dirait d'aller le voir ?

Je n'avais même pas aimé le premier film.

– Sûre, dis-je. Tu arrives à quelle heure ?

– Au train de 11h32. Ça nous laisse le temps de manger un bout avant.

Je marmonnais. Il était minuit passé, et j'avais souvent envie de dormir après un orgasme aussi fort.

– Okay, 11h32, dis-je à peine consciente et les yeux fermés. Envoie-moi un SMS, parce que là, je ne suis pas du tout sûre de m'en rappeler. Je viendrais te chercher en voiture.

– D'accord, ma belle, me dit-il, dort bien.

– Dors bien.

– Je t'...

Malheureusement, je n'entendis pas la fin de la phrase. J'avais coupé la communication un peu plus brusquement que prévu ; je ne m'attendais pas à ce qu'il me dise une dernière chose. J'éteignis la lumière.

Probablement rien d'important, sinon il aurait rappelé ou envoyé un SMS.

Scène 2

"Aller voir le Parrain 2" allait vite pour nous devenir un euphémisme, comme "placer Jésus dans la crèche" ou "faire la bête à deux dos".

Le repas avait été pris sur le pouce, dans un restaurant de la Rue des Rosiers que nous affectionnions particulièrement. Je m'étais décidée sur une tenue rétro, qui mettait mes courbes en valeur et me donnait une allure de pin-up des années 50 : une jupe crayon noire avec une ceinture et un petit chemisier blanc dont j'avais laissé plusieurs boutons défaits et qui laissaient voir, sous le bon angle, un soutien-gorge de dentelle blanche et des talons hauts qui terminaient mes jambes gainées de bas opaque. Déjà une semaine que nous nous titillions, et coincés dans un recoin du restaurant exigu, nos mains ne pouvaient plus se passer de nos corps respectifs. Sa main passait sous ma jupe, et c'est avec une mine faussement outrée qu'il remarqua que je portais une culotte, contrairement à ses instructions. Je l'embrassai à pleine bouche, me fichant de nos voisins de table qui n'avaient l'air d'approuver une telle démonstration d'affection, et lui dis à l'oreille :

– Ne t'en fais pas, elle ne sera bientôt plus un problème.

Je lui donnai un baiser chaste sur la bouche et posai mon front sur le sien en souriant. Je respirai son odeur. Il avait dû courir pour attraper son train, il sentait la sueur, une odeur animale, légèrement sucrée, qu'il ne cachait sous aucun artifice. C'était un parfum fort, mais pas entêtant, plaisant, que j'avais envie de voir mélanger aux autres odeurs que nous produisions quand nous étions intimes, ce patchwork de sueurs, cyprine, sperme et latex que j'imaginai déjà dans ma tête, alors que nous n'en étions qu'au repas.

Comme d'habitude, rouler dans Paris en voiture était un cauchemar, mais je réussis à nous trouver une place de parking près du cinéma juste avant le début de la séance. Je lui demandai de prendre les billets pendant que j'allais aux toilettes.

J'avais pensé à ce que j'allais faire depuis que je savais que nous allions au cinéma ensemble. Je m'enfermai dans les toilettes des femmes, enlevai mon string, et le roulai en boule dans la paume de ma main.

Je le rejoignis dans le hall d'entrée où il m'attendait, les billets en main. Sans lui laisser le temps de réfléchir, je lui tendis ma culotte.

– Tiens, cadeau, dis-je avec une pointe d'espièglerie.

Il ne comprit pas de suite, regarda dans sa main la boule de tissu, et ne réalisa qu'au bout d'un moment. Il devint rouge, mon petit dominant piégé et fourra ma culotte dans sa poche en regardant autour de lui si quiconque avait vu quelque chose. Je l'embrassai sans aucune considération pour le regard des autres, et il me retourna mon baiser fougueux, sa langue entrant entièrement dans ma bouche. J'étais fière de mon effet. Il se retira puis s'approcha de mon oreille :

– Coquine, me dit-il

– Oui, répondis-je simplement.

Il me mit la main aux fesses, promena ses doigts sur ma jupe, vérifia tactilement que je ne portais effectivement rien en dessous. Un petit pincement à la fesse droite me fit sursauter, mais m'électrisa en même temps. Je le regardai en me mordillant les lèvres.

La file d'attente formait une foule compacte aux portes de la salle, en attendant l'ouverture. Cachés dans la multitude, nous nous enhardissions. Ses doigts me pinçaient comme je l'aimais, pas une petite pichenette, mais comme une grosse pince formée de son majeur de de son pouce, qui me prenait une large part de mon postérieur droit et serrait comme un étau, longtemps. Je soufflai dans son cou, aimant la douleur qui se propageait dans mon entrejambe et dans mon corps en se transformant en onde de plaisir.

Son odeur entêtante m'enivrait et je voulais oublier les autres, l'embrasser dans le cou, sentir le sel de sa peau sur ma langue, le mordre, jusqu'à lui laisser une marque. J'étais une boule de pulsions qui avait le plus grand mal à se concentrer.

Ma main baissa sur son entrejambe, ouvrit sa braguette, et plongea à l'intérieur. Enfin je la sentais, sa bite, que j'attendais depuis une semaine. Il ne portait pas de boxer. Je touchai la peau de sa verge, l'agrippai, la sentis grandir entre mes doigts, se dresser, vivre, comme si je venais de réveiller un être qui dormait. Je regardais autour de moi, tous les autres qui attendaient, serrés, et je me demandais si nous étions les seuls à profiter de cette promiscuité pour se tripoter sans en avoir l'air. La perspective que, peut-être, la petite rousse à l'allure bourgeoise un peu en avant de nous était aussi en train de caresser son mec aux allures d'étudiant hippy ajoutait à mon excitation. Je divaguai, alors que je commençai à masturber Jérôme, à penser qu'elle aussi savait pour nous, et peut-être même aimerait regarder. J'entendis Jérôme gémir, doucement. Il m'embrassa, mais il ne poussait pas sa langue, il respirait dans ma bouche, une respiration forte et appuyée.

Les portes s'ouvrirent, et la foule se mit en branle. J'enlevai ma main. Jérôme remonta sa fermeture éclair de la façon la plus discrète possible. Je passai ma main devant mon nez et m'exaltai à l'odeur de son sexe que j'humais comme une drogue. Je passai la langue sur la paume, maigre consolation à mon envie brutale, irrésistible, de le sucer.

Pourquoi avait-il tenu à aller voir ce film ? Pourquoi avais-je accepté ? J'avais envie de lui, là, maintenant, et pas dans 4 heures, après ce film interminable et chiant, et le temps qu'il nous fallait pour rentrer chez moi, où je comptais ne pas le lâcher jusqu'à ce qu'il jouisse dans un de mes trois orifices.

C'était tout ce à quoi je pouvais penser, maintenant, tout de suite.

Nous délaissâmes le balcon pour nous mettre au parterre, au fond de la salle. Il y avait bien des spectateurs quelques rangées devant nous, mais au moins nous étions seuls dans notre allée.

Dire que je détestais ce film aurait été trop fort. Je n'ai juste jamais aimé les films de gangsters à la Coppola ou Scorsese. Ils étaient toujours basés sur le même modèle, et je n'avais aucune capacité à éprouver la moindre empathie pour les héros qui se déplaçaient à l'écran. L'histoire compliquée ne m'aidait pas à m'intéresser.

Heureusement, Jérôme ne m'avait pas oubliée, et malgré qu'il fût captivé par ce qu'il se passait à l'écran, sa main s'était tout de suite posée sur moi. Négligemment, il me caressait la cuisse et remontait ma jupe petit à petit sur mes jambes. J'adorais quand il me tripotait tout en faisant autre chose. Je savais qu'il y pensait, et j'adorais me dire qu'il avait tellement envie de moi que me toucher était simplement un instinct dont il ne pouvait se défaire en aucune circonstance.

Bientôt, ma jupe fut totalement relevée et j'écartais légèrement les cuisses, révélant mon sexe épilé sous la lumière blafarde reflétée par l'écran. Sa main plongea dans mon entrejambe et je ne pus que me mordre la lèvre pour ne pas pousser un gémissement trop fort quand son majeur plongea dans ma fente et caressa maladroitement la tige de mon clitoris, comme s'il ne savait pas exactement où la trouver dans les plis de peau.

Je me cambrai sous le plaisir de sa caresse. Que c'est bon de recevoir du plaisir, un plaisir donné par quelqu'un d'autre. La caresse la plus maladroite de Jérôme était plus satisfaisante que la plus intense que je me donnais avec mon Fairy, qui commençait

maintenant à se sentir seul dans ma table de chevet.

Je passai les mains sous moi et tira encore plus ma jupe, pour avoir mes fesses nues sur le velours du siège du cinéma. Je m'allongeai un peu sur le fauteuil et écartait la jambe gauche, jusqu'à la poser sur l'accoudoir. Ma chatte était maintenant entièrement ouverte. Jérôme passa un doigt à l'entrée. Pour moi, l'image sur l'écran, le son sortant des projecteurs, tout ceci n'existait plus. Je respirais de plus en plus fort, ma poitrine gonflant, dure, emprisonnée dans son carcan de dentelle. J'aurais voulu libérer mes seins, mais je n'osais pas. Jérôme avait trouvé mon bouton, le pressait, le pinçait, et l'odeur de la cyprine montait jusqu'à mes narines. Je passai un doigt dans mon entrejambe et sentis que je coulais. Du jus avait descendu jusqu'à mon petit trou et avait taché le velours rouge du siège. Je n'en pouvais plus, les caresses trop timides de Jérôme, d'un seul coup, ne me suffisaient plus. J'étais dingue.

Mes deux mains descendirent et je me mis à me masturber furieusement, sans aucune considération pour les autres qui ne se doutaient pas de ce qu'il se passait juste quelques mètres derrière eux. Ma main gauche ouvrait ma vulve en grand, et je passais un doigt, deux doigts, dans ma chatte trempée. M'empêcher de faire du bruit était un calvaire, mais aussi une excitation incroyable. La peur de me faire surprendre, de voir mon intimité montrée en spectacle, faisait monter mon adrénaline. Je n'avais aucune envie de m'exhiber, mais je découvrais le bonheur de la peur de se faire découvrir. J'adorais savoir que Jérôme et moi nous engagions dans ces activités scandaleuses si près de ces gens qui semblaient, à mes yeux, alors que je faisais monter mon plaisir, vivre des vies bien ternes et tristes.

Jérôme posa sa tête sur mon épaule droite et plongea sa main entre mes cuisses. Je lui laissai la place avec bonheur. Il présenta deux de ses doigts à l'entrée de son vagin, et appuya légèrement, comme s'il allait rentrer, mais s'arrêta, me laissant frustrée, sur ma faim de pénétration. J'avançai mon bassin, essayant de m'empaler sur ses doigts, mais il les recula, juste ce qu'il fallait pour me faire goûter, pour me faire sentir la promesse de la pénétration, mais sans me la donner. J'aurai pu pleurer. Mon sexe était en feu, il était prêt, il voulait être rempli, mais Jérôme préférait me faire attendre, me faire languir, me frustrer.

Dieu que c'était bon.

J'aurais pu tout donner pour un doigt, un coup de bite, n'importe quoi pour calmer la ferveur dans mon ventre, mais il me caressait juste mon clitoris déjà au bord de l'explosion.

Puis d'un seul coup, il rentra.

Pas un, pas deux, mais trois doigts qu'il enfonça sans difficulté dans ma chatte inondée et détendue, index, majeur et annulaire. Je poussai un long soupir de soulagement, d'être prise, enfin. Je me fichai d'être entendue maintenant. Je n'avais même plus conscience que je devais faire attention. J'écartais juste les cuisses encore plus, pour qu'il puisse rentrer plus loin.

Ses doigts s'agitèrent à l'intérieur de moi, se pliaient et se dépliaient, comme un "viens-ici" à trois doigts, et frottèrent la paroi supérieure de mon vagin, passant, forçant, caressant mon point G, pendant que son pouce faisait des ronds sur mon clitoris. Je n'avais jamais rien connu de pareil. Je me sentais monter, lentement, mais sûrement,

mais surtout, je sentais me monter haut. S'il me faisait jouir là, je crierais, sans honte, sans retenue, parce que j'aurais été incapable de me taire. Je me sentais couler sur ses doigts. Une petite flaque s'accumulait dans le creux de sa main.

Plus haut plus haut mon Dieu oui c'est bon j'ai envie de ton corps je ne peux plus me retenir je suis à toi je me donne je m'oublie.

Quelqu'un se leva deux rangs devant nous et le charme se brisa. Je recroisai les jambes, et Jérôme enleva ses doigts, trop vite. L'homme, qui allait probablement aux toilettes, regarda vers le fond de la salle, vers nous, pendant quelques secondes. Je pensai qu'il ne nous avait pas vu.

Je ne savais même pas ce que j'aurais préféré.

Je rabaissai ma jupe, pas entièrement, mais juste ce qu'il fallait pour recouvrir mes fesses, et je me lovais contre l'épaule de mon homme, qui avait été si prêt de me faire jouir ici, en public. Il m'enfonça ses trois doigts dans la bouche, et je les suçais aussi avidement que s'il avait s'agit de sa bite, goûtant le jus salé de ma chatte sur ses doigts fripés.

Je sortis discrètement son sexe en érection et passa le reste du film à le caresser, tendrement, tranquillement, le sentant parfois mollir, parfois grossir, et même arriver à des tressaillements caractéristiques. Deux fois il mit la main sur la mienne pour me faire arrêter, pour ne pas le faire jouir ici et là.

Il m'avait déjà qu'il voulait que sa première giclée de sperme finisse à l'intérieur de moi. Le film se termina enfin. Trois heures et vingt minutes de préliminaire, et nous devons encore rentrer chez moi. Nous retournions vers ma voiture, moi les jambes tremblantes, lui avec une érection qui déformait son pantalon.

Je lui laissai les clés. Il connaissait Paris mieux que moi, et savait par où passer pour nous ramener chez moi. Il continua de me caresser pendant le trajet, sa main passant constamment du levier de vitesse à mon clitoris et s'aventurant même à l'intérieur de mon sexe. Je ne pouvais pas parler, je ne pouvais que regarder à travers la fenêtre, profitant de ses caresses, me fichant des passants dans la rue. Un quadragénaire dans un 4x4 qui nous dépassait avait pu, j'en suis sûre, se rincer l'œil sans difficulté.

Je n'avais rien fait pour me couvrir.

J'étais dans un état second quand enfin il gara la voiture en bas de chez moi. Je descendis et sentis le jus de mon sexe couler sur mes cuisses,.

– Je suis complètement trempée, lui dis-je avec un sourire.

Il me prit dans ses bras, en pleine rue, et me serra fort, très fort, à m'étouffer, et m'embrassa. Je sentis son érection contre mon bas-ventre. Je le voulais en moi.

Je l'emmenai dans mon appartement, et aussitôt la porte fermée, je me mis à genou, tira son pantalon autour de ses chevilles, et le pris en bouche.

Enfin, je l'avais, cette bite dont j'avais rêvé toute la semaine, enfin elle était à moi, mon jouet, dont le gland remplissait si bien ma bouche et que je titillais d'une langue que je promenais sur son frein, le long de sa verge, et jusqu'à ses couilles que je gobais tout en le branlant. Je fermais la bouche de contentement, pendant qu'il me caressait les cheveux, m'agrippait la tête, et me baisait la bouche à coups de reins. Il était bon, il était gros, sa bite tapait dans ma gorge, et je poussais des bruits de haut-le-cœur alors qu'il s'enfonçait bien au fond. Sa bite était inondée de ma salive, et je promenais ma langue sur son ventre, pour déguster son goût salé, sentir l'odeur qui régnait dans ses poils pubiens, et promener

ma joue sur le duvet si doux qui allait de son entrejambe à son nombril.

Il me releva, m'embrassa tendrement, frotta son sexe au garde-à-vous contre mon entrejambe, puis m'emmena dans ma chambre à coucher.

Nous nous trouvions bientôt à genoux sur le lit, l'un derrière l'autre, son sexe se forçant entre mes fesses, ses bras m'entourant, ses mains libérant ma poitrine de son soutien-gorge.

Mes seins étaient durs à me faire mal. Il prit mes tétons entre ses doigts et les pinça jusqu'à me faire cambrer de douleur.

– Ah, tu aimes ça, ma petite chienne, dit-il à mon oreille.

À ces mots je ne me retins pas, poussa un gémissement, me pencha en avant et jeta mon postérieur en arrière, comme si je voulais m'empaler sur son membre. Il me donna une grande claque sur la fesse et me dit "Non !" de façon ferme. J'obéis.

Il m'avait réduite à l'état d'animal, m'avait fait oublier qui j'étais dans la vraie vie, cette fille effacée qui n'osait élever la voix. Ici, je n'avais plus rien de civilisé, je ne pensais qu'à une seule chose, cette queue que je voulais en moi, n'importe où, pourvu qu'il me pénètre et me traite comme la salope que j'étais. Je me sentais peu de chose sous ses doigts, je me sentais sa chose au bout de ses doigts.

Il ouvrit la porte de ma table de chevet, là où je lui avais dit que je cachais mes jouets. Je le vis fouiller, et sortir, non pas mon Fairy, mais mon gode, l'un des premiers toy que je m'étais achetés, une bite en plastique mauve que j'utilisais parfois en coordination avec mon vibromasseur. Il était un peu plus gros que le sexe de mon homme.

Il sortit mon tube de lubrifiant et commença à m'appliquer le liquide froid sur mon petit trou. Je me soumis, le cœur battant, apeurée comme toujours, mais volontaire. Je me cambrai, présentant ma croupe avantageusement. Il m'appuya la nuque, me pressa la tête contre le matelas. Je sentis son doigt plein de lubrifiant rentrer en moi, dans mon cul, cherchant à m'adoucir, à me préparer à ce qui allait arriver. Eh oui, je le voulais fortement.

Il prit mon gode et me l'enfonça, méthodiquement, dans mon petit trou. Je ne l'avais jamais mis ici, je n'ai jamais eu aussi gros derrière moi, mais il le fit avec tellement de douceur, de lenteur, d'attention, que bientôt la totalité de la bite en plastique était à l'intérieur de moi.

Il la laissa reposer un moment, et puis commença à me baiser le cul en manipulant le gode avec sa main.

J'aimais quand il faisait ça lentement, et je commençai à caresser mon sexe alors qu'il m'enclait avec le gode, que ma respiration montait, que la douleur fit bientôt place à une onde de plaisir qui irradiait tout mon entrejambe, sans que je sache exactement, à la fin, d'où elle venait. En ouvrant les yeux, légèrement, je le vis se masturber. Puis il déballa un préservatif et se le mit d'une main experte.

Il lâcha le godemiché, mis ses mains sur mes hanches, et pénétra d'un seul coup mon sexe détrempe, qui ne demandait que ça.

– Oh que c'est bon, dit-il, je vois ton anus défoncé par ton gode, et en dessous ma bite qui rentre et qui sort de ta chatte. Et ta chatte, elle serre, la prends ma bite en étau, tu te contractes. Mon Dieu que c'est bon.

Ces mots étaient une incantation, un charme magique à mes oreilles, des mots dont j'avais

à peine conscience, mais qui continuaient de me transporter vers cette animalité auquel je m'habituais. Ma main s'agitait frénétiquement sur mon clitoris, et tout le bas de mon corps n'était plus qu'une immense zone de plaisir, amenée vers le paroxysme par ma main, par les coups de bite dans ma chatte, et dans mon cul par les coups du gode poussé par le bas-ventre de mon amant à chacun de ses coups de reins. Mes deux trous étaient remplis, et dans mon délire, dans mes rares pensées conscientes, j'en venais à regretter de ne pas avoir une bite à sucer, un deuxième homme pour occuper le dernier de mes orifices encore inoccupés.

Je me sentis passer le plateau, le point de non-retour, celui qui allait me faire exploser.
– Je vais jouir, je vais jouir !

Je m'entendis crier, et je sentis mon entrejambe exploser et mon orgasme me prendre. Je me lâchai, comme une chienne, à hurler mon bonheur, à crier ma jouissance. À ce moment, Jérôme était tout pour moi, à ce moment, alors que j'étais submergée par les vagues du contrecoup de mon orgasme, il était mon dieu, mon maître, celui à qui j'étais éternellement reconnaissante de me donner un orgasme à chaque fois que j'en voulais un de lui, qui ne m'avait jamais laissé tomber. Ses mains sur mon dos et mes fesses me firent frissonner.

Il enleva le gode de mon cul, le jeta au loin, et me posa sur le dos, les fesses sur un coussin. Puis il se mit en missionnaire, et me pénétra, non pas dans ma chatte, mais derrière, et m'encula, me fit encore crier de plaisir, un plaisir presque insupportable et fort, qui me fit hurler encore, sans égard pour ce que pouvait penser les voisins.

Maintenant, il n'y avait plus que lui, et même moi je m'effaçais. Il était mon monde. Il jouit, et j'admirais ce visage torturé, si proche de la douleur. Son râle était une musique à mes oreilles, la plus belle des symphonies, et il s'écrouta sur moi, heureux lui aussi, recouvert d'une couche de sueur qui bientôt sécherait en une pellicule salée que je lécherais avec bonheur lorsque nous déciderions de nous y remettre. Il se retira, enleva son préservatif, et se mit derrière moi. Je me lovais contre lui, pendant qu'il remontait la couette sur nous, créant un cocon chaud dans lequel je ronronnai, encore dans le contrecoup du violent orgasme que je venais d'avoir, et des assauts que mon vagin et mon anus avaient subis. Il me susurrant des mots doux à l'oreille, des douceurs qui me fit sourire et me faisait me pousser encore plus contre lui. Nos peaux étaient collées les unes aux autres, et la pièce sentait la sueur, le sperme, la cyprine, le lubrifiant et le latex. Bientôt, nous allions recommencer, mais là, pour le moment, je voulais baigner dans ce moment de bonheur, dans cette tendresse post-coïtale si en contraste avec la brutalité que pouvait parfois avoir nos rapports.

Et je ne pouvais plus me passer d'aucun des deux.

Scène 3

Quand on n'a pas fait l'amour pendant quatre ans et que soudain on recommence, on se rend compte qu'on oublie certains détails peu glorieux qui ne sont pratiquement jamais montrés dans les films pornographiques, et encore moins dans les ouvrages érotiques ou les romans d'amour. Je parle des bruits, comme le "floc floc" humide des doigts ou du sexe qui s'agit dans un vagin, les bruits de succion ou de haut-le-cœur en taillant une

pipe. Personne n'a encore montré l'importance du rouleau de sopalin, délicatement placé entre les cuisses de la partenaire après l'amour pour rattraper tout ce qui coule, ou pour essuyer le pénis du garçon. Où sont les films qui montrent que la sodomie fait mal même longtemps après, ou que des fois elle peut provoquer des petits accidents guère ragoûtants ? (je touche du bois, cela ne nous est encore pas arrivé). Et même si cela montrait qu'il sait être un parfait gentleman, le film pornographique montre rarement l'homme nettoyer sa partenaire avec une serviette humide après lui avoir éjaculé au visage.

On peut dire "attention à ce que tu souhaites, tu pourrais bien l'obtenir", mais j'aimerais un film où la fille commence malencontreusement ses règles pendant l'acte, où le couple cherche maladroitement à s'accorder sur la position qu'ils vont utiliser, où le chat vient ronronner près de toi en pleine action. Je veux voir le garçon s'arrêter toutes les minutes en plein cunnilingus pour enlever les poils pubiens qu'il a sur la langue, et la fille se battre avec ses cheveux pendant la fellation parce qu'elle a oublié d'amener un élastique. Les crampes, les pets vaginaux, l'envie de faire pipi pendant l'acte, le pénis qui semble ne jamais vouloir rester à l'intérieur, cela n'intéresse pas les auteurs et les réalisateurs. Pas plus que les visages d'orgasme ridicule, les crampes, le téléphone à la sonnerie insistante, se faire surprendre par quelqu'un. Et ne parlons même pas de la latte du lit qui casse, de l'impossibilité de retrouver sa culotte quand on se rhabille, des cheveux longs que l'on pêche de notre sexe, et du très humiliant « euh, tu n'es pas dedans, là ».

Il passait pour la première fois le week-end chez moi. J'aimais le chouchouter, lui faire à manger, lui servir le petit déjeuner au lit, laver ses cheveux et le dos dans le bain, prendre soin de lui. Bien sûr, les orgasmes qu'il me donnait me mettaient dans de très bonnes dispositions envers lui, mais il savait aussi être d'une grande douceur envers moi, une douceur dont je ne m'étais même pas rendu compte qu'elle m'avait manqué. Je ne m'endormais jamais aussi facilement que dans ses bras, la tête posée sur son épaule, le bruit de son cœur dans mon oreille, pendant qu'il me caressait les cheveux. Après l'amour, nous étions souvent sur le côté, l'un derrière l'autre, et il adorait, comme il disait, "explorer le relief de mon corps », la colline de mes épaules, la vallée de ma taille, la montagne de mes hanches, qu'il parcourait de sa main douce et chaude. Il s'était avéré aussi un très bon masseur de pied. Après chaque longue marche dans Paris, il soulageait expertement mes maux de ses doigts, avec du beurre de karité. Il savait me faire ronronner sans même s'approcher de mon entrejambe.

Avant de me quitter, le lundi matin, il me laissa un petit paquet en carton, sans inscription, de la taille d'une boîte de montre, avec pour seule instruction : "ne pas ouvrir avant mercredi matin, avant d'aller au travail".

La boîte trôna pendant deux jours au milieu de la table de la cuisine. J'essayais de l'ignorer, mais je ne pouvais m'empêcher de la fixer à chaque fois que je passais devant. Je me retins, je voulais jouer ce jeu d'attente. J'aimais laisser Jérôme jouer avec mes émotions et mes nerfs. Je ne touchais pas la boîte, je ne la sous-pesais pas, je ne la secouais pas pour savoir ce qu'il y avait dedans. Mais je mangeais devant elle, la boîte entre mon assiette et le téléviseur, cette boîte qui m'empêchait de me concentrer sur l'épisode de je ne sais quelle série je regardais à ce moment-là. Mes yeux descendaient constamment vers ce petit cube de carton qui, sans être constamment dans mes pensées, y traînait tout de même comme un petit grain de sable dans ma chaussure.

Le mercredi matin, je me réveillai plus facilement que d'habitude, deux minutes mêmes avant que mon réveil ne s'allume. Je commençai par me doucher, comme à mon habitude, mais allai directement dans la cuisine, cul nu et vêtue de mon seul t-shirt Wallace et Gromit. J'ouvris la boîte avec la trépidation d'un enfant ouvrant ses cadeaux à Noël.

La boîte contenait un objet de la taille et de la forme de la capsule contenant le jouet d'un Kinder surprise, mais plus lourd. Un œuf vibrant ? Il m'avait laissé un œuf vibrant. J'étais dubitative, surtout qu'il manquait quelque chose.

Je remarquai finalement un petit mot, qui était tombé lorsque j'avais ouvert la boîte. Je l'ouvris. Il contenait quelques petites lignes, écrites à la plume : "j'ai la télécommande. Je suis à Paris aujourd'hui. Mets-le avant de partir au travail, et ne l'enlève pas. J'ai loué une chambre dans l'hôtel de la rue de ton travail. Rejoins-moi à 18h après ta journée."

C'était la première fois que j'entendais qu'il serait à Paris aujourd'hui. Et il ne comptait pas me le dire avant ? Pendant quelques secondes, je me sentais un peu fâchée contre lui. Quel présomption, de croire que j'étais à sa disposition, que je serais là, à 18h, juste parce qu'il m'avait commandé. Oui, j'aimais baiser avec lui, mais jusqu'ici, on s'était retrouvé d'un commun accord.

Je tenais l'œuf dans la main, le soupesait. Puis je lis la note. Elle était courte, factuelle. Je pouvais toujours lui envoyer un SMS, lui dire que ce ne serait pas possible. Et je suis sûr qu'il comprendrait, qu'il ne m'en voudrait pas.

Et peut-être que c'est parce que je lui faisais confiance, que je savais qu'au final, il s'agissait simplement d'un de nos jeux, que j'étais prête à envisager d'accepter. Si je refusais, il comprendrait, il ne m'en voudrait pas.

Et ceci était un luxe que j'adorais.

D'un seul coup, je me décidais. J'allais porter l'œuf.

Je ne savais pas dans quoi je m'embarquais. Je me rendis compte que ce soir, nous allions nous retrouver, au lit, ensemble. Trois jours que nous n'avions pas fait l'amour, et déjà cela me manquait. La pensée de le revoir m'excitait, et me faisait mouiller.

Ce qui était plus pratique pour insérer l'objet.

Je l'enfonçai dans mon vagin, à la moitié de la profondeur, et mis un shorty qui l'empêcherait de tomber, la première culotte que je portais depuis que je lui avais donné la mienne au cinéma. J'avais pris goût à ne plus en porter, j'aimais la sensation de l'air sur mes fesses et mon sexe, et j'aimais ce petit secret que je cachais si prêt des yeux de mes collègues. Mais j'avais une réunion importante cet après-midi, et il était hors de question que l'œuf tombe de mon entrejambe devant mes collègues.

Bien sûr, j'aurais pu porter un pantalon, mais où aurait été le fun dans tout ça ?

Je mis mon tailleur gris strict, avec un chemisier blanc dont je laissai un bouton défait, mais qui en perdrait un ou deux autres dans le trajet entre mon travail et l'hôtel ce soir. Marcher avec cet objet dans mon intimité était bizarre. Je le sentais à chaque pas que je faisais, en particulier alors que je descendais les escaliers de mon immeuble. Cela faisait comme si j'avais la moitié d'une paie de boules de geisha en moi. Je me rendais bien compte que ma démarche était légèrement différente, comme si inconsciemment je faisais tout mon possible pour garder l'œuf en moi et éviter qu'il ne tombe. Je dis bonjour à madame Gerteau, ma voisine, alors que je la croisais dans l'escalier. L'œuf me tenait dans un état de semi-excitation. J'étais humide. Ma culotte serait entièrement trempée avant la

pause de midi. J'arrivai sur le palier, ouvrit la porte, et franchis la porte menant à la rue. L'œuf se mit à vibrer, envoyant comme une onde électrique directement dans mon vagin. Mes genoux manquèrent de faillir, plus devant la surprise que devant le plaisir, somme toute modeste que je ressentais.

La vibration n'avait duré que quelques secondes. Je regardai autour de moi. La télécommande ne pouvait avoir plus de quelques mètres de portée, cela voulait dire qu'il me voyait à ce moment-là. Il aurait pu être n'importe où, à la vitrine du café en face de mon immeuble, dans le hall d'un immeuble voisin, peut-être même dans ce fourgon blanc contre lequel je m'étais appuyée quand je me sentis vaciller.

Il était là, il m'observait, et il avait le contrôle sur mon intimité. Et je n'avais aucune idée d'où il était.

Je sentis une autre vibration, mais celle-ci venait de mon sac à main.

Je sortis mon téléphone. Le SMS était de lui.

"Je vérifiais que tu l'avais bien mis. On continue ?"

Ainsi on pourrait tout arrêter, là maintenant.

Non, je ne voulais pas m'arrêter. Cela m'amusait. Cela m'excitait. Mais surtout, cela m'intriguait.

Je voulais voir jusqu'où il voulait aller.

Je ne répondis pas à son sms, je levais juste mon pouce en l'air, comme un "ok".

L'œuf vibra pendant quelques secondes, comme un accusé de réception cochon.

Le trajet se passait avec un brin d'excitation et d'appréhension. Je ne savais pas quand allait revenir la prochaine vibration, mais si elle devait revenir, ce serait probablement avant que je rentre dans mon immeuble de bureau.

Je fus un peu déçue de ne rien ressentir pendant tout le trajet et en rentrant dans l'immeuble. En fait, maintenant je me demandais comment il aurait pu faire son coup, sauf à prendre le même bus que moi, déguisé pour que je ne le reconnaisse pas. J'avais passé le voyage les jambes croisées, faisant fonctionner mes muscles intimes pour mieux sentir la forme à l'intérieur de moi. Je me maintenais à un état d'excitation constant. Je pensais à la pause de midi, et j'espérais qu'il me guetterait pour actionner l'engin pendant que je traverserais la rue pour aller rejoindre le restaurant inter-entreprises. C'était moins la vibration qui m'excitait que le fait de savoir que c'était lui qui la provoquait.

Je m'assis à mon bureau et me mis à travailler sur la présentation que je devais effectuer cet après-midi devant mon chef d'équipe et le responsable des développements. J'avais imprimé un exemplaire du budget du service informatique et comparais avec mes propres chiffres à l'écran, un travail méticuleux et ennuyeux qui demandait toute ma concentration.

L'œuf se mit à vibrer, et de surprise je lâchai les feuilles et le crayon que je tenais dans les mains. Mes deux collègues me regardaient avec surprise et cet air de désapprobation bénigne qu'ils avaient toujours avec moi. Je me penchais pour récupérer mes affaires et je me rendais compte avec horreur que la vibration ne s'arrêtait pas.

– Vous n'entendez rien ? dit le placardisé. On dirait un téléphone portable.

Je me redressai brusquement, et fit mine de chercher dans mon sac. Je sentis mes joues rougir et mon voisin de bureau me regarder avec suspicion. La vibration s'arrêtait alors que je sortais mon téléphone et fit semblant d'appuyer sur un ensemble de touches,

comme si j'arrêtais un appel téléphone.

Je me levai, les jambes tremblantes, et fis le tour de l'étage, à la recherche de Jérôme. Il était proche, je le savais, mais comment avait-il fait ? Les accès étaient contrôlés, personne ne pouvait rentrer sans badge, ou sans être invité, et il n'avait aucune raison professionnelle pour se trouver dans mon entreprise.

Je pris peur un instant. Et s'il avait confié la télécommande à un de mes collègues, et s'il avait décidé d'impliquer un de ces hommes que je n'aimais pas dans mes jeux ?

Comme s'il répondait à mes questions que je ne posais pas, je reçus un sms de sa part.

"Tu ne seras jamais où je me trouve, mais je sais où tu es".

Et comme pour appuyer son propos, l'œuf se mit à vibrer. Je me cachai dans la salle où se trouvait la baie de brassage réseau, une pièce où personne n'avait jamais de raison où aller, et où j'étais le seul à entendre les vibrations de l'œuf.

L'œuf vibra de longues minutes. Bientôt la chaleur remplit mon entrejambe, et je me sentis partagée entre l'envie d'enlever cet objet qui me faisait perdre tous mes moyens, et celui de me laisser aller, de voir jusqu'où pourraient m'amener ses sensations de plus en plus agréables, que j'intensifiais en comprimant l'objet avec les muscles de mon vagin. J'avais envie de me laisser aller, et j'oubliais complètement que j'étais au travail, cachée derrière une armoire métallique remplie de matériel informatique et de câbles.

La vibration s'arrêta, trop tôt, me laissant dans un état de frustration insupportable. Et je savais que c'était ce qu'il voulait, me faire languir, me mettre dans le besoin, dans l'attente cruelle de sa queue, pour me mettre à sa botte, me rendre dépendante de lui.

Et il y arrivait avec merveille.

Ma culotte était trempée, je le sentais, et je me demandais même si je ne commençais pas à sentir l'odeur de la cyprine. Je retournai vers mon bureau, sentant le haut de mes cuisses qui collaient lorsque je marchais.

Mes collègues ne me regardèrent même pas quand je retournai à mon bureau. Ils avaient probablement tout oublié de l'incident, ou même certainement étaient à des années-lumière de se douter ce qu'il s'était arrivé.

Je débloquai mon ordinateur, et vu que Jérôme était connecté à Facebook sur son téléphone portable. Je lui envoyai un simple message : "Ça te fait plaisir ?" Il me répondit juste "Au moins autant qu'à toi".

Et il me fit vibrer pendant quelques secondes pour appuyer son propos.

Pendant toute la journée, les vibrations arrivèrent, aléatoirement, sans que je m'y attende, parfois dans des situations embarrassantes, comme lorsque j'étais au téléphone ou à discuter avec un collègue. Plusieurs fois mes doigts se serrèrent sur le bord de la table, pour essayer de conserver mes esprits. Lors de la pause repas, l'œuf vibra pendant 10 longues minutes, ses bruits couverts par le brouhaha de la cafétéria. Je me mordis la lèvre pour m'empêcher de gémir, et l'une de mes rares collègues féminines me demanda si j'allais bien. Je prétextais un besoin urgent d'aller aux toilettes, ou j'emmenais ostensiblement mon sac à main, comme si je devais changer d'urgence ma serviette hygiène. Arrivée dans les toilettes, j'essuyais le jus de mon sexe qui avait coulé le long de mes cuisses et avait détrempé ma culotte. Je coulais facilement, abondamment, et il le savait. Je sentais la femme, je sentais le sexe, et maintenant j'avais la crainte que quelqu'un d'autre n'identifie cette odeur. J'introduisis un doigt dans mon sexe et touchai

l'œuf. J'étais ouverte, prête, et si mon homme venait à ouvrir la porte des toilettes à ce moment-là, je l'aurais supplié de me prendre, maintenant. Je subissais le plus long préliminaire de l'histoire, il m'avait à ses pieds, et je n'étais qu'à la moitié de la journée. Et je ne savais même pas où il était.

Je sortis de la cabine de toilettes et me lavais les mains au lavabo. Le miroir renvoyait l'image d'un visage rouge, comme si je venais de coucher ou de me masturber. J'espérais que les autres ne feraient pas cette interprétation.

Le début de l'après-midi fut semblable à celui de la matinée. Les vibrations revenaient encore à intervalle aléatoire, mais toujours d'une façon experte, pour me faire remonter juste avant que mon état d'excitation ne retombe totalement. Je n'avais aucun répit, j'essayais de me concentrer sur mon travail, mais Jérôme, par sa télécommande, refusait de me laisser tranquille, de me laisser en dehors de mon état de femelle en chaleur. Et j'aurais pu arrêter à tout moment, en lui demandant par sms de tout cesser. Ou même simplement en enlevant l'œuf de mon vagin, en l'ouvrant ensuite pour lui enlever sa pile. Mais je ne voulais pas. Je m'étais mise à sa merci, volontairement. L'œuf restait en moi, continuait de m'amener au bord, juste au bord de cette excitation, avant ce niveau fatal, ce point sans retour, où mon corps exigerait satisfaction, avec ou sans mon homme. Tant d'heures de travail, d'efforts, ne devaient pas se finir par une masturbation rapide dans les toilettes. J'arrivais dangereusement près de ce point, et je me mordis tant la lèvre que je finis par goûter mon propre sang. Je m'imaginai mordant dans son cou, pendant que je me satisfaisais sur son membre.

Je voyais cependant avec appréhension arriver l'heure de la réunion pour laquelle je m'étais préparée, professionnelle, toute la journée, la dernière tâche juste avant de rejoindre Jérôme à l'hôtel. J'espérais malgré tout qu'il me laisserait tranquille pendant cette petite demi-heure. Cette réunion était importante pour moi. Il en allait de ma réputation professionnelle.

Je rejoignis la salle de réunion à 17h30, et finis de brancher le projecteur quand arrivèrent mon chef et le responsable de développement. Debout, je passais parmi les points importants de ma présentation, et appréciais les hochements approbateurs de mes interlocuteurs, leurs questions rares, mais à-propos, sans aucune contradiction ni doute sur le contenu de ma présentation. Dans le fond de la salle, une grande horloge avait été installée, pour inciter les chefs de réunion à se tenir aux horaires prévus, la réunionnite avec dépassement d'horaire étant un fléau que notre hiérarchie essayait d'éradiquer.

À 17h47, une brève vibration m'interrompit alors que je listais les lignes d'imputation budgétaire à paramétrer dans notre logiciel de suivi d'activité. Je me trouvais sans voix, quand mon chef me demanda :

– Cela va bien, mademoiselle ?

– Cela va bien, improvisai-je, je crois que je couve quelque chose.

Je fis semblant de me moucher. Il accepta cette explication sans problème. Je remerciais Dieu que mes deux interlocuteurs soient suffisamment loin pour ne pas entendre les bruits de la vibration de l'œuf, et je repris mon argumentaire, mais avec la crainte que la vibration recommence à tout moment.

Ce qu'elle fit, à l'instant même où l'horloge marqua 17h50. Ce coup-ci, mon hésitation fut imperceptible pour mes interlocuteurs, mais je vis avec horreur que la vibration ne

s'arrêtait pas. Seule ma connaissance parfaite du sujet me permit de terminer ma présentation, mais il me fallut tout le contrôle que j'avais sur moi pour ne pas gémir devant mes collègues, pour ne pas me précipiter de la salle pour aller enlever cet objet qui à l'intérieur de moi me faisait monter vers le point de non-retour. Encore une fois je me sentis me liquéfier, mes seins gonfler et mes tétons pointer, ma respiration s'alourdir.

17h55, j'entamais la conclusion de ma présentation, et je priais pour qu'il n'y ait pas de questions ensuite. Mes cuisses collaient l'une contre l'autre quand je marchais d'un côté à l'autre de l'écran, et je sentais mon vagin se contracter involontairement autour de l'objet étranger.

17h57, le point de non-retour était atteint. La fin de la réunion se passa en auto-pilote. Je n'avais qu'une seule envie, c'était de calmer le feu qui était en moi, et je me demandais si l'objet qui avait allumé l'incendie n'allait pas être celui qui allait aussi l'éteindre, devant mes deux responsables hiérarchiques supérieurs. L'humiliation aurait été suprême.

17h59, enfin, la présentation était finie, ils n'avaient aucune question pour moi, et je tombais sur les genoux aussitôt qu'ils furent sortis de la pièce. Je me surpris à pousser un long gémissement plaintif, à prendre de grandes respirations haletantes, à enfin me laisser aller à cette excitation qui me brûlait l'entrejambe et avait maintenant envahi chaque parcelle de mon corps. Mes pointes perçaient à travers ma chemise, et des gouttes de cyprine tombèrent sur la moquette bleue de la salle de réunion.

L'œuf ne s'arrêtait pas. J'aurais cru que Jérôme l'aurait arrêté une fois que les autres seraient partis, mais il le laissait tourner. À quel jeu jouait-il ? Voulait-il vraiment que je jouisse, maintenant, en solitaire ? Je démontais l'ordinateur portable branché au système de vidéoprojection, et l'œuf vibrait depuis quinze minutes quand je descendis jusqu'à mon bureau.

Mes deux collègues étaient partis pour la journée. Sur mon clavier, il y avait un mot, et sur le mot, un petit boîtier de la taille d'une petite boîte d'allumettes, de la même couleur que l'œuf, avec un bouton au milieu. Une LED rouge était allumée. J'appuyai sur le bouton, et aussitôt la vibration s'arrêta.

Je m'écroulai sur ma chaise, hors de moi, dans un état second, heureuse que personne ne soit là pour être témoin de ce que je subissais. Je me touchai le visage. Je me sentais chaude. Sur le papier, était écrit un message très court : "chambre 27".

Je pris mon manteau, mis le boîtier dans ma poche, et sortit précipitamment, me fichant royalement des regards qui se posaient sur moi. Dans le miroir de l'ascenseur, je vis que mon visage était rouge. La mouille avait maintenant coulé sur mes cuisses en dessous de ma jupe. Quiconque aurait fait attention aurait pu voir le jus de mon sexe descendre le long de mes jambes de façon obscène. Je m'en fichais, parce que maintenant, je n'avais qu'une seule envie en tête. Je marchais, presque courrait, vers l'hôtel qui se trouvait au bout de la rue.

Je ne vis pas le réceptionniste de l'hôtel, je fis à peine attention au trajet de l'ascenseur qui me menait au deuxième étage, je ne vis que la porte de la chambre 27, entrouverte, montrant qu'il m'attendait à l'entrée. Je me précipitais à l'intérieur, et claquai la porte derrière moi.

Il m'attendait, debout devant le lit, habillé de son éternel costume noir. Il avait préparé ses accessoires, dispersés sur le lit, cravache, liens, bandeau.

Non, pas aujourd'hui. Aujourd'hui, je menais le bal, je ne pouvais plus attendre, il m'avait amené dans cet état second et m'y avait laissé là toute la journée, et mon corps, maintenant, exigeait satisfaction.

Je me précipitai dans ses bras, animale, l'embrassai, rageusement, une panthère qui le prenait de force alors qu'il s'attendait à me dompter comme une chatte. Il fut d'abord surpris, puis se laissa faire. Je le jetai sur le lit, avec hargne, avec rage. Il rebondit. Je défis sa ceinture, le bouton et la ceinture de son pantalon, et le baissai avec force jusqu'aux genoux. Il bandait déjà. Précipitamment, il mit un préservatif, chose que je n'aurais pas été consciente pour le faire de ma propre initiative.

Je remontai ma jupe jusqu'aux hanches, le chevauchai, poussai ma culotte sur le côté, enlevai l'œuf de ma chatte gluante, et m'empalai sur son membre dressé. Je poussai un cri de soulagement, de contentement, d'être enfin remplie, et balançai mon bassin d'avant en arrière, sentant sa bite frotter toutes les parois de mon sexe. Je montais vite, sentant l'apogée arriver, fondé sur toute une journée de préparation, d'excitation. Mes mains passèrent sous sa chemise. Je plantais les ongles dans sa chair, sans vergogne, sans considération pour ses grimaces de douleur, cherchant moi-même de mes mouvements de bassin le plaisir qu'il m'avait fait espérer toute la journée. Il m'en avait trop fait pour que je le laisse aller à son rythme, et égoïstement, il me fallait mon plaisir, là, maintenant, tout de suite.

Il vint, un orgasme terrible, violent. Je m'écrasai sur son bassin pour enfoncer sa bite au plus profond de moi, bougeant imperceptiblement mes hanches pour traquer les dernières onces de plaisir qu'il me restait, criant mon paroxysme. Son bas-ventre était maculé du jus de mon sexe, et sa bite était encore droite comme un I quand je m'écroulais à ses côtés, satisfaite, les jambes écartées, ma main couvrant cette chatte qui avait été sollicitée toute la journée. Je restais longtemps dans cette position, lui lové contre moi, me laissant redescendre, comprenant que j'avais besoin de revenir sur terre seule. Puis les sanglots me prirent, si bons, si intenses. C'est ce que j'aimais en lui. Il était capable de retarder sa propre satisfaction afin de me permettre de profiter pleinement de la mienne.

Quand les derniers soubresauts m'eurent quittée, je me mis la tête sur son épaule, la main sur son sexe encore en érection, promenant mes doigts sur sa verge, et sur ses testicules aux poils maculés de mon jus. Il n'avait pas encore obtenu satisfaction, mais il ne me pressait pas. Heureusement, j'étais trop dans mon petit nuage, dans mon contentement, que cela aurait cassé le charme, mais il savait que je m'occuperais de lui plus tard, et je le masturbais tendrement, doucement, juste ce qu'il fallait pour le maintenir dur. J'avais les yeux presque fermés, et ma voie minaudait quand je parlais enfin :

– Alors, cette petite bite n'a connu que moi, dernièrement ? demandais-je.

Il eut l'air surpris.

– Oui. Pourquoi tu poses la question ?

– Hmmmm, pas même une petite jeune, à Troyes, pour la semaine ? Tu me fais tellement bien jouir, je me sens presque coupable de t'accaparer.

– On dirait que tu veux presque que je couche avec quelqu'un d'autre ?

– L'idée que tu couches avec une autre fille, ça m'excite. Imaginer que tu en fasses crier une autre... tu es tellement bon que je ne peux que te partager.

– Et...

– Oui ?

– Et toi ? Tu as quelqu'un d'autre en ce moment ?

Je lâchai son sexe et le pris dans mes bras, ma jambe droite passant en chien de fusil sur son corps.

– Non, pour le moment, je n'ai que toi, dis-je avec un sourire. Tu me combles parfaitement. Avec tous les orgasmes que tu me donnes, je n'ai pas envie de voir ailleurs.

– Et moi non plus.

– Rhoooo, je croyais que les hommes profiteraient à fond du type de relation qu'on a pour pouvoir coucher avec le plus de femmes possible ?

– Cela montre peut-être que tu ne connais pas les hommes aussi bien que tu le penses. Tu me suffis, pour le moment.

– Ooooooh, c'est gentil. Ou alors je te vide juste de toute ton énergie, peut-être.

– Disons que ça doit être ça.

Ma main redescendit sur sa verge. Elle avait commencé à mollir, mais se remit à bander entre mes doigts dès que je le touchais.

– En attendant, dis-je, tu es toujours plein d'énergie. Il va falloir s'occuper de toi. Tu veux quoi ?

Son sourire lubrique et ses yeux brillants me firent comprendre ce qu'il voulait.

– Tu veux aller derrière, c'est ça ? demandai-je.

Il ne fit qu'un petit hochement de tête.

Je m'allongeai sur le ventre, repliai mes jambes sur le côté, et lentement, me mis en appui sur mes genoux, ouvrant mes fesses, offrant ma croupe. Je fermai les yeux.

Il se mit derrière moi, m'agrippa fermement les poignets, et s'introduisit sans ménagement, et sans lubrifiant.

J'avais mal, et je lui donnais cette douleur, et en récupérait mon plaisir.

Scène 4

Il est vrai que je n'avais que Jérôme dans ma vie, et que je n'avais pas l'intention, pour le moment, de chercher quelqu'un de plus. Il me comblait, sexuellement, comme je ne l'aurais jamais cru possible. Il était de plus un compagnon fort agréable. Le sexe comprenait une bonne partie de notre vie, cependant, et je ne pense pas qu'on serait encore ensemble si nous n'avions pas ça. Et le fait que nous nous soyons mis d'accord pour être dans une relation libre, paradoxalement, renforçait notre lien. Parce que nous ne nous sentions pas coincés, parce que nous ne nous sentions pas d'obligations l'un envers l'autre, nous restions ensemble parce qu'il n'y avait pas de lourd investissement émotionnel à se débarrasser au cas où l'un d'entre nous décidait d'arrêter tous.

Eh oui, cela voulait dire pas d'exclusivité. Même si je n'avais réellement pas envie de quelqu'un d'autre pour le moment, je gardais le papier du jeune homme du bus, comme une possibilité. Le fait de ne se voir que les week-ends rendait nos retrouvailles bien plus passionnées, et j'aimais la liberté d'être "célibataire" en semaine, chose que je n'aurais pas soupçonnée lors de ma traversée du désert sexuelle. Ma vie de solitaire, je m'en rendais bien compte, n'avait pas été entièrement subie. Comme toutes les créatures introverties, je rechargeais mes batteries quand j'étais seule, et c'était presque avec soulagement que je le

quittais à la fin du week-end, pour enfin me blottir sous la couette avec mon ordinateur sur les genoux et un film à la télé.

Mais pour le moment, nous étions tous les deux, et exclusifs, plus par choix que par obligation. Alors nous avons fait le test médical, et ils étaient tous les deux revenus clean.

Nous avons fêté ça par une fellation, une fellation goût de chair, pratiquée alors qu'il conduisait ma voiture sur l'autoroute qui nous emmenait vers notre location pour le week-end. Nous nous étions chauffés pendant tout le début du trajet, faisant référence au fait que maintenant, tous mes trous allaient être inondés du sperme de mon compagnon, et Jérôme m'avait particulièrement excitée en me racontant le jus qui coulerait le long de mes cuisses après qu'il aurait joui dans ma chatte et forcé à marcher ensuite dans la rue, en jupe et sans culotte.

Alors au bout d'un moment, je ne pus me retenir, et malgré son étonnement sur ce geste qu'il n'aurait pas cru possible de moi, il me laissa me pencher sur lui et le sucer alors que la voiture dévalait à 130 sur l'autoroute. C'était dangereux, oui, irresponsable, bien sûr, mais à ce moment-là, je ne pouvais me retenir. Et cette bite, maintenant si libre, avait un goût bien plus doux, bien plus agréable. Je n'allais pas le faire jouir, pas tant qu'on roulait, mais je m'activais sur son gland et le peu de sa verge qui dépassait de sa braguette, montrant mon cul dressé bien haut aux chauffeurs poids-lourds que nous dépassions, et qui avaient une vue plongeante sur mon derrière à la jupe relevée. J'aimais ces regards qui se posaient sur moi, ces hommes que je ne connaissais pas et que je ne reverrais jamais, qui ne savaient même pas à quoi ma tête ressemblait, mais qui avaient une vue imprenable sur mon postérieur, et sur ma vulve luisante.

Jérôme me tirait les cheveux, me pinçait les fesses, me traitait de petite salope, et de petite chienne en chaleur qui ne pourrait pas se retenir. Un doigt s'aventura même dans mon petit trou, ce qui me valut un coup sourd de klaxon approuvateur d'un routier voyeur. Oui, il avait raison, j'étais une chienne en chaleur, et je ne pouvais plus me contenter d'une bite dans la bouche. Je me rassis sur mon siège, et les cuisses écartées, alors que je me caressai le clitoris, je lui dis :

– Sors de cette autoroute, maintenant.

Ce devait être une commande, mais ce fut une supplique. Le ton de ma voix était clair, il exprimait mon envie, celle de me faire prendre le plus vite possible.

Il engagea la voiture sur la première bretelle de sortie. Je rabaissais ma jupe pour ne pas m'exposer au caissier. Le ton de Jérôme avait pris cette rudesse qui me prenait aux tripes, cette voix sans concession et sans pitié qu'il prenait quand il décidait que je devais être mis sous sa botte.

– Alors comme ça tu veux que je prenne, hein ?

– Oui, suppliai-je.

– Et tu crois que tu l'a mérité ? Je ne le crois pas, moi. Tu as trop aimé montrer ton cul, petite salope. Tous ces regards sur toi, c'est ça qui te faisait mouiller. Ce n'est pas d'une bite dont tu as besoin, mais d'une correction.

Ces mots me liquéfèrent, et j'avais repris ma masturbation après avoir passé les caisses. Nous étions en pleine campagne, sans aucune idée d'où nous nous trouvions, et Jérôme conduisait presque au hasard, jusqu'à trouver une petite route de terre qui nous amenèrent

près d'une petite grange loin de toute ferme, au bord d'un champ vaste qui nous permettait de voir si quelqu'un s'approchait des kilomètres en avance. Il n'y avait personne. Il gara la voiture, mis le frein à main, et m'ordonna de rester sur mon siège. Il sortit de la voiture, prit la couverture de pique-nique, et la posa sur le sol, à l'air libre. Puis il ouvrit ma portière, me fit sortir, puis me déshabilla entièrement. Je n'avais plus que mes bas et mes chaussures, et je tremblai, non pas à cause de l'air, qui était très doux, mais parce que je vis qu'il avait à la main une cravache qu'il sortait de je ne sais où. Il fouetta l'air, qui siffla terriblement.

– Mets-toi à quatre pattes, m'ordonna-t-il.

Je lui obéis avec précipitation, me mettant sur mes genoux et mes coudes, sentant la terre meuler sur la couverture. Jérôme me passa la main dans mon entrejambe, enfonça son pouce dans mon vagin humide. Je gémis. Cela ne dura pas longtemps.

Il se pencha à mon oreille. Sa main était sur ma fesse droite, comme une menace et me pinçait.

– Je vais te corriger, tu as compris ?

Je ne répondis pas de suite, et la main me claqua, forte, sans retenue, avec un bruit que n'importe qui aux alentours aurait entendu. Je criai à la fois de surprise, de douleur et de plaisir.

– J'ai dit, tu as compris ?

– Oui, finis-je pas haleter.

– Et pourquoi je te corrige ?

– Parce que je suis une salope.

– Et une traînée.

– Oui, une traînée, et une salope, et une chienne qui aime la bite.

Trois claques me firent taire. Les coups cinglants sur mon postérieur cinglèrent encore quand il me susurra ces mots.

– Je vais te fouetter comme je ne t'ai jamais fouetté. Plus fort, plus dur que jamais. Et tu vas aimer ça. Et rien de ce que tu diras, rien de ce que tu feras, me feras arrêter. Sauf à dire un seul mot : Geisha. Tu m'as bien entendu ?

– Oui.

– Quel est le mot de sécurité ?

– Geisha.

Et sans rien dire, il se positionna derrière moi, m'écarta les cuisses, appuya sur mon dos pour me forcer à me cambrer. Toute mon intimité était à sa vue, à sa merci. Une main encerclait ma nuque, l'autre caressait mes fesses, comme une menace. Sa voix grogna, alors qu'il faisait des cercles sur mon postérieur :

– Vingt claques, et tu vas compter.

Puis sa main se leva, et je me crispai en anticipation.

Jamais il ne m'avait claquée aussi fort, et c'est avec surprise que je criais.

– Un ! dis-je malgré tout.

L'autre coup se rabattit sur ma deuxième fesse, le troisième sur ma vulve, le quatrième essayait de toucher la plus grande partie de mon anatomie. Je me cambrais encore plus, essayant de l'inciter à me claquer surtout sur mon sexe, et il comprit mon désir et l'assouvit. Je sentais tout de même rougir mes fesses. Elles brûlaient, vivement, entre

chaque coup de ses mains, et jamais je ne pensais à dire "Geisha", malgré la douleur qui remontait, et qui se transformait en chaleur, en plaisir, et qui bientôt couvrait tout le bas de mon corps.

Onze, douze, treize. Dans un état second, je comptais, mes mots de plus en plus marmonnés, à moitié gémis. Je le sentis râler, et je le sentais, qui essayait de me pousser à mes limites, mais je ne voulais pas lui accorder cette joie, je voulais le forcer à vraiment me punir, à aller plus loin que lui aurait voulu, le rendre mal à l'aise, le forcer à vraiment sortir cette part animale et violente qui dormait en lui et que je savais si bien réveiller.

Seize. Dix-sept. Je faillis perdre le compte. Ses gestes s'étaient accélérés, ne laissant pas à mes fesses le temps de se reposer entre chaque coup. Je me tortillais, et tous ses coups se confondaient en une seule douleur vive.

Vingt, et il s'arrêta, net. Il me releva, me prit par le coup, et m'embrassa, rageusement, me pinça les seins, passa ses doigts dans mon entrejambe, sentis mon excitation. Je respirai fort, je me sentais vivante, et je sentais que j'en voulais plus.

Mais pourquoi ?

Ma main descendait vers son entrejambe, et je le sentais bander sous son pantalon. Il ne me laissa pas le déshabiller, se remit derrière moi, et me força à me mettre à quatre pattes. Le "woosh" de la cravache précéda de peu le claquement sur mes fesses ultra-sensibles. La douleur me surprit, bien plus forte, bien plus aiguë, que celle prodiguée par sa seule main. Et cette fois-ci, il n'y avait plus de décompte. Ce coup-ci, il s'agissait de me faire plier, de me forcer à dire "Geisha", à m'inciter à me soumettre à lui encore plus, corps et âmes. La cravache s'abattait, sans remord, sans relâche, sur fesses et vulve, laissant de grandes traces rouges, et mes fesses semblaient fuir, alors que je me penchais en avant, jusqu'à être totalement allongée sur la couverture, et que la cravache s'abattait inlassablement en grands arcs verticaux. Je fermais les yeux. Mes sens étaient submergés par cette douleur délicieuse et intense. Je crispai mon visage, et je sentis les larmes me monter aux yeux. C'était fort, trop fort, et je sentais que j'arrivais à mes limites, mais Jérôme ne s'arrêtait pas, il était une machine, et j'entendais à peine ses râles à chaque coup qu'il m'infligeait.

– Non, dis-je, arrête, non, c'est trop fort, pitié.

Je sanglotai en le disant, mais il continuait. Mes mains allaient sur mes fesses, et il les écartait ou les fouettait pour m'empêcher de me protéger de ses coups. J'essayai même de me retourner pour empêcher ses assauts, et il m'agrippa les mollets, m'immobilisa, et continua de me frapper, m'empêchant d'échapper à ce traitement qu'il considérait nécessaire à la chienne que j'étais. J'étais impuissante sous lui, j'étais devenue sa chose, et je n'avais plus de contrôle. À sa merci, je m'abandonnais entre ses mains.

À sa merci, je n'étais plus que mon corps, que je lui offrais sans limites.

Puis un dernier coup fut plus fort que les autres, et je criai "GEISHA !"

Il s'arrêta aussitôt, et me prit dans ses bras, me serra fort, m'embrassa dans le cou.

Submergée d'émotions, je me mis à sangloter, tremblotante, dans ses bras, comme si des vannes venaient de s'ouvrir et que je venais d'évacuer un trop plein. Quelque chose se vidait, ma vie de frustration, de colère et de ressentiment évacuée par cette bastonnade auquel je m'étais livrée de mon propre gré. J'avais été impuissante, sous ses bras, sous ses coups, sous la douleur si douce et si forte qu'il m'infligeait, jusqu'à ce que je réussisse à

tout arrêter d'un seul mot.

Je n'avais jamais eu autant de contrôle dans ma vie.

Nous restâmes une vingtaine de minutes ainsi l'un contre l'autre, sans rien tenter de sexuel, moi nue, lui toujours habillée. Heureusement, personne ne vint nous déranger.

Quand je me relevais, je n'étais plus tout à fait la même personne. Jérôme m'avait amenée à mes limites, qui étaient bien plus hautes que j'aurais cru, et surtout, il m'avait montré à quel point je pouvais faire confiance à quelqu'un, à quel point je pouvais m'abandonner à lui, mettre mon destin entre ses mains.

Des douleurs cachées remontèrent un bref instant à la surface

Il était si bon de pouvoir se lâcher, sans craindre que quelqu'un en abuse.

Et surtout, il était bon de savoir que, au final, malgré le fait que j'étais celle qui recevait les coups, que j'étais celle qui avait les marques rouges sur les fesses, pendant tout ce temps, j'étais celle qui avait le contrôle. J'étais celle qui fixait les limites, qui disait quand tout s'arrêtait.

Et c'était bon.

Nous remontâmes dans la voiture, et repartîmes dans notre direction, après m'être rhabillée, et sans même n'avoir entrepris rien d'autre de sexuel.

Quand nous arrivâmes à notre bungalow, nous fîmes l'amour tendrement.

Il me fit jouir avec sa langue et ses doigts, et je l'accueillis entre mes cuisses, ou pour la première fois son sperme entra en moi.

Cette nuit fut l'une des nuits de sommeil les plus satisfaisantes de ma vie.

Scène 5

Pourquoi est-ce que j'aime ça ?

Pourquoi est-ce que je perds mes moyens quand il m'insulte, me tire les cheveux, me traite de salope et frappe mes fesses jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges ? Pourquoi est-ce que la douleur se confond-elle autant avec le plaisir ? Pourquoi est-ce que je me sens le besoin et l'envie de me faire dominer par lui, de le laisser utiliser mon corps comme d'un objet sexuel, et posséder chacun de mes orifices comme bon lui semble ?

Cela me semble si naturel, si normal, si bon d'être à sa merci que cela me fait peur. Et cela ne devrait pas. Peut-être est-ce parce que, malgré tout, il me respecte ? Parce qu'il n'a jamais dépassé mes limites, qu'il sait aussi se montrer tendre et attentionné ?

J'avais essayé de me renseigner, sur Internet, sur les raisons qui amenaient des femmes à accepter de telles situations, même si la mienne était bien moins extrême que ce que j'ai pu dans des sites de BDSM. Le nombre de situations était extrêmement varié. Pas deux personnes avaient exactement les mêmes raisons pour se laisser dominer, insulter, m'humilier. Un nombre important de femmes racontaient des passés difficiles d'abus, de viol ou d'inceste, et, contre toute attente, contre toute logique, trouvaient une vertu thérapeutique dans le BDSM. L'une d'entre elles racontait rejouer le viol qu'elle avait subi, mais qu'elle arrêtait d'un seul coup en donnant le mot de sécurité.

Rien ne pouvait remplacer un tel pouvoir de contrôle.

Et peut-être était-ce ça qui me plaisait. Cette impression de contrôle. Car le dominé est celui qui tient les rênes, pas le dominant. C'était moi qui décidais des limites, des actes,

de la force des coups. Et une fois que j'avais décidé que j'en avais assez, Jérôme s'occupait de moi, me faisait redescendre, tendrement. C'était terrible de s'abandonner ainsi, de se mettre à la merci de quelqu'un. J'acceptais de Jérôme ce qu'il me faisait uniquement parce que j'avais une confiance illimitée en lui. Peu de gens peuvent vraiment s'abandonner dans la vie, et peu de gens le souhaitent, mais moi, j'aimais le fait de totalement me perdre, de totalement me mettre à la merci de quelqu'un.

J'avais pris dans ma vie sexuelle le contrôle que je n'avais pas sur ma vie. Je sortais de mon apathie, celle qui m'avait forcée jusqu'ici à vivre chaque jour comme le précédent et le suivant. J'étais passée de la pauvre fille sans autre compagnie que son ordinateur, à une femme avec une sexualité débridée, et un amant magnifique.

Deux petits nouveaux, un homme de 28 ans et une femme de 24, étaient arrivés au service informatique, pour travailler sur le projet informatique pour lequel Jérôme avait été refusé. Bien que je n'avais pas à travailler avec eux, je devins rapidement leur troisième partenaire lors des pauses café. Libre de tout a priori sur moi, ils ne connaissaient que la nouvelle-moi-améliorée, bien plus libre, avenante et ,avouons-le, intéressantes. L'homme, appelé Alain, un petit gros timide et passionné de cinéma japonais ("mais pas de manga", avait-il dit d'une mine dégoûtée), occupait le poste d'analyste fonctionnel sur le projet. Il était drôle, d'un esprit vif et agile, et père célibataire d'une magnifique petite fille de trois qui était le centre de son monde. Renée, elle, occupait le poste pour lequel Jérôme avait été refusé. En lui parlant, je m'étais rendu compte qu'elle le méritait amplement. Arrivée il y a quelque mois de sa Guadeloupe natale, elle connaissait à peine Paris, et pratiquement personne. Nous nous trouvâmes bientôt des atomes crochus, et elle n'était là que depuis trois jours que je lui proposais d'aller boire un coup entre filles, dans un bar près de la Comédie Française.

Assise au comptoir de ce pub installé dans une ancienne cave, je ne pouvais que voir les regards masculins qui se détournaient sur elle, sur sa peau noire qui brillait sous les spots, et ses longs cheveux qui tombaient en tresses sur le dos de son corps fin magnifiquement moulé dans une robe de laine grise. Elle était belle, et j'en aurais été jalouse si je n'avais pas remarqué que certains des regards étaient aussi pour moi. Elle ne semblait pas remarquer ces regards, ou alors faisait mine de ne pas les voir.

Je n'avais pas eu de vraie amie femme depuis des années, sauf à compter certaines sur Internet avec qui j'avais des relations très proches sans les avoir jamais vu. Mais avec elle, même en face à face, je me sentais à l'aise. Et l'alcool aidant, nous parlions de nos vies amoureuses respectives.

Elle avait quitté son petit ami avec qui elle sortait depuis ses quinze ans pour partir en métropole. Cela serait arrivé sans cela, me rassura-t-elle, ils étaient juste arrivés au bout de leur histoire. Je lui parlais de mon Jérôme, et de la relation particulière que nous avions. Je ne lui parlais pas de ce que nous faisons au lit, mais de notre statut d'"amis qui baisent", sans obligation, sans exclusivité. Elle semblait approuver.

– Cela voudrait dire que tu pourrais partir avec ce garçon là-bas ? me dit-elle en pointant un homme autour de la table de billard avec la paille de son troisième mojito.

Je me retournai et regardai avec appréciation un beau spécimen, en jean et t-shirt, qui se mettait en position pour un tir difficile, ses fesses et tendant son pantalon alors qu'il se penchait en avant. Les yeux de Renée pétillaient. Il était évident qu'elle aimerait bien

repartir avec lui.

– Oui, je pourrais, dis-je.

– Et il ne serait pas jaloux ?

– Non, ou alors il ne jouerait pas le jeu.

– Alors pourquoi tu ne le fais pas ?

– Aller le draguer ?

– Juste pour un coup d'un soir. C'est bon, tu sais. Et puis c'est bien pratique. On peut essayer des trucs bizarres avec eux, et comme on les reverra jamais, on sait que c'est pas pris pour un acquis.

– Je... j'ai jamais fait ça.

– Ramener un homme juste pour un soir ?

– Je n'ai jamais dragué. Les hommes me sont tous un peu tombés dans les bras. Je n'avais pas osé lui avouer que Jérôme n'était que mon quatrième amant.

– Tu as tort, me dit-elle avec un sourire ravageur, il n'y a rien de tel pour remonter son ego. Même pas besoin de le ramener chez soi, parfois.

– Tu l'as déjà fait ?

– Mon record, trois dans une soirée.

– Trois hommes dans une soirée ? lui demandais-je de confirmer, incrédule.

– Oui, dit-elle avec toujours le même sourire.

Je savais qu'elle ne mentait pas.

– Mais... je croyais que tu avais un copain, en Guadeloupe.

– On a eu des pauses, et pendant les pauses, je faisais ce que je voulais. Alors tu vas le prendre ou non ?

Je regardais ma montre. Il était 23h, j'étais fatiguée, et non je n'avais pas envie de ramener un homme ce soir. Non seulement je n'avais pas le courage, mais mon ego n'avait pas besoin d'être boosté.

– Non, je crois que je vais me coucher, dis-je. Je voudrais être fraîche demain matin pour la réunion de 9h.

– Si tu ne le prends pas, je me le prends.

– Fais-toi plaisir, lui-dis je.

– Alors, regarde comment on fait, dit-elle en prenant sa mine la plus sérieuse.

Elle descendit de son tabouret de bar, tira sa robe sur ses cuisses, et alla vers le billard. Cinq minutes ! Cela ne lui prit que cinq minutes pour repartir avec lui et le faire quitter ses amis. Je la regardais incrédule, en sirotant mon mojito, sans pouvoir entendre ce qu'elle lui disait sous la musique qui sortait des enceintes. Mais elle avait pris une tout autre démarche que celle qu'elle avait au travail, une démarche sensuelle, plus chaloupée, où ses hanches et ses seins étaient soudainement en valeur. Au bout de trois minutes, elle avait ses mains sur lui, et au bout de cinq minutes ils s'embrassèrent. Je ne lui en voulu même pas de me laisser en plan quand elle passa prêt de moi pour récupérer ses affaires, me dire au revoir, et repartir rejoindre son amant d'un soir.

J'avoue que j'étais admirative. Admirative, envieuse, et curieuse. J'en vins à me demander si je pourrais séduire un homme, juste pour une nuit, comme elle l'avait fait. Jérôme m'était tombé dans les bras. Effectivement, c'était lui qui m'avait poursuivie. Je n'avais eu qu'à me laisser porter. J'avais été choisie. Serais-je capable de choisir ? Cela m'intriguait,

et j'avais bien envie d'essayer. Je sentais vaguement que je ne serais une femme complète que lorsque j'aurais réussi à ramener l'homme de mon choix dans mon lit.

Mais pour le moment, j'avais un autre homme dans mon lit, et celui-là ne m'avait pas oubliée. Et lui baisait comme un dieu. Le besoin de ramener un autre homme ne s'était pas fait ressentir jusqu'ici, parce qu'il me contentait parfaitement.

Je revis Renée le lendemain matin, et l'interrogeai sur sa nuit. Je n'en revenais toujours pas qu'elle ait réussi à ramener un homme en cinq minutes. Pas que je la jugeais mal, bien au contraire, je l'admirais. Elle me racontait qu'elle avait rejoint l'homme dans son appartement pas loin du bar, qu'il avait fait l'amour comme un parfait gentleman, doux et attentionné, qu'il lui avait donné beaucoup de plaisir, mais que malheureusement elle n'eut aucun orgasme en échange des deux qu'elle lui avait donnés. L'homme l'avait complimenté sur ses fesses, et qu'elle était une des meilleures femmes qu'il ait prises en levrette. Elle s'était caressée une fois qu'il s'était assoupi, sinon elle n'aurait pu dormir, puis elle s'était enfuie très tôt le matin, suffisamment pour avoir le temps de rentrer chez elle prendre une douche et se changer. Elle ne lui avait pas donné son numéro de téléphone, son email, ou son nom, et n'avait aucune intention de le revoir. Mais elle était néanmoins contente de sa soirée.

Pendant ce temps, Jérôme s'était entiché du concept de "mission", des petites tâches qu'il me donnait pendant la semaine, à connotation sexuelle, ostensiblement pour tester mon courage, mais réellement pour me tenir dans un état d'excitation jusqu'à son arrivée le week-end où il se jetterait sur moi. La mission de l'œuf vibrant avait été un tel succès qu'il avait décidé de généraliser le concept. Celles-ci constituaient généralement à me donner un délai très court pour lui envoyer une photo osée. Je n'en avais refusé qu'une seule, où il m'avait demandé de me masturber à mon bureau, en journée, et ne prendre en photo mes doigts trempés de mon jus. Je ne voulais pas de défi où mes collègues avait une bonne chance de me surprendre, et à son crédit, Jérôme accepta mon refus sans condition, et m'envoya un autre défi qui, bien que risqué, restait dans les limites que j'avais fixé. Au bout de quelques jours, cependant, il décida qu'il fallait passer à une vitesse supérieure.

Sa mission du jour vint d'une enveloppe qu'il m'avait adressée, et qui avait été déposée sur son bureau par le jeune garçon du service courrier. Je reconnus l'adresse de Jérôme sur l'enveloppe. Quoique cette enveloppe contenait n'était pas pour les yeux de mes collègues, et j'attendis qu'ils prennent leur pause-café pour l'ouvrir.

Une carte SIM pour téléphone portable glissa et tomba sur mes genoux. Je la ramassai et la regarda avec curiosité, me demandant à quoi elle allait servir. L'explication venait sous la forme d'une lettre qui était restée coincée dans l'enveloppe.

"Ma douce, ma chère, ma tendre, voici ta mission pour aujourd'hui. Sur ton téléphone, il y a cette image de toi, nue, mais où on ne voit pas ton visage. La carte SIM est celle d'un compte prépayé. Tu vas la mettre dans ton téléphone. Ensuite, tu vas envoyer cette photo obscène de toi à 10 numéros de téléphone, que j'ai mis à la fin de ce courrier. Mais je tiens à te prévenir : l'un de ces numéros est celui d'une personne que tu connais, et qui te connaît."

Je me rappelai très bien la photo dont il parlait. Il l'avait prise chez moi, après l'amour, et je n'avais pas compris pourquoi il avait coupé ma tête en la prenant. Je réalisai que déjà là

il avait tout manigancé. J'avais été prise, sur le dos, allongée sur mon lit. Mon corps brillait de la sueur post-coïtale, mes seins étaient encore gonflés, et bien que mes jambes étaient un peu croisées, on devinait mes lèvres gonflées et rouges. J'aimais cette photo, elle était flatteuse, même si j'avais tout de même des kilos en trop dont j'avais, sans euphémisme, la prétention de penser qu'ils me rendaient voluptueuse plutôt que grosse. C'était une photo que je qualifiais de "femelle reconnaissante", dans son contentement post-orgasmique, et si ma tête n'avait pas été coupée, on aurait vu mes yeux fermés encore humides des larmes qui avaient coulé.

Il s'agissait d'une photo intime, et Jérôme voulait que je la partage.

Personne ne saurait que c'était moi, je ne pouvais pas être reconnue.

Je regardais les numéros de téléphone. Bien sûr, je n'en connaissais aucun. Et l'un d'entre eux était celui d'une personne que je connaissais ? J'ouvris l'annuaire de mon téléphone et cherchai les numéros un par un, mais n'en trouvai aucun. Quiconque était cette personne connue, il ne faisait pas partie de mes contacts.

Cette demande était logique. Elle était l'aboutissement normal de notre relation. J'étais son objet, consacré à son plaisir. Il me possédait totalement, faisait de moi ce qu'il voulait, et je me laissais faire, heureuse de me laisser manipuler par lui, heureuse d'être un objet de plaisir entre ces mains.

Et comme pour toute possession, il pouvait lui venir l'envie de me partager.

Pour me signifier qu'il avait le droit de faire de moi ce qu'il voulait, jusqu'à offrir mon corps nu en pâture aux autres.

Et je lui en reconnaissais ce droit.

Peut-être aurais-je refusé, il y a deux jours, mais depuis hier, après avoir vu Renée se donner aussi librement à un inconnu, j'avais moi aussi envie de me donner. J'avais envie de me dire que je pourrais exciter une dizaine d'hommes, que je leur donnerais envie de me sauter, même s'ils étaient mariés. Oui, j'allais le faire, mais pas seulement pour me plier aux ordres de Jérôme, mais parce que Renée m'avait donné envie de m'exposer à d'autres. Jérôme n'était que mon quatrième amant, j'avais du retard à rattraper.

Le cœur battant, je fis ce que je faisais tout le temps lorsque je devais me donner le courage de prendre une décision : je fermai les yeux, pris trois grandes respirations, et rouvris les yeux.

J'éteignis mon portable, changeai la carte SIM avec celle que m'avait envoyée Jérôme, et le redémarrai.

Le téléphone s'était connecté sur le réseau d'un opérateur low-cost, la carte prépayée avait juste ce qu'il fallait en données pour pouvoir envoyer la photo à dix personnes.

Je pris le téléphone avec le sourire, ignorant mes deux collègues. Le placardisé faisait semblant de bosser, croyant que je ne remarquais pas qu'il passait ses journées sur Internet. Je préparai le premier message, composai le premier numéro, et fit flotter mon doigt au-dessus du bouton "Envoyer".

Encore une fois, mon cœur battant, je fermais les yeux, pris ma respiration.

Quand j'ouvris les yeux, mon doigt s'était rabattu, la photo avait été envoyée.

Je paniquai, malgré moi.

Pour la première fois, une photo de moi était partie dans la nature, vers je ne sais qui. Et s'il s'agissait d'un de mes collègues ?

Je venais juste d'envoyer la deuxième photo quand le téléphone vibra. Le sms disait juste : "hmmm, c'est qui ?" Je ne répondis pas, et me contentai d'envoyer message après message. Après cinq photos envoyées, il s'agissait d'une course, étant constamment interrompue entre les sms demandant des explications, ou me demandant à me voir, voire m'appelant directement. J'ignorais tous les appels, mais me délectais des sms de réponses. L'un, en particulier, me couvrait d'éloges sur mes seins, et ses messages devenaient de plus en plus imagés. Les vibrations incessantes de mon téléphone commençaient à attirer l'attention de mes deux collègues de travail revenus de leur pause, et même de mon chef, Éric, qui était en pleine discussion avec le plus sérieux de mes compagnons de bureau. Finalement, j'envoyai les messages plus lentement, histoire de réduire l'afflux de messages. Mon téléphone avait cessé de vibrer depuis plusieurs minutes quand j'envoyais mon dernier message.

Mon cœur explosa quand j'entendis sonner le téléphone professionnel d'Éric. Je sentis mon visage chauffer, parce que je me rendis compte, enfin, de qui était la personne que je connaissais parmi la liste. Mon propre chef d'équipe !

Je vis avec honte Éric récupérer nonchalamment son iPhone de fonction, le débloquer et ouvrir le message.

Ses yeux s'écarquillèrent et il poussa un long sifflement admiratif. Mon collègue lui demanda ce qu'il se passait, et, à mon horreur absolue, il passa son téléphone à mon collègue.

– Je crois que quelqu'un s'est trompé de numéro, dit Éric en rigolant.

– Pas mal, dit mon collègue, d'un ton réellement admiratif dont je ne pouvais que me sentir flatté.

– Faites voir, dit le placardisé.

Il émit un ou deux avis flatteurs sur mon anatomie, et quelques euphémismes sur ce qu'il aimerait faire à mes seins qui, selon ses propres mots, étaient parfaitement "bandants". Tout ceci se faisait à quelques mètres de moi, et encore une fois, j'aimais être invisible, car sinon ils auraient remarqué que j'étais devenue rouge pivoine. Cependant, je souriais, car derrière les remarques graveleuses, ils avaient aimé ce qu'ils avaient vu. Et même si je n'avais pas démarré la journée avec l'idée que ces deux pauvres spécimens verraient à quoi je ressemble dans mon état de contentement sexuel, j'étais néanmoins heureuse de savoir que le spectacle leur avait plu.

Puis vint la terreur.

– Attends, je vais l'appeler, dit Éric avec un sourire paillard, peut-être que sa voix aussi est bonne.

Dans ma panique, je fis la seule chose qui me venait à l'esprit : je jetai mon téléphone par terre, sur la moquette. Heureusement, il ne se brisa pas, mais il s'ouvrit, perdant sa batterie et s'éteignant aussitôt.

– Mince, je suis sur sa messagerie, dit Éric, déçu.

– Laisse-lui un message, dit mon collègue.

– Non, dit Éric en coupant la communication. Ce n'est pas une bonne idée en fait. Elle sera suffisamment honteuse quand elle se rendra compte qu'elle a envoyé une photo pareille à la mauvaise personne.

Je ramassai les pièces de mon téléphone et le remontai après avoir remis la bonne carte

SIM. Ils ne s'étaient pas aperçus de mon manège, heureusement. Mais je sentais une grande satisfaction, finalement. J'avais osé. D'autres hommes savaient à quoi je ressemble, nue. Et si je m'en tenais aux réactions de ces trois-là, j'avais éveillé quelque chose de sexuel en eux.

Si avec si peu d'effort je pouvais exciter 10 hommes, que se passerait-il quand je me mettrais à fond pour en attraper un seul

J'envoyais un seul message un mon homme : "Petit con :)".

Pour cela il me répondit "Pour cette insolence, je vais devoir te punir".

J'avais hâte.

Scène 6

Même si notre relation devait finir maintenant, je quitterais Jérôme en lui étant reconnaissante de tout ce qu'il m'avait permis d'apprendre sur moi. Il n'était que mon quatrième amant, mais il était le seul à avoir fait aussi attention à mon plaisir. Je me demandais s'il faisait l'amour à toutes ses maîtresses de la même façon, ou s'il avait deviné que me faire fesser, attacher, insulter, était la clé pour m'amener au septième ciel, alors que je n'en étais même pas consciente. Il m'avait dit qu'il était incapable de faire l'amour avec une femme si celle-ci n'en tirait pas plaisir, et que rien ne l'excitait plus que les gémissements de plaisir de sa compagne. Et je le croyais.

Le colocataire dont je ne me rappelais plus le nom, m'avait fait connaître l'orgasme, une sensation dont je ne connaissais même pas mon corps capable. Mais Jérôme, lui, m'avait fait découvrir jusqu'où ces orgasmes pouvaient aller. Certains m'avaient fait presque évanouir. D'autres avaient duré jusqu'à dix minutes, jusqu'à ce que, écroulée de fatigue, j'en vienne à supplier mon corps d'arrêter, de descendre de mon paroxysme. Avec ses doigts, sa langue experte, il m'avait fait aussi succéder les orgasmes, jusqu'à dix d'affilés, m'emmenant dans des montagnes russes qui me laissaient trempées de sueur, et coulantes de cyprine.

Et puis, il y avait ces orgasmes qu'il m'avait donnés de façons inattendues. Par sodomie. Juste en me parlant puis en me caressant les seins. Par suggestion, aussi, juste en me susurrant dans l'oreille ce qu'il voulait me faire.

Il m'avait appris que je pouvais être électrisée par une simple caresse au coude, une langue qui me léchait l'oreille, ou des ongles parcourant ma colonne vertébrale. Il m'avait permis de me rendre compte que j'aimais la sodomie, la douleur et l'humiliation, que je pouvais faire rentrer en moi pratiquement une main entière, et que j'aimais un godemiché derrière pendant qu'il me pénétrait. Il m'avait fait réaliser qu'une vessie pleine augmentait la force de l'orgasme, que j'aimais le goût du sperme, et que faire l'amour pendant les règles n'obligeait pas à transformer sa chambre en scène de crime. Sans lui, peut-être n'aurais-je jamais su ce qu'était un orgasme vaginal. Sans lui, je ne me serais jamais crue capable de fellations gorge profonde, de subir des coups de cravache qui me strieraient les fesses pendant des jours, ou d'accepter de me faire insulter jusqu'à ce que mes dernières traces d'humilité en soient arrachées de ma personne.

Jérôme, en somme, m'avait permis de me définir sexuellement. De la pièce de marbre qui était ma forme brute, il avait taillé tout ce qui n'était pas moi, jusqu'à ce que la statue qui

reste soit ma véritable identité, sexuelle et au-delà. Avant lui, je ne savais pas ce que j'aimais réellement. Et maintenant, j'en savais bien plus.

Et j'en apprenais encore chaque jour.

J'eus la surprise de recevoir un SMS de sa part, le lundi matin vers 11 heures. Nous n'avions pas pu nous voir ce week-end, et j'attendais avec impatience que l'on se retrouve ce week-end. Nous avons réservé un cottage au Center Pars du lac des ailettes. Le message disait simplement : "Restaurant des artistes, midi."

Je ne savais même pas qu'il était sur Paris. Mon cœur sautait. C'était inattendu. J'avais prévu normalement manger avec Renée. Nous aimions toutes les deux nous réserver des moments seuls, afin de pouvoir parler de façon débridée, chose que nous ne pouvions absolument pas faire avec nos collègues autour de nous. Je la contactais par la messagerie interne de l'entreprise, et m'excusais auprès d'elle. Elle me répondit que j'étais folle, qu'elle-même ne se serait même pas excusée, et m'aurait juste informée de façon lapidaire si son amant la convoquait.

Alors je partis rejoindre Jérôme à midi. Il m'attendait dans ce petit restaurant un peu hipster, où les noms des plats du jour étaient écrites à l'ardoise au-dessus du comptoir, les serveurs ressemblaient à des étudiants des beaux arts, et où on vous promettait de vraies frites maisons.

Il était toujours aussi beau, et mon cœur s'emballa quand je le vis. Je me précipitai sur lui et lui fit un baiser sur la bouche, où ma langue s'enfonça furtivement.

– Qu'est-ce que tu fais là ? lui demandais-je. Je ne savais pas que tu étais sur Paris.

– Ma boîte m'a envoyé en formation, ils avaient oublié de me prévenir.

– On va donc se voir tous les soirs ? dis-je, pleine d'espoirs.

– Malheureusement non, il s'agit d'une retraite d'entreprise. J'ai réussi à négocier de ne pas manger avec eux le midi, mais le soir est consacrée à des tas d'exercices de "team building"

Je sentais le mépris et les guillemets qu'il avait mis autour de cette expression.

– Alors, on a juste une heure par jour pour nous deux ? lui dis-je.

– Oui, et ce ne seras pas que pour manger.

Curieuse, je me penchais en avant.

– Et tu as quoi en tête ? lui dis-je.

– Une mission, une mission qui durera une semaine.

Je vis ses yeux briller. J'étais curieuse.

Le serveur nous interrompit et prit nos commandes qu'il nota sur la nappe en papier.

Jérôme me prit la main, et me regarda dans les yeux, l'air sérieux.

– Pendant une semaine, chaque midi, je te convoquerai, et tu feras exactement ce que je te dis, sans commentaire, sans objection. Et surtout, pendant cette semaine, tu ne vas pas jouer. Je t'interdis de te toucher, et de te caresser. Pendant cette semaine, dit-il d'une voix de plus en plus basse jusqu'à devenir un murmure, je ne te baisera pas, mais je me garde tes autres trous. Il n'y en aura que pour mon plaisir, et si tu es bien soumise à mon plaisir, alors ce week-end, tu seras récompensée.

Ma respiration s'était augmentée à ces sons qu'il avait fini par me susurrer à l'oreille. Je me redressais, l'air surprise, et le regardait. Sa voix pris d'un coup un ton plus ferme.

– Alors tu acceptes ? me demanda-t-il.

J'acquiesçais, sans hésitation.

– Alors va dans les toilettes des hommes. Je te rejoins.

Son ton ne tolérait aucune hésitation. Je me levai, comme si mes jambes étaient montées sur ressort.

Je trouvais les toilettes hommes, heureusement non occupées, au sous-sol du restaurant. Je fermai la porte derrière moi, pleine d'appréhension, sans bloquer le loquet, espérant que la prochaine personne qui rentrerait serait bien lui. Malgré tout ce qu'on avait déjà fait ensemble, je me surpris de la promptitude que j'avais eue à lui obéir.

Les toilettes à la turque étaient d'une propreté irréprochable, mais cela restait des toilettes, pas l'endroit le plus propice aux idées sexy, à mon esprit. Au moins étaient-elles relativement spacieuses.

Je l'entendis ouvrir la porte derrière mon dos. Il ne me laissa pas me retourner, ferma le loquet, puis me pencha en avant, jusqu'à ce que j'aie les mains posées sur le sol. Il retroussa ma jupe, et soudain je me rappelai ce qu'il m'avait dit : "je ne te baisera pas !" J'aurais voulu protester, mais mon inconscient se refusa. Il m'encula, enfonçant sa bite à peine lubrifiée dans mon petit trou. Je gémissais ma douleur si délicieuse. Son ventre claquait contre mes fesses, et il ne s'interrompit même pas quand quelqu'un testa la poignée de la porte. À peine mordais-je mes lèvres pour couvrir mes grognements.

Il ne me baisa pas le cul suffisamment longtemps pour que la douleur se transforme réellement en plaisir. Il poussa un râle et éjacula son sperme chaud dans mon fondement.

Il se redressa, et je me relevai. Il m'embrassa pendant qu'il remontait son pantalon et retourna dans la salle du restaurant. Je rebaissai ma jupe, et remontai à mon tour, consciente que je promenais avec ma semence coincée à l'intérieur de moi. Je me demandais si les autres se rendaient compte de ce que nous avions fait, et je ne pouvais m'empêcher de surinterpréter le regard du serveur. "Oui, je sais que tu viens de te faire enculer dans les chiottes, salope. Maintenant, veux-tu la carte des vins ?"

Nos plats avait été servis pendant notre absence, et nous terminions notre repas comme si de rien n'était, parlant de choses et d'autres. Ce n'est que lorsque nous nous quittâmes que je sentis son accent lubrique quand il me dit "à plus tard".

Mardi.

Mardi, il me donna rendez-vous dans un coin du parc à mi-distance entre mon travail et le centre où se déroulait sa formation. Dans un bosquet touffu, mais si proche des sans, il me fit me mettre à genoux, et me donna sa bite à sucer. Il déboutonna ma chemise et jouit sur mes seins, une giclée de sperme abondante qu'il m'interdit de nettoyer. Il me reboutonna et m'obligea à retourner ainsi à mon travail, gluante, puant le sperme, que je devais garder jusqu'à ce que je sois rentrée chez moi. Quand je lui fis remarquer que j'avais une giclée trop visible dans le cou, il ramassa le sperme avec son doigt, et me fit le lécher.

Mercredi.

Je dus le branler sous la serviette rouge du restaurant italien dans lequel il m'avait donné rendez-vous pour le repas de midi. Nous étions dans un coin relativement discret, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que plusieurs des clients nous avaient surpris. Il jouit peu de temps après qu'on nous ait servi le dessert, et le mien consistait en partie à lécher le sperme qui dégoulinait de ma main.

Jeudi.

Je n'avais pas entendu parler de lui toute la journée, quand il m'envoya un SMS me disant de partir immédiatement le rejoindre au cinquième sous-sol du parking de l'immeuble. Je le trouvai entre une vieille Citroën DS et une Mercedes récente. Il ne m'adressa même pas la parole, m'encula sur le coffre de la Mercedes, jouit, me rhabilla, et partit sans rien dire. J'en aurais presque pleuré. À ce moment-là, le manque de réciprocité commençait à me peser, et je m'étais promise de le confronter à ce sujet le lendemain.

Vendredi.

Bien sûr je n'en fis rien.

Car malgré tout, j'étais dépendante de sa bite.

Une semaine à me faire utiliser, sans avoir le droit de me masturber, m'avait rendue dépendante de lui. Je ne voulais qu'une chose, c'était qu'il me prenne, enfin, dans la chatte. Je sentais qu'il me faudrait peu pour me faire décoller. Peut-être même que la seule bite dans le cul me suffirait.

Mais non, je voulais plus, je voulais de l'attention, même violente. Mais il ne le faisait pas, il me prenait juste, il me pénétrait la bouche ou le cul, sans autre considération que son plaisir.

Je ne devrais pas accepter. Dans mon for intérieur, j'aurais dû l'envoyer paître, bouler, chier. Puis je me rappelais à quel point il connaissait mon corps. Garçons, faites jouir une femme, et vous l'avez à sa merci. Oui, j'étais à sa merci, et la simple promesse de ce qu'il pouvait me faire me rendait dingue.

Il était 15h. J'étais en train de donner les dernières touches finales à mon rapport, quand je reçus un SMS: "salle 1007, maintenant."

Il s'agissait de la salle de conférence où j'avais participé à son entretien d'embauche loupé.

Comment ? Comment était-ce possible ?

Je me précipitais à l'étage, et ouvris la porte, pleine d'appréhension, me disant que ce n'était pas possible, qu'il n'oserait pas. Et surtout, j'avais peur. Depuis l'épisode de l'œuf, c'était la première fois qu'il faisait introduire nos jeux dans mon espace de travail.

Il m'attendait, appuyé sur table de réunion. Soudain le désir m'envahit. Je me précipitais sur lui, l'embrassa à pleine bouche, haletante, animale. Il me repoussa, doucement, mais fermement. Mes mains déjà défaisaient son pantalon, et je m'agenouillais et pris son sexe déjà gros dans ma bouche. Il me laissa le sucer suffisamment pour qu'il grossisse encore à l'intérieur de moi, puis il me souleva par les cheveux, jusqu'à ce que mon visage se trouve en face du sien.

– Je t'avais dit que tu pouvais me sucer ? Tu y prends trop de plaisir, baisses toi contre la table.

Je me résignai, j'obéis, entièrement dévouée, et le laissai encore une fois prendre mon cul. Mais ce coup-ci, j'étais tellement excitée que même sans me toucher, je me sentais approcher de l'orgasme. Bientôt, ces coups de reins transformèrent tout mon entrejambe en une zone de plaisir diffus qui montait lentement mais sûrement.

Il dut le sentir, à ma respiration, à ma cambrure, aux contractions de mes fesses sous ses seins. Il me l'avait dit, je n'avais pas le droit de jouir, cette semaine. Seulement lui.

Alors il se retira, et aussitôt, je l'entendis jouir derrière moi. Mon plaisir était toujours là,

mais redescendait, doucement. Je me relevai, tremblante, si proche du paroxysme. J'en avais oublié de rabaisser ma jupe. Lui s'était rhabillé. Si quelqu'un rentrait, il me verrait, couverte de sueur, mon cul et ma chatte à l'air.

Et une flaque de sperme sur la moquette. Je commençais à paniquer quand il me prit la nuque et me dit :

– Lèche !

Je m'exécutai et me mis à quatre pattes, dans cette position humiliante, le cul et la vulve à l'air. Je lapai la flaque de sperme sur la moquette jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une simple petite tâche humide. Je le sentis me regarder, moi, moins qu'une chienne, réduite à l'état d'esclave, juste pour la promesse d'un coup de bite demain.

Voici une autre limite sur moi qu'il m'avait fait découvrir : pour un homme qui sache me faire jouir, j'étais prête à lécher son sperme sur le sol, après qu'il m'ait enclée.

Quand je me relevai, il était déjà parti. Je n'avais plus qu'à remettre ma jupe, redescendre à mon bureau, et me remettre à mon travail, incapable de me concentrer, alors qu'il m'avait amenée si près de l'orgasme.

Je le récupérais le vendredi soir à son hôtel. Nous nous parlâmes pendant le trajet jusqu'au Center Parks, comme si je n'avais pas passé la semaine à être son esclave sexuelle. Il était charmant, à son habitude, s'intéressait à mon travail, posait les bonnes questions. Puis quand nous primes enfin possession de notre chalet, il m'emmena vers la chambre, et avec la plus grande douceur, me déshabilla. Puis il me lécha le clitoris, et avec ses doigts, expertement, m'amena au plus grand orgasme de ma vie. Je pleurai, je tremblai, je giclai comme une femme fontaine, j'étais dans mon monde. Il m'avait amenée si près du précipice pendant cette semaine, et je m'y étais enfin jetée, les bras tendus comme au saut de l'ange. Puis il continua, et me fit jouir une deuxième fois, une troisième fois, une quatrième fois. À la cinquième, je m'évanouis. Quand je revins à moi, il m'avait prise dans ses bras et m'embrassait affectueusement le cou. Je m'endormis, comme toujours, l'éternelle femelle reconnaissante.

J'étais à mon apogée, enfin. J'étais une véritable créature sexuelle, celle que j'avais oublié que je pouvais être. Jérôme m'avait transformé, de cette fille qui avait oublié qu'elle pouvait être désirable, à cette furie qui pouvait tant se donner, et tant prendre, pour son plaisir.

Oui, à ce moment-là, ma relation avec Jérôme était parfaite.

Et j'étais même assez naïve pour croire que cela aller durer.

Scène 7

Certains diraient que cela avait commencé quand Renée était rentrée dans mon bureau, et dans son habitude vint me faire la bise sans même dire bonjour à mes collègues qui avaient énormément de mal à cacher les coups d'œil qu'ils portaient sur ses fesses parfaites moulées dans un pantalon stretch annonçant sans ambiguïté qu'elle ne portait pas de culottes, comme à son habitude.

Nous allions travailler ensemble pour un très court projet qui allait nous emmener pour deux jours à notre filiale allemande à Munich. Déjà ses yeux pétillaient. Nous allions être ensemble seules pendant une soirée, et elle comptait bien que nous y vivrions la soirée

dont nous parlions depuis des semaines.

Quelques jours plus tard, nous embarquons dans l'avion d'Air Berlin de 7h20. Je n'avais qu'un seul bagage de cabine avec moi, qui en plus d'un change de vêtements professionnels, contenait la robe la robe noire la plus courte que j'avais jamais eue, un shorty d'un rouge intense, un push-up assorti, une boîte de capotes, et un lubrifiant au goût fraise qui rendait bien plus supportable les pipes au latex. Nous nous étions promis que nous ne rentrions pas seules cette nuit. Mais si Renée était experte, j'étais entièrement nouvelle à ce jeu. Jamais je n'avais dragué un homme, je m'étais toujours laissé porter, et je voulais savoir, me prouver, que je pouvais séduire un homme et le ramener dans mon lit, juste pour une nuit, convaincre un homme, que j'aurais choisi, à me rejoindre pour du sexe sans conséquence, sans lendemain, le test ultime de ma désirabilité. Sans avoir rencontré Jérôme, je ne serais jamais arrivée à cette étape, et je ne pouvais attendre de lui dire que je l'avais fait.

Un détail semblait être de bon augure : Renée et moi découvriions que le seul magazine distribué à bord était la version allemande de Playboy. Comment, à notre époque, cela était encore possible, nous ne savions point, mais nous amusâmes à feuilleter les photos de filles retouchées par Photoshop, pointant les positions absolument ridicules dans lesquelles elles se mettaient, mais mine de rien admirions parfois avec envie certaines de leurs plastiques. Les articles étaient peut-être intéressants, mais nous n'en saurions rien, ni l'une ni l'autre ne parlant allemand.

Le trajet durait un peu plus d'une heure et demie. Parce que nous n'avions pas de bagage en soute, quinze minutes après l'arrivée à la porte d'embarquement, nous partagions un taxi qui nous emmenait vers la filiale. Pendant l'heure de trajet, nous discutons de nos projets de ce soir en termes très crus. Renée me parlait de l'allemand qu'elle avait ramené à sa dernière visite de Munich, et de toutes les positions qu'elle avait essayées avec lui. Elle m'avait expliqué que les coups d'un soir étaient idéals pour expérimenter, car on ne risquait pas de se faire réclamer une pratique qu'on n'aimait pas sous le prétexte qu'on l'avait déjà accepté une fois. J'étais en train d'expliquer comment j'avais découvert que le goût du sperme de Jérôme dépendait de son dernier repas quand nous arrivâmes.

– Ce sera 68 euros, nous dit le taxi dans un français parfait.

Rouges de honte, nous sortîmes sous le regard hilare du chauffeur, et c'est à peine recomposées que nous nous annoncions à l'accueil de l'entreprise.

Les deux heures qui restaient avant la pause repas furent consacrées aux introductions avec nos collègues allemands et à des travaux préliminaires. Ils étaient d'une efficacité égale à la réputation de leur pays, parlaient un anglais de nazis de film de guerre américain, et étaient aussi intéressants qu'un jour de pluie. Je m'étais fait mienne la devise "on ne chie pas où on mange", mais je ne pouvais pas m'empêcher d'estimer chaque mâle que je rencontrais comme un partenaire potentiel, y compris mes collègues de travail. Au moins je ne serais pas déconcentrée dans mon travail, les trois hommes devant nous étant un célibataire de 40 ans qui avait visiblement renoncé à prendre soin de son apparence, un vieux proche de la retraite très sympathique, mais qui me faisait bien trop penser à mon grand-père, et un homme au physique parfait moulé dans une chemise deux tailles trop petites, mais qui avait fait exploser mon gaydar.

À midi et demi, nous déclinions l'invitation à manger à la cantine pour prendre possession

de nos chambres dans l'hôtel qui se trouvait à dix minutes à pied.

Je dus admettre que notre entreprise nous traitait bien. L'hôtel avait une piscine, un jacuzzi et un sauna, et les chambres étaient vastes, avec un coin salon équipé d'un large canapé. Nous mangeâmes au restaurant de l'hôtel ("please put the bill on my room, thanks") et retournâmes terminer l'après-midi au travail.

À 17h, nous nous quittions, et retournâmes à l'hôtel pour nous préparer pour la soirée qui nous attendait.

J'étais en petite culotte dans la salle de bain quand Renée entra. Elle portait une superbe robe sans manche d'un blanc immaculé qui redescendait jusqu'aux genoux, souligné par un boléro bleu. Il était évident qu'elle ne portait absolument rien sous sa robe.

– Wow ! je savais bien que tu avais un cul magnifique, me dit-elle en riant et en me donnant une claque sur la fesse.

Je rougis et enfilai une paire de collants opaques, puis ma robe, très noire, très serrée, et qui était si courte que je découvrais mes fesses si je ne faisais que me pencher un tant soit peu en avant.

Nous terminâmes nos maquillages et nos coiffures ensemble devant le même miroir, nous nous donnions des encouragements, nous félicitons sur notre aspect, et prîmes une photo avant de commander un taxi qui nous déposa devant un bar de Maximiliansplatz. La musique techno qui s'en dégageait n'était pas de mon goût, mais nous n'étions pas venues pour la musique.

Nous nous installâmes au bar, prîmes chacune un plat et une demi-pinte de bière, quand nous fûmes abordés par deux jeunes hommes qui se mirent à nous parler en allemand. Nous leur firent rapidement comprendre que nous ne parlions pas la langue. Ils se mirent à nous parler dans un anglais haché, mais parfaitement compréhensible, pour se moquer gentiment des dés à coudre qui nous servaient de bière. Il est vrai qu'ils avaient tous les deux en main des chopes qui auraient pu servir à noyer un petit chien.

J'échangeais un regard avec Renée, et sans nous parler, nous reconnaissons que les deux jeunes hommes étaient parfaitement à nos goûts. Sans y être invités, ils s'installèrent à notre table, mais nous n'y trouvions rien à redire.

Ils se ressemblaient tellement qu'ils en auraient été pratiquement interchangeables, deux superbes modèles germaniques, grands, musclés, les cheveux blond sale et deux barbes de trois jours parfaitement taillées. Ils portaient jeans et t-shirt, la tenue typique des étudiants attardés qu'ils étaient. Ces deux-là semblaient faire plus attention à leurs physiques qu'à leurs études, et ils avaient l'air un peu gêné un instant, quand ils découvrirent que nous n'étions plus étudiantes depuis déjà quelques années, et que nous étions des femmes en déplacement professionnelles, pas de ces étudiantes ERASMUS qui formaient une de leurs cibles préférées.

Mais ils étaient sympas, spirituels, et leur conversation agréable, quoi que limitée par le fait qu'aucun de nous n'utilisait sa langue maternelle, compréhension rendue encore plus difficiles par la musique techno qui agressait nos oreilles.

Celui dont j'avais hérité, et qui s'était assis très près de moi, s'appelait Hans. Je sentais déjà monter mon désir, à sentir son odeur, à contempler ses avant-bras musclés aux mains aussi expressives que celles d'un italien. Je ne pouvais m'empêcher de jeter des coups d'œil que j'espérais furtifs sur le col en V de son t-shirt, d'où sortaient les poils abondants

et blonds d'un torse dont je m'imaginai déjà promener mes doigts à la surface. La clientèle de plus en plus nombreuse nous forçait à nous asseoir de plus en plus près, et la musique forte nous obligeait pratiquement à nous parler à l'oreille. Hans très vite posa une main électrisante sur mon épaule quand se penchait sur moi pour me parler, une main que j'aurais voulu qu'il ne range pas ensuite. Peut-être était-il troublé par une timidité qu'il confondait pour un manque d'intérêt. Mes mains restaient sur mon verre, tandis que Renée avait déjà la sienne dans le dos d'Ernst, son "attitré". Elle aurait pu le ramener quand elle voulait, me planter là, mais elle m'avait promis qu'elle ne partirait pas tant qu'elle ne serait pas assurée que j'avais trouvé quelqu'un.

J'essayais de jouer de mon langage corporel, un langage corporel qui était si évident pour les autres, mais qu'un côté de ma personnalité que je soupçonnais légèrement autiste m'avait empêché d'apprendre. Je le regardais dans les yeux, je lui posais des questions, mon corps tourné vers lui. C'était des choses qui auraient dû être instinctives, mais que je devais faire consciemment. Trouver un homme dans la rue était bien plus dur pour moi que sur Internet. Mais je me rendis compte que je lançais aussi quelques signes involontaires, comme me pencher en avant ou me triturer les cheveux avec les doigts. Et plus je le regardais, et plus je le trouvais beau. Un peu gentil, un peu bête, mais il y avait tellement de femmes dans ce bar qui auraient aussi aimé le ramener. Je commençais à paniquer à l'idée de tout gâcher avec une seule bêtise. Je n'avais qu'une seule envie, qu'un seul but, l'amener entre mes cuisses, et ma nervosité mêlée à l'excitation qui montait dans mon entrejambe me réduisait à l'état de gelée.

La soirée avancée, il faisait noir depuis longtemps et le bar était maintenant bondé. La demi-pinte avait laissé place à un mojito au gingembre, puis à un white russian, et l'alcool me montait à la tête. La foule commençait à me gêner, et peut-être Hans sentit mon embarras, puisqu'il proposa de quitter le bar et de rejoindre une boîte de nuit qui se trouvait à quelques pas de là.

L'idée de danser avec lui me semblait la meilleure idée de la soirée.

La boîte de nuit était effectivement très proche. Malheureusement, trop proche pour arranger un choc accidentel de nos doigts sur le trajet, qui nous aurait fait nous tenir les mains, et finalement, une fois la pompe amorcée, m'aurait amenée au but que je m'étais fixé.

En parfaits gentlemen, Hans et Ernst payèrent nos entrées, mais ils semblèrent un peu déçus quand ils virent que la boîte de nuit était pratiquement vide, excepté quelques individus esseulés qui se trémoussaient sur la piste de danse. Certainement étaient-ils embarrassés et avaient peur d'être des ringards qui ne savaient pas qu'elles étaient les bonnes adresses de la ville.

Les premières notes de basse de "Under Pressure" commencèrent à sonner. Renée poussa un cri enthousiaste, me prit par la main, et m'emmena sur la piste de danse. Le riff faisait vibrer l'air et ma colonne vertébrale, et me balançait dans une transe incroyable. Renée, forte de ses années de bachata, effectuait une vague parfaite qui faisait onduler son corps avec un érotisme brûlant. Je me mettais à l'imiter, pâlement. Je lui enviais sa capacité à projeter une féminité et une sensualité que je me pensais hors d'atteinte.

Nos deux prétendants nous avaient rejoints sur piste de danse, et dansaient de façon langoureuse, pas toujours uniquement concentrés sur leur cavalière attitrée. Je me

trouvais à un moment prise en sandwich, Ernst derrière moi, moi derrière Hans, engagé dans des mouvements lancinants, montant et descendant en rythme avec la musique, mes mains attrapant l'un puis l'autre, effleurant leurs hanches, leurs fesses.

Je n'avais rien connu d'aussi excitant, je me sentais rougir, j'avais chaud. J'avais ces deux hommes à moi, dont je jouais avec mon corps comme deux instruments de musique. Je pensais même un instant les ramener tous les deux, laisser Renée en plan, fantasmant sur l'idée de donner du plaisir à deux hommes à la fois, juste pour savoir si j'en étais capable. Mes fantasmes commençaient à me faire peur, mais une peur qui me plaisait.

Renée avait profité de ma danse à trois pour aller au bar et revenait sur la piste alors que sonnait le début de l'orgasmique "Love to love you baby", un verre rempli de glaçon. Ernst la rejoignit. Elle me donna un glaçon que je me passais dans le coup, gémissant au contact froid sur ma peau brûlante et couverte de sueur. Il n'y avait aucune ambiguïté dans le regard que me posait Hans, alors que sur ma peau coulaient les gouttes du glaçon. Je lui tendis le glaçon, pensant qu'il voulait faire la même chose que moi, mais il le mit dans sa bouche et le suçait en me regardant.

À ce moment-là, je sus que j'avais gagné.

Je m'approchais divinement, obscènement près de lui et me frottais contre son corps, mon bassin contre le sien. Il avança une jambe. Je me baissais, frottais mon entrejambe contre sa cuisse, lascivement, de haut en bas. Je sentis ma vulve gonfler au contact de son jean filtré par mes collants et ma culotte. J'avais de plus en plus envie de lui, et je sentais que j'aurais pu jouir juste en me masturbant contre lui, là, sur la piste de danse.

Il n'avait aucune intention de me laisser m'en tirer comme ça, et il s'avança sur moi en dansant, me poussant à reculant, jusqu'à ce que je sois coincée entre lui et le mur, dansant au rythme des gémissements de Donna Summer, son torse écrasant sa poitrine, son sexe dur contre mon bas-ventre que je frottais contre le sien à coup de déhanchements et de flexions des genoux. Bientôt, il m'attrapa les poignets, les monta au-dessus de ma tête, contre le mur, et m'embrassa, enfin.

Sa langue était trop douce dans ma bouche, alors j'enfonçais la mienne, sauvagement, le forçais à répondre de même, pris ses fesses avec les mains, et le poussa entre mes cuisses écartées. Il n'y avait plus que nous deux. Je me perdais dans l'instant de pure sensualité, dans cette physicalité totale, et je ne pensais qu'aux muscles durs sous ses vêtements, à cet engin qui m'était promis, et quel serait la sensation de sa barbe entre mes cuisses. Je le voulais, maintenant, je n'en pouvais plus. Il fallait que je le ramène. S'il m'avait seulement touché les seins, je l'aurais sucé sur la piste de danse, je l'aurais laissé me prendre en levrette sur la banquette de skaï rouge. Encore un instant, et je me serais totalement oubliée. Un seul geste de sa part, une main sur mes seins, et j'aurais oublié toute fierté pour un corps, pour une bite.

Je le pris par la main, et surpris Renée en lui annonçant que je rentrais maintenant. Elle était assise avec Ernst sur une banquette, occupée au même genre d'activité que je m'étais engagé avec Hans. Elle sourit, contente pour moi, et me dit en français de filer, et de m'amuser.

J'amenais Hans en taxi à mon hôtel, plutôt que d'aller à son appartement, comme il avait suggéré. Je préférais, me sentant ici la conquérante plutôt que la conquise. Nous nous embrassâmes pendant tout le trajet, et je posais la main sur la bosse de mon boytoy,

confirmant que ce qu'il cachait en dessous était bien plus gros que ce que me donnait Jérôme. Sa main s'introduisit sans difficulté sous ma robe ultracourte, fut déçue d'y trouver un collant, et me caressa à travers le tissu. Ce con faillit me faire jouir alors que le taxi s'arrêtait devant l'hôtel, et n'avait même pas l'air de s'en être rendu compte.

Je payais, avec un pourboire généreux pour m'excuser auprès du chauffeur du spectacle que nous lui avions infligé, et rentrâmes dans l'hôtel, puis montâmes jusqu'à ma chambre. Nous étions à peine dans le salon que je mis à genou, impatiente de voir ce que j'avais gagné ce soir. J'étais dans un état second, ma conscience ne gouvernait plus mes actes, seulement mes pulsions et mes hormones. J'avais ramené un homme, dans le seul but de le baiser, et j'étais fière, heureuse, et tellement excitée que je me sentais couler dans ma culotte.

Je le déboutonnais et sortis son sexe, un mandrin que je n'avais vu jusqu'ici que dans les films porno, circoncis, gros et dur comme du fer. Je l'engloutis automatiquement, et je sentis gémir. J'avais peur un instant qu'il jouisse automatiquement, mais il avait le contrôle. Son sexe était bien trop long pour tenir entièrement dans ma bouche, et bien trop gros pour être confortable pour ma mâchoire. J'en regrettais presque le gland de Jérôme, mais je l'oubliais aussitôt en pensant que cette bite allait bientôt se trouver entre mes cuisses.

Je me levai et lui fit enlever ma robe par-dessus ma tête, pendant que je lui enlevais son t-shirt. J'enlevai mes collants et lui embrassai son torse velu, léchai et mordillai ses tétons, pendant que je le branlai et frottai son gland entre mes grandes lèvres. Mon clitoris surexcité devenait dingue, et je baissais ma culotte pour sentir directement la peau de l'engin.

Je n'en pouvais plus. J'enlevais mon shorty, mon soutien-gorge, lui mit un préservatif dans la main, et me précipita sur le lit, en levrette, le cul offert obscènement, cuisses écartées. Je lui présentais ma chatte en cadeau.

– Prends-moi, suppliai-je.

Il ne parlait pas le français, mais comprit immédiatement ce que je voulais. Il se plaça derrière moi, posa une main énorme sur mon derrière, et de l'autre guida son sexe à l'entrée de mon vagin.

Il mit son autre main sur mes fesses, et d'un seul coup de rein, rentra entièrement en main. Je poussai un cri, autant de soulagement, de plaisir, que de douleur face au coup du plus gros objet que j'avais laissé rentrer en moi. Bientôt il me baisa, sauvagement, ses râles animaux couvrant presque mes cris de chiennes. Il était une bête, une machine à baiser, infatigable, rapide, forte, et j'aimais ça. Je n'avais jamais été aussi remplie, jamais prise aussi sauvagement, aussi fortement, jamais pris d'aussi gros coups de bite, et mon corps tremblait devant l'assaut. Mon sexe était distendu et aimait ça. Hans ne disait rien, grognait juste. Je mis ma main entre mes cuisses, mais je la posais juste sur mon clitoris. Je dégoulinais de cyprine, ma chatte inondait la couette de mon lit, et je sentais que je n'aurais pas besoin de me branler pour jouir. Je fermais les yeux, oubliant qui j'étais et ce que je faisais là. Mon corps m'oubliait, décidait qu'il ne m'obéissait plus, et j'aimais ça, être comme spectatrice de la vague de plaisir incomparable qui me prenait, me menait, fort, très haut. J'étais juste un morceau de viande pour cet homme, dont j'attrapais les couilles qui tapaient mon clitoris à chacun de ses coups de rien.

Je criais, je le savais, je criais, et je sentais l'orgasme qui arrivait, un orgasme parmi les plus forts que j'avais connu. J'aimais la façon dont arrivait cet orgasme, de cette façon si brutale, si animale, par cet homme qui me baisait comme un acteur de film porno, infatigable, plus machine qu'être humain. Puis mon esprit divaguait sur cette image, m'imaginait que j'étais en train de tourner un film, que je baisais devant toute une équipe de tournage, devant les caméras, et que plus tard, des milliers d'hommes se branleraient en me regardant me faire prendre par cette bête.

Je hurlai mon orgasme, sans aucune retenue, sans aucune pudeur, sans aucune considération pour les autres, et cet orgasme dura cinq longues minutes, cinq minutes pendant lesquelles il me baisait sans même ralentir son rythme, et je criais, comme une chienne, un plaisir intense, un plaisir que j'avais été cherché, moi, et non qu'on m'avait donné.

Il s'enleva de moi, et je m'affalai sur le lit, me retournant sur le dos. Il enleva son préservatif, et éjacula en trois longues giclées, me lançant son sperme sur le ventre, les seins, le visage et les cheveux. Je le pris contre moi, presque pour me venger de m'avoir souillé ainsi, étalant entre nous deux le sperme qu'il m'avait craché dessus. La chambre était remplie des odeurs de sueur, de cyprine et de sperme. Je léchais dans son cou sa sueur salée. Puis je me blottis dans ses bras, un sourire sur mes lèvres.

Dix minutes plus tard, je lui dis en anglais :

– Tu ne peux pas dormir ici, je suis désolée.

– Oh, dit-il surpris.

– Je préfère dormir seule, si ça te dérange pas.

Il me regarda, l'air surpris, et même un peu choqué. Mais il se leva du lit, sans rien dire, et se rhabilla. Il était presque une heure du matin. Pendant qu'il était dans la salle de bain, j'appelai l'accueil pour qu'on lui appelle un taxi.

Puis je me rappelai qu'il était juste étudiant, et qu'il n'avait pas beaucoup de moyens.

Quand il sortit de la salle de bain, je me levai, fouillai dans mon sac, en tirai trente euros, et lui tendit, encore nue et couverte de sperme séché.

– Pour le taxi, lui dis-je.

– Oh non, ce n'est pas la peine, dit-il, essayant de refuser les billets.

– J'insiste, dis-je en forçant les billets dans sa main.

Il accepta, avec réticence, et ressortit de ma chambre, tout penaud.

Je pris une douche, me mit en pyjama, et me coucha, encore emplie des expériences de la nuit.

Je n'avais que rarement aussi bien dormi que cette nuit-là.

Le lendemain, lors du petit-déjeuner, je me moquais de Renée et des cernes qu'elle portait, qui étaient pourtant aussi grosses que les miennes. Je lui demandais si elle avait ramené son Ernst, et elle me répondit qu'ils avaient fait l'amour dans sa voiture, et qu'il l'avait ensuite ramené à l'hôtel.

– Je ne te demande pas si tu as passé une bonne nuit, me dit-elle, parce que tout l'étage a été au courant.

Elle rigola devant ma mine honteuse. Je baissais la tête dans les épaules, rouge, et je bégayais.

– Ne me dit pas que tout le monde a entendu.
– Tout le monde a entendu, ma fille. Crois-moi, tu en as réveillé quelques-uns. Je suis jalouse, parce qu'un homme qui fait crier une femme comme ça, j'en veux tous les jours. Après avoir récupéré de ma honte, je réussis à lui raconter ma soirée, et elle rit quand je lui dis que j'avais donné trente euros à Hans pour payer son taxi.
– Le pauvre, dit-elle entre deux fous rires, il a dû se sentir humilié.
– Je crois que je m'en fiche un peu. Mais je vais lui accorder ça : il a amplement mérité son argent.

Nous éclatâmes de rire. Je me sentais puissante. J'avais trouvé un homme, je l'avais ramené, j'en avais fait mon jouet. Il avait voulu de moi, j'avais réussi à le séduire. Et une fois que j'avais obtenu de lui ce que je voulais, je l'avais jeté.

Nous rendîmes nos chambres après le petit déjeuner. Je ne pus m'empêcher de remarquer un regard bizarre du réceptionniste quand je lui donnais ma clé de chambre, comme s'il savait ce qu'il s'était passé cette nuit.

Le reste de la journée se passa de façon très professionnelle. Parce que nous déjeunâmes avec nos collègues, je ne pus reparler de la soirée avec Renée que dans l'avion du retour. Nous nous promettions que nous recommencerions une telle soirée plus tard, alors que nous nous embrassions à l'aéroport de Roissy et que nous allions chacun dans nos taxis respectifs.

Il était pratiquement 22h quand j'arrivais chez moi, exténuée. Je rangeai mes affaires et me connectai sur Facebook. Jérôme était là. Je lui envoyais un coucou.

– Alors, bien rentrée ?
– À l'instant, je suis sur les rotules.
– Alors, ça s'est bien passé, cette soirée entre filles ?
– Mieux que je ne l'aurais cru.
– Ah, explique ?
– Je l'ai fait. Pour la première fois de ma vie, j'ai ramené un homme pour un coup d'un soir :)

Le message de réponse mit un temps anormal à arriver. Quelque chose clochait.

– Ah ?

Une appréhension me montait soudainement dans la poitrine. Non, me serais-je trompé à ce point ? Pourtant, n'avions-nous pas été clairs ?

Je devais jouer cartes sur tables, être franche, être sûre.

– Oui, écrivai-je. Un jeune allemand. Je l'ai dragué dans une boîte de nuit. Je l'ai ramené à mon hôtel, et nous avons fait l'amour.

Il se déconnecta subitement.

Je fus assommée.

Pendant plusieurs minutes, j'attendis devant mon ordinateur, qu'il se reconnecte, et que nous nous expliquions. J'espérais même un problème technique.

Je lui envoyais un SMS, lui demandant si cela allait.

Il ne répondit pas.

Pourquoi me faisait-il cela ?

Nous avions pourtant été clair, pas d'attachement, pas de fidélité, pas de sentiments.

Serait-il tombé amoureux ? M'aurait-il menti, espérant que je n'oserais jamais chercher

ailleurs, ou pire, que je serais incapable de chercher ailleurs ? Pensait-il que ma timidité forcerait ma fidélité ?

La colère monta en moi. Pourquoi me faisait-il ça ?

Notre relation était une simple histoire de cul, je ne lui avais jamais dit le contraire. Il était injuste. Comment osait-il gâcher tout ça ?

Comment, surtout, osait-il insinuer que j'avais fait quelque chose de mal, que j'étais en faute ?

Pour quoi ? Pour avoir voulu prendre mon pied ?

Je le haïssais.

De rage, je pris mon sac à main, et le projeta contre le mur.

Son contenu explosa. Prise de remords contre ma propre bêtise, je me levai et ramassai porte-monnaie, tampons, crayons, cartes de crédit, etc...

Quand je ramassai mon agenda, je remarquai un petit bout de papier dépassant de la couverture. Je le sortis, et le reconnus aussitôt. Il s'agissait du numéro que le petit fils à papa du bus m'avait donné.

Je regardais l'heure à la pendule. 22H30. Prise d'une impulsion, je composai le numéro de téléphone.

Après quelques secondes, j'entendis une voix jeune et un peu fatiguée répondre :

– Allô ? Qui c'est ?

– La fille du bus, celle à qui tu as donné le numéro de téléphone.

Sa voix devint soudainement plus alerte, mais aussi surprise.

– Ah oui, bien sûr, je me rappelle. Oui, je... euh... ça va ?

– Écoute, je vais aller droit au but, je sais à peu près où tu habites. Je vais t'envoyer mon adresse par sms. Tu as trente minutes pour arriver chez moi avec une boîte de préservatifs. Okay ?

Il balbutia une réponse positive.

Je raccrochai, lui envoyai l'adresse et le digicode de mon immeuble, puis m'assis sur le lit, en l'attendant, en silence. Il arriva au bout de quarante minutes.

Nous fîmes l'amour trois fois. J'eus un seul orgasme faible qui me laissa sur ma faim. Je le fis passer la nuit avec moi. Je m'endormis sur son épaule, alors qu'il me caressait les cheveux. Je réussis à cacher que j'étais au bord des larmes. Quand je l'avais appelé, ce petit jeune homme, ce n'était pas du sexe que je recherchais.

C'était de la tendresse. Rien que de la tendresse.

Acte 3

Scène 1

Je l'ai haï.

D'abord pour les mauvaises raisons.

J'ai cru que son abandon était un jugement sur mon comportement, une manière de me traiter de salope par le silence. Pour qui se prenait-il, pour me déjuger parce que j'avais ramené un mec pour un simple plan cul, sans sentiment, juste pour le plaisir de me faire baiser comme je voulais être baisée ? J'étais revenue de Munich sur mon petit nuage, et il m'en avait fait tombé, pour avoir fait quelque chose que l'on n'aurait jamais reproché à un homme. Je l'avais pris comme un « honte à toi de donner ton cul à des étrangers ».

Puis en réfléchissant, je me rendis compte que le problème avait été ailleurs.

Il avait trahi ma confiance.

Peut-être avais-je été aveugle, mais j'avais toujours été sincère. Il n'avait toujours s'agit pour moi que d'un plan cul, de *friends with benefits*, où les sentiments hors de l'amitié était totalement proscrit. Et j'y repensais, je repassais les mois que l'on avait passés ensemble. J'avais je ne lui avais promis plus. Je me rendais compte maintenant qu'à chaque fois que le sujet avait été évoqué, il avait été soit élusif, soit très timide dans sa façon d'acquiescer.

En résumé, il avait été lâche.

Il avait voulu prendre plus que ce que j'étais prête à lui donner, et il avait du se douter que j'aurais tout arrêté si j'avais soupçonné que quoi que ce soit. Il était mon premier mec en quatre ans, peut-être aurais-je dû remarquer quelque chose, peut-être avais-je été naïve, mais il était injuste. L'amour n'avait jamais été sur la table. Il s'était menti plus à lui même qu'à moi. Peut-être espérait-il que je finirais pas tomber amoureuse de lui. Peut-être avait-il été le naïf. Ne jamais sous-estimer la capacité des hommes à se mentir à eux-mêmes. Et quand ses illusions avaient été totalement brisées, au lieu d'être l'adulte responsable, il avait préféré fuir.

Je lui en voulais.

De m'avoir trompée.

D'avoir été lâche.

De m'être fait sentir sale.

Je n'avais rien à me reprocher. Mon comportement avait été exemplaire.

Alors pourquoi étais-je aussi triste que j'étais en colère ?

Ce n'était qu'au bureau, quand je vis la tête de Renée, que je me rendis compte que j'avais régressé. Je portais un jean et un pull informe, mes sous-vêtements étaient une culotte en coton et un soutien-gorge armure. Inconsciemment, j'avais décidé d'arrêter d'être sexy.

Nous primes une longue pause-café où je lui expliquai ce qu'il s'était passé, jusqu'au petit jeune que j'avais appelé juste pour avoir un homme dans mes bras cette nuit-là. Elle écouta, sans rien dire, portant juste son gobelet de café dégueulasse à ses lèvres de temps en temps. Quand j'avais terminé mon histoire, j'avais les larmes aux yeux.

Une autre raison pour laquelle je détestais Jérôme.

Elle me posa la main sur la mienne, et me regarda dans les yeux. Sans un mot, je la fixai comme pour lui demander ce qu'elle pensait.

– Qu'il aille se faire foutre, dit-elle.

Je pouffai de rire, heureuse d'entendre qu'elle était d'accord avec moi. Même si je n'avais eu aucun doute du côté où elle allait se placer, cela faisait du bien de l'entendre dire, que mes sentiments soient ainsi validés.

Qu'il aille se faire foutre, en effet.

Jusqu'ici, Jérôme avait été l'entièreté de ma renaissance sexuelle, et il était temps de me rendre compte que je n'avais pas besoin de lui. Je l'avais déjà prouvé à Munich, mais il me rendait la chose facile. Il m'avait repoussée. Avant, je n'avais que lui parce qu'il me suffisait. Son tort avait été de penser que je lui avais été fidèle parce que je l'aimais.

La seule raison avait été qu'il me comblait sexuellement, que je n'avais pas besoin de voir ailleurs. À Munich, ce n'était pas un besoin qui s'était exprimé, mais une envie.

Et maintenant, j'avais besoin et envie d'aller voir ailleurs. Et le petit minet du seizième n'allait pas être suffisant.

– J'ai besoin de me changer les idées, dis-je.

– Définitivement, me dit Renée. Du coup, tu es libre les week-ends, non ?

Je rigolai malgré moi. Elle ne perdait pas le nord.

– Alors samedi, je te sors. Amène ta robe noire.

– Avec plaisir, dis-je.

Mais je n'y pensais pas une seconde. En fait, je passai presque le reste de la semaine à me chercher des excuses pour annuler à la dernière minute. Je me sentais devenir soudainement asociale comme avant mon aventure avec Jérôme. Mes tenues vestimentaires au travail redevinrent asexuées, mon assurance en avait pris un coup, les hommes ne me regardaient plus dans la rue. Ce n'était pas que je ne me sentais plus sexy, mais je n'avais plus envie de l'être. La trahison de Jérôme ne m'avait pas enlevé ma confiance en moi, juste découragée.

Pourquoi me faisait-il sentir comme ça ? Le soir, je m'endormais devant la télé, après m'être empiffrée de plateaux-repas ou de pizza livrées à domicile. Je n'allais même plus sur mes forums Internet. Sur Facebook, je n'osais supprimer Jérôme de la liste de mes contacts. Je le voyais parfois connecté, mais je ne le contactais pas. Il était hors de question de faire le premier pas. Je ne savais même si j'aurais réussi à rester correcte en lui parlant. Il ne faisait pas non plus le premier pas, et je ne sus si je devais être vexée ou soulagée quand il se déconnecta sans même me parler.

Le samedi, nous prîmes ma voiture. Renée m'avait rejointe chez moi, et comme à son habitude, elle était magnifique. Elle portait une robe noire avec dos et manches de dentelle qui lui descendait jusqu'aux genoux, et moulait parfaitement son corps magnifique. J'avais mis moi-même ma très courte robe noire. Quelque chose d'incroyable s'était produit quand je m'étais habillée. Au fur et à mesure que je mettais mon string, mes bas, mon soutien-gorge, l'envie revenait, celle de plaire, celle d'attirer les regards, de donner envie à un homme, et de le sentir enfin entre mes cuisses. Peut-être m'avait-il fallu une semaine de relâche pour recharger mes batteries. Je ne m'étais même pas masturbée une seule pendant cette semaine. Le manque dans mon entrejambe se révéla

soudainement quand je le couvris de mon string de soie transparente noire.

L'idée me vint dans la voiture, alors que je conduisais vers la boîte de nuit dont m'avait parlé Renée, assise sur la place passagère. Je m'étais soudainement rappelé une conversation que nous avions plusieurs mois auparavant.

– C'est combien déjà, ton record de mecs en un soir ?

– Trois, me dit-elle presque négligemment.

– Je te parie que je peux en faire autant.

Elle me regarda, d'un coup intéressée.

– Yeps, dis-je sans quitter les yeux de la route. Je te parie que ce soir, je me fais au moins trois mecs.

Elle sourit. Son regard était plein de malice.

– Je suis sûre que tu vas y arriver, mais si tu le fais, je te paie le resto, dit-elle.

Mon cœur battit fort. J'y avais pensé toute la journée. Je ne savais même pas pourquoi je voulais le faire. Voulais-je me prouver quelque chose ? Que je pouvais attirer plusieurs hommes en une soirée ? Que je pouvais être désirable ? Que j'avais autant de contrôle sur ma sexualité, sur mon pouvoir contre les hommes ? Que j'étais capable de faire jouir trois hommes ? Était-ce pour une raison aussi puérile qu'une vengeance contre Jérôme ? Ou juste que, comme lorsque j'avais appelé le petit jeunot, j'avais besoin des bras d'un homme pour m'y perdre dedans, sans avoir à m'attacher à lui ? Des bras de plusieurs hommes ? Ou tout simplement étais-je en manque de cul, et je voulais faire quelque chose de particulièrement cochon, d'extrêmement scabreux, de me transformer en ultime objet sexuel, parce que c'était comme cela que je prenais mon pied ?

Je n'ai aucune honte à dire que j'en mouillais à y penser.

Et maintenant que je l'avais dit à Renée, je m'étais engagée, j'avais sauté une barrière.

Maintenant, je devais le faire. Et je serais tellement fière de moi ensuite.

Nous nous garâmes sur le parking de la boîte de nuit, et je me sentis panthère quand je descendis de ma voiture.

L'endroit que nous visitions ce soir était le genre que j'avais évité quand j'étais plus jeune, mais que je recherchais aujourd'hui pour les mêmes raisons que je les haïssais avant. La musique était trop forte, l'endroit trop plein, tout le monde buvaient, et cherchait une seule chose : ramener quelqu'un ce soir. J'avais décidé d'en ramener trois. Au moins.

Nous passâmes devant la file des prétendants à l'admission au night-club, une foule parquée en fil derrière un cordon pourpre, attendant patiemment d'être jugé par le cerbère à l'entrée, qui déterminerait qui aurait le mérite de pouvoir rentrer. Les critères étaient non écrits, arbitraires, certains même illégaux, mais souvent prévisibles : pas les bonnes chaussures, par la bonne tenue, pas le bon âge, et le pire des crimes : être un homme venu non accompagné de femmes. Renée connaissait le videur, lui fit la bise, et il nous fit entrer sous les yeux jaloux de ceux qui attendaient depuis je ne savais combien de temps.

La boîte de nuit était étonnamment moins remplie que la file d'attente à l'extérieur le laissait entendre. Il devait s'agir d'une de ses boîtes tellement obnubilées par avoir une réputation « cool », qu'elle était prête à sacrifier du chiffre d'affaires pour se donner l'impression d'être plus demandée qu'elle ne l'était réellement. Mais au moins, la foule à l'intérieur était gérable, même si la musique était trop forte. Immédiatement, Renée me prit par la main et m'amena vers le bar. Je butai contre plusieurs personnes sur le chemin,

dont un charmant jeune homme à la chemise très serrée dont j'attrapais l'odeur de sueur lorsque je me frottais subrepticement à lui.

– Salut Renée, entendis-je alors que j'étais retournée pour mater les fesses de celui contre lequel j'avais buté.

Renée faisait la bise au barman, qui s'était penché par-dessus le bar pour lui poser la main sur l'épaule.

– Et tu me présentes ta copine ?

À peine entendis-je à travers la musique techno que le barman s'appelait André. Je n'avais pu que remarquer le regard qu'il m'avait jeté de haut en bas, et qui s'était particulièrement attardé sur mon décolleté. Quelques jours avant, j'aurais eu le réflexe de remonter ma robe sur mes seins, mais pas ce soir. Ce soir, je me voulais vulgaire, provocante, sexuelle. André avait un physique d'acteur porno, crane rasé, barbe de trois jours, et un corps sculpté deux heures par jour en salle de sport, le torse moulé dans un t-shirt deux tailles trop petites, et dont les manches menaçaient de craquer sous l'assaut de ses biceps recouverts de tatouages ethniques de trois cultures différentes dont il ne faisait pas parti. Il ne lui manquait plus que des lunettes de soleil à l'intérieur pour être la caricature parfaite du mâle alpha, et la manière dont il me regardait me faisait penser qu'il n'avait aucun doute que s'il le voulait, il m'aurait ce soir dans son lit.

Mais ce soir, je décidais, et il ne m'aurait que si je voulais.

Nous partîmes chacune avec un mojito et prirent place à une table près de la piste de danse, que Renée avait réussi à réserver rien que pour nous dans le carré VIP. Nous sirotâmes nos boissons en regardant le défilé des corps sur la piste de danse.

Je me mettais en quête de ma victime numéro 1.

La piste n'était qu'à moitié remplie, avec légèrement plus de femmes que d'hommes grâce au système de sélection à l'entrée, une tentative de la direction de transformer cette boîte de nuit en marché de la viande pour les chanceux clients masculins qui arriveraient à rentrer.

La piste de danse des boîtes de nuit modernes est encore maintenant ce que le genre humain avait de plus rapprochant des rituels d'accouplement des animaux. Bien que certaines femmes étaient là uniquement pour danser, certaines, et pas forcément celles habillées de la manière la plus provocante, dansaient de façon langoureuse, et regardaient avec envie les coqs qui se pavanaient autour d'eux, les frôlaient et espéraient avec trépidation que l'une d'entre elles se plaquerait contre eux lorsqu'ils se mettraient dans leur dos. La victoire était atteinte quand ils pouvaient mettre les mains sur leurs hanches sans être repoussés.

Renée avait les yeux posés sur un petit minet qui ne devait avoir plus de 20 ans, un grand mince habillé tout en noir avec une chemise collée au corps et qui dansait en bougeant comme une vague, les yeux fermés. Elle me regardait avec un regard qui disait « celui-là est pour moi ». Je lui laissais volontiers.

Il n'y avait personne qui m'attirait plus que les autres. Je me promettais de me donner au premier qui oserait m'aborder.

Nous finîmes nos boissons et nous précipitâmes sur la piste de danse vers le petit minet. Je me plaçai au centre de la piste et me mis à onduler, mes mains passant sur mon corps, dans mes cheveux, les yeux à demi fermés, alors que ma colonne vertébrale vibrait au

rythme des basses envahissantes d'un morceau médiocre de musique électronique. La piste sentait la sueur, le parfum et l'eau de colonne, et malgré le fait qu'elle était à moitié vide, je me butais contre les autres danseurs, hommes et femmes, tirant autant de plaisir du contact du bras nu d'une jeune fille que du dos trempé de sueur d'un garçon. Je sentis plusieurs me frôler, et même des mains passer sur mes fesses, me faisant frissonner et me donnant envie de plus. Mes fesses cherchaient se contact, se contractaient, allaient vers ces mains qui finissaient par se dérober, ou au contraire guidaient leurs doigts sous l'ourlet de ma robe. À un moment, je sentis les longs ongles pointus d'une femme frôler la chaire de mes fesses nues.

Je sentis soudain un corps rester dans mon dos, être plus insistant, se presser contre moi. J'ouvris les yeux. Renée, quelques mètres devant moi, se frottait allégrement contre le minet en noir et jetait un coup d'œil approbateur sur le garçon qui était derrière moi, et que je ne pouvais voir. Je me tournais, afin de pouvoir faire face à un des miroirs.

Il était en effet pas mal, même si ce n'était pas le plus beau de la piste. Légèrement plus vieux que moi, la trentaine, il faisait bien plus homme que la plupart des garçons de la piste. Brun, rasé de près, des yeux noirs, ses yeux semblaient très intéressés par la base de mon cou et mon décolleté, dont il avait une vue magnifique en raison de sa grande taille. Il dégageait une odeur sucrée. Je suis dans cette boîte surchauffée pour nous pousser à la consommation. Des gouttes de sueur coulaient sur mon dos nu. Je me reculais contre le garçon, jusqu'à sentir mon dos contre son torse et mes fesses contre son bassin. J'attrapai ses mains, les posai sur mes hanches, et me mit à danser, langoureusement, en vague, l'entraînant avec moi, me frottant contre lui, sentant son sexe durcir contre le bas de mon dos. Ses mains commencèrent à s'aventurer, sur mes hanches, mes côtes, mon ventre, et remontaient sur la base de mes seins, sans oser aller plus loin. Je guidais ses mains avec les miennes, l'emmenais à aller vers mon entrejambe. Savoir ses doigts si prêts de mon intimité, juste séparée par le tissu tendu de ma robe, me fit me cambrer, me pencher, et m'appuyer contre son sexe qui menaçait d'exploser de sa braguette. Je me redressai, jetai la main derrière sa tête, et le guidai sur mon cou. Il m'embrassa le cou, passa sa langue sur la piste qui allait de mon épaule à mon oreille, et redescendit sur ma nuque, qu'il lécha d'une langue humide et scabreuse, à la manière d'un cunnilingus. J'imaginai cette langue se promenant entre mes grandes lèvres, titillant mon bouton, et s'infiltrant dans mon sexe que je sentais déjà devenir humide. Je fermai les yeux et poussai un gémissement qui se perdait dans la musique assourdissante. Une main me tripotait les fesses tandis qu'une autre s'était posée sur mon sein. Du bout de son doigt, il avait trouvé la pointe dure de mon sein et l'agaçait du bout de son ongle dur. Je fléchissais des genoux, prise par une excitation sans nom.

Je me retournai et l'embrassai à peine bouche. Il me serra dans ses bras, des bras plus forts qu'ils n'en avaient l'air, me caressant le dos. Il mit les mains sur mes fesses, me les serra. Je lui agrippai les hanches et le poussai vers moi, sentant enfin sa bite contre mon entrejambe. Et en ce moment, c'était tout ce qu'il était pour moi, une bite sur pattes, à peine un homme, juste quelque chose sur lequel je voulais m'empaler. Qu'importe qu'il ne soit pas si attirant que ça, que je ne le connaisse pas, je ne voulais qu'une chose de lui. Et il faillit tout gâcher.

– Tu veux aller boire un verre ? me demanda-t-il à l'oreille.

Je du lui faire répéter plusieurs fois pour être sûr, la musique rendant toute conversation difficile. Mais je réussis à comprendre. Je n'avais aucune envie de boire un verre.

– Non, lui dis-je, j'ai envie que tu viennes avec moi dans ma voiture.

Il se recula, comme s'il avait mal compris, ou plutôt était apeuré, comme tant de ses hommes qui semblent désespérés quand une femme va plus vite qu'eux. Certains fantasmaient tellement sur une femme qui serait insatiable et prendrait l'initiative, qu'ils n'avaient aucune idée de ce qu'ils devraient faire s'ils en rencontraient une. Je le tins par les mains, arrêtai ce mouvement de recul, et le tirai vers moi.

– Si tu veux me baiser, c'est maintenant, pas plus tard. Ou je me trouve quelqu'un d'autre. J'y étais allée fort, trop agressive probablement. Un moment, j'eus peur qu'il s'enfuie, qu'il parte. Je voulais me taper trois mecs ce soir. Si celui-ci refusait, ce serait plus dur avec le prochain.

Je voulais paraître forte, montrer que j'avais le contrôle, que je pouvais choisir mon partenaire. Allait-il se refuser à moi ?

Non.

Il me prit dans ses bras, m'embrassa sauvagement, puis me pris la main et m'amena vers la sortie. La bosse dans son pantalon était devenue proéminente, et j'en fus presque à me demander s'il allait tenir jusqu'à ma voiture sans éjaculer dans son slip.

Le vigile à l'entrée nous tamponna la main avec une encre spéciale qui ne se voyait qu'à la lumière noire et nous permettrait de rentrer. Je surpris un regard appuyé et blagueur du grand noir. Je me demandai si je n'aurais pas préféré partir avec cette masse choisie surtout pour le côté intimidant de son énorme carrure. Je me ressaisis et emmenai le garçon dont je ne connaissais pas le nom vers la voiture que j'avais fait exprès de garer dans un emplacement à l'écart. Avec amusement je surpris un couple qui avait eu la même idée que nous, une petite blonde complètement nue qui ne devait avoir plus de 18 ans et chevauchait frénétiquement un garçon qui n'avait même pas enlevé sa casquette et ses lunettes de soleil.

J'ouvris la porte arrière gauche de ma voiture, et nous nous engouffrâmes sur la banquette arrière. L'espace exigü allait rendre les choses acrobatiques, mais je m'en fichais. J'étais trop excitée, je n'avais pas besoin de préliminaires, j'avais juste besoin d'être pénétrée, maintenant.

Il me releva la jupe, découvrant mes fesses soulignées par mon string noir. Ses mains me caressaient, me donnaient encore plus envie de lui, et de sa bite. Je baissai son pantalon et son boxer et en sortis son sexe dur comme le fer. Je le pris en bouche instinctivement, sans pouvoir m'en empêcher, alors que mon ventre criait famine. Je montai et descendis, parfois tapant le gland contre le fond de ma gorge. Il avait un goût fort, celui du sexe qui avait été enfermé toute la journée dans son boxer, une odeur forte qui me rendait dingue. Je promenais la langue sur son frein, sur la limite entre le gland et sa verge, puis le gobai en entier, remontant doucement, jusqu'à ce qu'un mince filet de salive se tende entre son gland et mes lèvres. Pendant ce temps-là, il gémissait, me caressait les cheveux et les fesses.

Puis je n'y tins plus.

Je lui mis un préservatif. Difficilement, la tête tapant contre le plafond de ma voiture, je le chevauchai. J'écartai mon string, le guidai en moi, et me laissai tomber sur lui.

Enfin ! Enfin j'étais remplie. Je poussai un soupir de soulagement, de me voir enfin prise. Sa bite me remplissait, et pendant un court instant, j'étais heureuse.

Trop court instant. J'avais à peine donné trois coups que l'homme sous moi poussa un râle, et fut pris de quelques soubresauts, avant de se laisser retomber dans un soupir.

Sérieusement ?

Je le dévisageai, sans rien dire. Il me regardait d'un air désolé, et commençait à vouloir parler.

Je ne voulais rien entendre. Je me retirai de lui, lui enlevai son préservatif rempli de sperme et le jeta par la fenêtre dans l'étendu d'herbe qui bordait le parking. Je repositionnai mon string et rabaissai ma chemise, pendant qu'il sortait. Je renfermai la voiture et me remis en route vers la boîte de nuit pendant qu'il était encore en train de se rhabiller. Le vigile me jeta un regard bizarre, alors que je rentra seule en lui montrant mon tampon.

Je ne trouvais pas Renée, mais en fait, je ne la cherchais pas vraiment. Je m'assis au bar et demanda à André un mojito, qu'il me donna sans un mot. Mais je ne pus m'empêcher de repérer le coup d'œil qu'il me jeta alors qu'il s'éloignait pour prendre la commande groupée d'une bande d'étudiants.

Le petit con, me dis-je en pensant à celui qui n'avait pas su me retenir dans la voiture. Il avait su me monter, m'exciter, et il m'abandonnait juste au moment où les choses allaient être intéressantes. Je sentais encore sa bite rentrer dans ma chatte comme un immense soulagement. Mon entrejambe était poisseux, je coulais encore, je voulais un homme entre mes cuisses, et le plus vite possible. Et si possible, ce coup-ici, un qui durerait plus longtemps. Je tirais au moins la satisfaction d'avoir été si excitante qu'il n'avait pas pu se retenir.

Une voix me sortit de ma rêverie. Un homme d'à peu près 22 ans venait de me parler. Je lui demandais de répéter.

– Je disais, je t'offre un verre, me cria-t-il un peu trop fort à l'oreille.

Je regardais mon mojito à peine entamé, et le garçon. Un adepte des salles de musculation, à n'en pas douter, son t-shirt avait un décolleté pratiquement plus important que le mien pour montrer ses pectoraux qui, je l'admettais, étaient aussi impressionnant que ses biceps. Malheureusement, je ne pus m'empêcher de remarquer que son pantalon slim recouvrait des cannes de serin. Tout le reste en lui me déplaisait, sa coiffure ultragélisée constituée de dizaines de petites pointes acérées, sa minuscule boucle d'oreille, sa chaîne en or aux maillons énormes autour du cou, sa montre de la taille d'une soucoupe de tasse à thé, la chaîne en acier qui tenait son portefeuille attaché au passant de ceinture de son pantalon, et surtout, sa mine assurée, sa main posée sur le bar juste en face de moi, le fait qu'il me collait. Les vibrations qui ressortaient de ce type étaient toxiques, et me faisaient limite peur.

– J'ai déjà un verre, merci, lui dis-je. Et j'aimerais être seule.

– Voyons, sois pas comme ça, on discute non ? C'est quoi ton nom ?

– Écoute, je n'ai pas envie de te donner mon nom. Est-ce que tu peux me laisser seule, s'il te plaît ? Je te l'ai déjà demandé une fois.

– C'est bon, on peut parler. C'est quoi ton problème ? J'te propose un verre, tu dis non, tu te prends pour qui ?

Je commençais à partir, mais il mis la main sur mon poignet, pas fort, mais je sentais qu'il pourrait serrer comme il voulait. Je commençai à prendre peur.

– Lâche-moi, maintenant, ou...

– Ou quoi ? Dit-il les dents serrées.

– Ou je t'éclate la gueule moi-même, dit une autre voix.

Nous nous retournâmes et vit André en face de nous. Je fus la seule des deux à remarquer qu'il avait enfilé un poing américain. Mon adversaire, en mode coq, me lâcha et s'adressa directement au barman.

– Mêlé-toi de tes affaires. C'est entre elle et moi que ça se passe. Alors, tu dégages, parce que mec, tu fais pas le poids.

Je tremblais tellement que je ne pensais même pas à partir. Seul André semblait parfaitement garder son calme. Le barman fit un signe derrière lui du menton.

Aussitôt, quatre énormes mains noires s'abaissèrent sur le petit con et l'emmenèrent sans ménagement vers la sortie pendant qu'il criait toutes sortes d'invectives, la plupart dirigées contre moi.

Je vis André enlever son poing américain et le ranger dans la poche arrière de son pantalon. Il sortit une bouteille de goldschlager, en versa dans un verre à shot, et le posa devant main.

– Cadeau de la maison, dit-il.

Je haïssais normalement la goldschlager, mais je l'avalai d'un seul coup. La liqueur me brûla la gorge. Je toussai, sentis ma tête tourner, mais mes tremblements cessèrent bientôt. Le stress de la courte confrontation s'arrêta, remplacé par une amertume haineuse. Ce n'était pas la première fois que j'avais affaire à ce genre de comportement, et cela ne devenait pas plus facile avec le temps.

– Merci, dis-je à André.

Je lui étais reconnaissante, et d'une façon irrationnelle, je le haïssais un peu pour ça.

J'étais venue pour me montrer forte, prouver que j'étais une femme qui aimait le sexe et consommait les hommes sans en avoir besoin, et voilà que l'autre connard de bac à sable me rabaissait au rang de demoiselle en détresse.

Et après on s'étonnait que je voulais rester célibataire.

– De rien, dit André, je le surveillais depuis un moment celui-là. Si tu as un problème, tu reviens au bar, hein ?

Je lui promis et me retournai, face à la scène, lui tournant le dos pour éviter de lui parler. Je ne trouvais trace de Renée nulle part. De mon lapin non plus, maintenant que j'y pensais. Peut-être était-il trop gêné pour remonter sa face. Peut-être même aurais-je dû lui donner une deuxième chance. Il aurait pu redémarrer. Quelle était la probabilité qu'il soit éjaculateur précoce deux fois de suite ? Est-ce qu'il y avait une raison pour que je ne retourne pas vers lui ?

Je la vis, ma raison, autour de la seule table de billard. Je pensais avec un sourire à la première démonstration de drague expresse de Renée. Ici, ils étaient trois, deux garçons et une fille, un peu plus jeunes que moi, à jouer, mal d'ailleurs. Deux d'entre eux étaient en couple, mais celui que je visais était seul. Je ne voyais aucune fille lui tourner, ou assise sur une des chaises à le regarder.

N'importe qui habillé comme lui aurait eu l'air d'un guignol, mais il y avait quelque chose

dans sa façon de se comporter qui irradiait une confiance qui nous forçait à accepter ses choix. Assez grand, physique de marathonien, il portait un pantalon de toile noire, des chaussures cirées brillantes, un veston boutonné noir sur une chemise à petits carreaux bleue claire ornée d'une cravate noire. Le détail qui me faisait craquer était qu'il avait remonté ses manches de chemise au dessus de ses coudes, révélant des avant-bras musclés. J'adorais la concentration qu'il affichait alors qu'il se penchait pour jouer son coup, et la forme de ses fesses qui distendaient le tissu de son pantalon. Je voulais ses fesses. Je me mordis la langue, sentant ma respiration s'approfondir. Je pris mon courage à deux mains et m'approcha de la table.

Ils étaient juste en train d'entamer une nouvelle partie. La fille plaçait les boules dans le triangle. Je m'approchai de l'homme que j'avais en vue. Dans cette partie de la boîte de nuit, la musique était moins forte, j'avais moins besoin de hurler. Mon cœur battait la chamade. J'eus un moment de doute. Je me sentais bête, d'un seul coup. L'autre garçon, je ne l'avais pas vraiment choisi, je l'avais laissé venir à moi, je m'étais laissé faire. Et si celui-là rigolait ? Si les autres rigolaient aussi ? J'étais aussi bien consciente que ma robe ultra-courte était inadaptée au billard.

Je me trouvais face à lui. Je ne pouvais plus reculer sans avoir l'air d'une imbécile.

– Je peux me joindre à vous ? demandai-je en ne regardant que lui. Je vois que vous êtes trois, ça ferait deux équipes.

Au moins je n'avais pas hésité, ni bégayé. Je m'étais surpris à avancer ma poitrine vers lui, et j'étais probablement trop près de lui. Je le sentis hésiter, regarder par-dessus mon épaule, comme s'il demandait l'autorisation de ses partenaires. Visiblement, ils étaient d'accord, car il me donna une queue et me dit que j'étais dans son équipe. Exactement ce que je voulais.

Aucun d'entre eux ne me dit son nom, et je ne dis pas le mien. La fille cassa, et mon partenaire joua à son tour. Je me plaçai derrière lui, admirait enfin ses fesses de près. Son pantalon lui allait tellement bien que je me demandais s'il n'était pas taillé sur mesure. Il rata lamentablement son coup. Il se releva, restant près de moi, de ce côté de la table, pendant que l'autre garçon ouvrait le score. Il loupa son coup suivant.

Je me penchai, conscience que ma robe serrée remontait dangereusement. Je vis que mon partenaire s'était placé derrière moi pour mieux me regarder. L'autre garçon semblait lui lancer un regard amusé, pendant que la fille m'ignorait complètement. Je me concentrai, émoustillée de savoir que le regard de ma cible était probablement fixé sur la naissance de mes fesses. Peut-être même voyait-il le tissu de mon string noir dans mon entrejambe. Avec amusement, je remarquai que l'autre garçon jetait des coups d'œil qu'il voulait discret sur ma poitrine. Je tirai, rentrai une boule, et pensai, pour la deuxième fois en peu de temps, à la sensation que cela devait faire d'avoir deux hommes à soit. Je sentais mon entrejambe devenir chaud.

Je me repositionnai. Mon partenaire me suivit, ostensiblement pour surveiller le coup que je faisais, mais il restait de plus en plus près de moi. Je sentais son odeur, une odeur masculine, douce, relevée par une touche de Terre d'Hermès qui m'enivrait. La partie continua, sans qu'on ne se dise un mot, mais en s'approchant de plus en plus. Je le frôlai. Il finit par poser sa main sur le creux de mon dos quand je jouai mon dernier coup. Nous ne vîmes pas la fille entrer la boule noire, trop occupés que nous étions à nous embrasser

fougueusement. Nous ne nous étions pas adressé la parole depuis que j'avais demandé si je pouvais jouer. Il me serra fort, très fort, jusqu'à pratiquement m'étouffer. Ses bras étaient musclés, son dos dur comme l'acier, tout son corps sentait la puissance, une vraie de sportif, pas celle factice du petit con qui m'avait harcelée au bar. Je m'approchai de son oreille et lui susurrai les mots que je voulais lui dire depuis longtemps. Ma vulve était gonflée, et ma culotte trempée.

– Je veux de toi, maintenant, lui dis-je.

Il me regarda, et encore une fois, je sentis son hésitation. Mais je ne pouvais pas le laisser. Je l'avais trop vu me regarder, je l'avais trop laissé me toucher, je l'avais trop maté, senti, palpé, et maintenant je le voulais. Je jouai le tout pour le tout et mis ma main sur son sexe. Il était dur.

– Alors, qu'est-ce que ce sera ? lui dis-je.

– J'ai une copine, me dit-il désolé.

– C'est entre toi et ta conscience, et si tes amis ne disent rien, ta copine n'en saura jamais rien. J'ai juste envie de toi, ce soir, et toi aussi tu as envie de moi. Ensuite, on se reverra jamais. Alors, qu'est-ce que ça sera ?

Ses dernières hésitations sautèrent. Il me prit par la main et essaya de m'amener vers les toilettes des hommes. Mais j'avais une meilleure idée. Je le tirais vers le carré VIP, où j'avais encore mon entrée, et l'emmenai vers les toilettes réservées à ceux que la direction considérait comme plus méritant que les paysans qu'elle avait à peine daigné laisser rentrer.

Les toilettes VIP des femmes n'étaient pas des toilettes collectives. Elles étaient immenses, à la décoration criarde, et ne contenaient qu'un seul toilette au couvercle rabaisé. Je pensais à un moment aux toilettes à la turque où Jérôme m'avait furieusement sodomisée, mais celles-ci étaient bien plus propres, bien moins glauques.

Je fermai la porte derrière moi et embrassai l'homme en défaisant son veston, sa cravate et sa chemise. Je passai la main sur son torse velu et musclé, collant de sueur. Je me baissai petit à petit, ma langue s'attardant sur sa gorge, sur ses tétons, son ventre, son nombril. Accroupie, ma robe était remontée sur mes hanche, laissant voir mon string si détrempé que ma vulve rasée était visible en transparence à travers le très vin tissu.

J'extirpai le sexe de son pantalon et le suçai, le deuxième que je mettais dans ma bouche ce soir. Il me caressa les cheveux, et je le pompai, yeux fermés, une main sur sa verge, l'autre tirant mon string sur le côté pour me caresser. Je lui léchai les couilles et le masturbai, lui gobant ses deux testicules avec gourmandise. Puis ma langue s'aventurait sous ses couilles, vers le début de la raie de ses fesses. Il se pencha en arrière, plia les jambes, pour faciliter le voyage. Prise d'un élan d'inspiration, je lui enlevai le pantalon qui lui entourait les chevilles, me relevai, et avec une assurance et une domination que je ne me connaissais pas, le penchai sur le meuble du lavabo.

Je lui écartai les fesses et mis ma langue entre ses deux globes musclés et velus, plongeai ma langue, lui léchai l'anus qu'il me présentait avec désir. Il poussa un long soupir quand ma langue s'infiltra dans son petit trou, pendant qu'une de mes mains passait entre ses cuisses pour le masturber furieusement. Son petit trou était bientôt plein de salives, détendu. Poussant ma logique jusqu'au bout, j'enfonçai mon index, me rappelant de la que je m'étais moi-même prise dans cet orifice, et du plaisir qu'elle m'avait procurée.

Il lâcha un râle puissant et poussa pour que je m'enfonce encore plus. Me rappelant de choses que j'avais lu sur Internet, je cherchai du bout de mon doigt une petite boule plus dur, sur l'avant, la fameuse prostate, et me mis à la masser.

C'était tout ce qu'il voulait. Le sexe dans ma main devint d'un seul coup plus dur, plus gros, plus veiné. Il se mit à gémir, à pousser des cris que je n'avais jamais entendus chez un homme, des cris d'une puissance que je ne pensais pas exister. Si mes deux mains n'avaient pas été occupées, ces seuls cris auraient suffi à me faire jouir juste en me masturbant un peu. Il tremblait. D'où j'étais, je voyais ses abdominaux se tendre et tressaillir sous les assauts du plaisir. Je le sentais devenir de plus en plus gros, et il criait de plus en plus, s'oubliait, sûr que personne ne l'entendrait au dehors, sous la musique assourdissante. Je voulais qu'il jouisse là, sur le sol, et en même temps, je ne voulais pas qu'il me laisse en plan. Cette bite dure comme du fer, je la voulais en moi.

Il choisit à a place. Il se releva, et mon doigt glissa de mon anus. Son sexe était dressé vers le ciel, et semblait empreint d'une vie propre, bougeant, vibrant. J'avais l'impression que je pouvais le faire partir d'un seul coup de langue, et je l'aurais fait s'il ne m'avait pas à son tour forcée à me pencher sur le lavabo. Je lui tendis le préservatif que j'avais déjà sorti de mon sac et je l'entendis le mettre avant de pointer son gland sur mon anus. Je lui posai la main sur le bas-ventre pour l'arrêter, agrippai son pénis et le dirigeai vers ma chatte inondée.

Il l'enfonça d'un seul coup et me laboura. Je poussai immédiatement des cris de plaisir immense, mes jambes tressaillant sous le plaisir que me procuraient ses coups de reins puissants. Ses râles arrivaient jusqu'à mes oreilles, je sentais qu'il se retenait, qu'il essayait de me pilonner longtemps. Ses jambes se contractaient. Chaque coup de reins claquait puissamment, ses mains frappaient et pinçaient mes fesses. Bientôt je fermai les yeux, ne pensai qu'à la sensation entre mes jambes qui montait et m'amenait de plus en plus près de l'orgasme.

Il se retira d'un seul coup. Je poussai un gémissement de frustration, de ne plus sentir sa bite dans ma chatte. Je retombai d'un seul coup, en colère d'être passée si prêt de la jouissance et d'avoir échoué. Il enleva la capote dans un claquement et lança trois longues et chaudes giclées de sperme dans mon dos nu, ma robe ayant été remontée par dessus mes épaules. Son visage s'était déformé dans un rictus orgasmique ridicule, mais son cri d'orgasme résonna dans mes oreilles comme un accomplissement. Je me retournai et avala son sexe encore dur, lapant avec ma langue les dernières gouttes de spermes, prolongeant son orgasme, léchant avec force son gland hypersensible, manquant de faire céder ses genoux sous les vagues de plaisir que je lui procurais. Je n'avais pas joui, mais il m'avait donné énormément de plaisir, et je l'avais fait jouir avec force. J'étais fière. Je me relevai et l'embrassai. Il me dit merci, et je lui souris juste. Mais maintenant, j'en avais fini avec lui.

Après l'amour venaient toujours les moments les moins glorieux. Il prit l'une des serviettes éponges mises à notre disposition (pas de simple papier pour s'essuyer les mains dans les toilettes VIP), l'humecta et me nettoya le dos de la semence qui collait sur mon dos. Je remis mon string collant, rabaisai ma robe, et sortis avec lui des toilettes. Je lui fis comprendre que nos chemins se séparaient maintenant. Il repartit, penaud, à la recherche de ses amis, et je rejoignis Renée à notre table attirée, où elle discutait avec le

petit minet à chemise noire. Elle me fit un grand sourire et me tendit les deux bras pour que je l'ai rejoignent. Je la pris dans mes bras.

– Alors, tu en es où ? me demanda-t-elle.

Je m'assis en lui montrant deux doigts. Elle me sourit et forma les mots « bien joué ».

Le petit minet avait son bras autour de la hanche de Renée, et je souris en voyant que sa braguette était défaits. J'avais probablement surpris Renée la main dans le sac.

Je commandai un autre mojito, le troisième de la soirée, plus que ce que j'avais l'habitude de boire. Je ne me sentais saoule, mais j'avais la tête légère, et mes inhibitions étaient encore plus levées. Le minet se leva pour aller aux toilettes. Immédiatement, Renée se colla à moi, et me demanda les détails. Je la fis rire quand je lui évoquais l'éjaculateur précoce, et l'impressionnai quand je lui dis ce que j'avais fait au garçon si chic. Elle chercha du regard celui à qui, comme elle le disait de façon si éloquente, j'avais « foutu un doigt dans le cul ». Je lui demandai ce qu'elle avait fait jusqu'ici, et elle me dit qu'ils avaient juste joué, pour le moment, et qu'elle comptait bien ramener le minet chez elle ce soir, et le garder toute la nuit.

Il nous rejoignit. Nous parlâmes de sujets divers (il s'avérait être organisateur de rapatriement sanitaire pour une société d'assistance, et avait un tas d'anecdotes hilarantes qu'il racontait avec le lyrisme de sketches maintes fois répétés). J'oubliais un instant mon défi de ce soir, jusqu'à ce que je vis au bar un homme d'une trentaine d'années, qui buvait seul. Je donnai congé à Renée et son minet, et allai au bar.

Une demi-heure plus tard, je me trouvais à l'arrière d'un break Mercedes, entièrement nue, avec un homme un peu potelé qui me labourait à la missionnaire sans énergie, et qui jouit au bout de dix minutes sans que je ne ressente quoi que ce soit d'intéressant.

Je revins dans la boîte de nuit, légèrement déprimée, et cru même surprendre un secouement de tête du vigile d'entrée. Je n'en avais en fait honnêtement rien à faire de ce qu'il pensait de moi, qu'il pense de moi que j'étais une pute, une salope, une traînée. En fait, j'étais à ce moment un mélange de satisfaction et de déception. Mon ego était satisfait. En deux heures environ, j'avais réussi à convaincre trois hommes de coucher avec moi, dont deux que j'avais ciblé et sélectionné moi-même. Je m'étais prouvé, à moi-même, que Jérôme n'était pas une exception, une aberration: j'étais capable de séduire, de générer du désir dans les hommes que je voulais, de leur donner tellement envie de moi qu'ils étaient capables d'abandonner tout ce qu'ils étaient en train de faire, pour me suivre. Je les avais fait jouir. Je me sentais puissante. Et cela faisait du bien, putain ce que ça faisait du bien.

Malheureusement, si mon esprit était satisfait, mon corps ne l'était pas. Seul le gars en veston m'avait approchée de l'orgasme, et mon être avait envie de connaître le paroxysme, de soulager la tension, l'envie et le désir que je tenais en moi.

Renée était occupée à embrasser avec passion son petit minet, et je m'assis au bar pour leur laisser un peu de tranquillité. Je me rendis compte avec horreur en prenant ma place, que j'étais repartie tellement rapidement de la Mercedes que j'en avais oublié de remettre ma culotte. Je croisais les jambes. Je me sentais gluante. Malgré le côté insatisfaisant de cette dernière relation, j'avais coulé, et le jus de mon sexe avait inondé mes cuisses. Je regardai l'heure. Il était une heure et demie du matin. Je commençai à ressentir la fatigue et posai ma tête dans mes mains, les coudes sur le zinc. André se positionna

devant moi.

– Un mojito ? me demanda-t-il.

Je réfléchis un instant.

– Non, un autre cocktail. Surprends-moi.

Il assembla plusieurs boissons dans un shaker et versa un liquide couleur café crème dans un verre à martini. Je le sirotai. Le cocktail avait un goût de café. J'aimais beaucoup

– C'est quoi ? demandai-je

– Vodka, Bailey et liqueur de café. On appelle ça un Orgasme Hurlant.

– Ce sera bien le premier de la soirée, dis-je amèrement.

Cela m'avait échappé. Je rougis, un peu honteuse de ma blague, mais André rigola.

– Aucun n'a fait l'affaire ?

– Ça s'est tant remarqué que ça, mon manège ?

– Tu n'es pas vraiment discrète. Je ne juge pas, tu me diras. Mais j'en ai compté trois

– Il y en a eu trois.

– Excuse-moi de te demander ça, mais pourquoi ? C'est un pari ?

– Oui, dis-je, souhaitant en cacher la raison. J'avais parié avec Renée que je pouvais me faire trois mecs en une soirée.

– Au moins ça, c'est un succès. Et la raison pour lequel ce cocktail est un autre cadeau de la maison. Tu l'as mérité.

– André, je vais finir par croire que tu essaies de me saouler, taquinai-je.

– Comment ça, un barman peut pas essayer d'être commerçant ?

– Laisse-moi rire.

– Ou j'essaie de me mettre dans tes bonnes grâces, peut-être que j'ai envie d'être le quatrième, dit-il avec un grand sourire. C'est pas parce que tu as atteint ton objectif que tu es obligée de t'en arrêter là.

Je le regardai. Il ne faisait que semblant de plaisanter. Peut-être était-ce l'alcool qui parlait, mais je n'avais plus du tout la même idée de lui qu'à mon arrivée dans le bar. Après tout, il était, physiquement, impressionnant, et je me demandai d'un seul coup ce que cela pouvait donner de l'avoir entre mes cuisses. J'en vins même à fantasmer qu'il était effectivement acteur porno, et qu'il saurait me labourer fortement et longuement, comme dans ces films que je regardais, et où je voyais avec un mélange d'admiration et de jalousie ces femmes qui se faisaient prendre sauvagement à en crier pendant une heure. Mine de rien, j'avais envie de ce genre d'expérience, et je me demandais s'il serait capable de me la procurer. Je dus sourire, parce qu'il réagit.

– Alors, je dois prendre ça comme un oui ? demanda-t-il.

– Laisse-moi réfléchir, dis-je en faisant une moue joueuse et taquine.

Après tout, pourquoi pas ? Pour parler vulgairement, je venais de donner mon cul à trois étrangers, des gens dont je n'avais demandé qu'une chose, qu'ils me baisent. Je m'étais servie d'eux, pour mon plaisir, pour mon ego, et je m'étais fixé le chiffre de trois, uniquement parce que je voulais égaler le record de Renée.

Pourquoi uniquement l'égaliser ? Après tout, j'avais encore envie d'un homme, j'avais encore envie de me faire baiser, de sucer, de sentir les coups de butoir d'un amant.

Pourquoi m'arrêter là ?

Je ne dus hésiter en tout et pour tout qu'une seconde, et à l'instant, je crois que j'aurais été

prête à aller le sucer derrière le bar.

– Okay, dis-je, si ça ne te gêne pas de passer après trois autres mecs.

– Je finis le service dans une demi-heure. J'habite à côté.

Je pris mon verre, me levait de mon siège, tirai un coup sur la paille, et partis tout en le fixant.

– Je te retrouve à la sortie à 2h. Sois là, ou je pars avec un d'autre.

Renée avait arrêté son match de langue avec son petit minet, et même s'ils étaient encore enlacés l'un dans l'autre, au moins ils ne faisaient que se parler. Je m'installais face à eux, et même si le garçon semblait irrité que je vienne les interrompre, Renée m'accueillit avec un grand sourire.

– Trois, lui dis-je.

Elle lâcha son mec et me serra sans ses bras, ses seins écrasant les miens. Je lui dis à l'oreille.

– Et je vais battre ton record, je pars avec André. Tu as besoin de la voiture pour rentrer ?

Elle se rassit, et me rassura, qu'elle se débrouillerait, qu'elle revenait avec Quentin, qu'il avait sa propre voiture.

« Quentin », mon Dieu. Il avait même un prénom de petit minet. Nous parlâmes, Renée et moi, et je sentais que je le gênais. Pour me jouer de lui, je croisai et décroisai les jambes, et rigolai intérieurement chaque fois que je voyais son regard dévier sur mon sexe sans culotte. Je ne savais pas si Renée s'apercevait de mon jeu, mais perversement, j'aurais aimé lui voler son homme, alors qu'il ne m'attirait pas du tout, pour me montrer que j'étais tellement forte que non seulement je pouvais me taper qui je voulais, mais que je pouvais aussi l'arracher des bras de ma meilleure amie. Je ne voulais pas seulement battre mon record, mais me montrer plus attirante, plus excitante qu'une autre femme. Cela attendrait probablement un autre soir.

Je finis mon mojito, et à deux heures, je sortis. André était déjà là. Il me montra sa voiture, une vieille BMW rouge vif décapotable, et me dit de le suivre. J'allai chercher ma voiture, et la suivis dans les rues de la ville de banlieue.

Une fois sortie de la boîte de nuit, de sa musique trépidante, de l'ambiance de « marché de la viande », une autre femme se serait peut-être posé des questions. N'étais-je pas folle, de suivre cet homme que je ne connaissais à peine ? J'aurais pu jeter l'éponge, j'avais eu ce que je voulais ce soir. Mais la vérité était que je n'avais pas obtenu tout ce que je voulais aujourd'hui. J'avais encore envie non seulement de sexe et de jouissance, mais de la présence d'un corps contre le mien, d'un peu de tendresse, d'un peu d'attention. Trois hommes qui m'avaient baisée, ce soir, que j'avais sucé, que j'avais laissé disposer de mon corps, mais je n'en avais pas assez. Peut-être les choses auraient été différentes si l'un d'entre eux m'avait fait jouir.

J'en venais presque à regretter Jérôme. Certainement pas sa personnalité, mais sa façon facile qu'il avait de jouer de mon corps et de l'emmener à son paroxysme.

André gara sa voiture au pied d'un immeuble à la façade défraîchie, noire de pollution. Je le rejoignis. Il mit sa main dans mon dos, ouvrit la minuscule porte d'entrée, et me dit de monter jusqu'au troisième étage par l'étroit escalier. Il resta derrière moi, avec une vue imprenable sur mes fesses, ma chatte perpétuellement humide ce soir. Cela m'excitait

encore plus. Je me déhanchais de façon exagérée, voulait qu'il profite du spectacle. Il posa la main sur une de mes fesses, remonta légèrement ma robe, promena son doigt dans mon entrejambe, frôlant le bout de mes petites lèvres qui dépassaient. Je faillis me pencher en avant et le supplier de me prendre là, dans la cage d'escalier, et que les voisins aillent se faire foutre si je faisais du bruit.

Il ouvrit la porte dans un petit deux-pièces bien entretenu, mais sous-meublé et un peu bordélique. Il m'avertit qu'il partageait son appartement avec son frère, lui aussi barman, mais qu'il rentrait vers 4 heures du matin. Je lui fis remarquer qu'il n'y avait qu'un seul lit dans la chambre minuscule.

– Oui, dit-il comme si ce n'était pas important, on partage le même lit. Mais t'inquiète pas, il est assez grand pour trois, il fait généralement pas de bruit quand il rentre, et il est habitué que je ramène des filles.

Je voulais lui faire remarquer que c'était quelque chose que j'aurais préféré qu'il me dise avant, mais je m'abstins. J'aurais pu partir, mais je n'en avais pas envie. J'avais envie de lui, pas en tant que personne, mais pour ce qu'il représentait. Il venait d'enlever son t-shirt, et révéla le torse le plus sculpté que je n'avais jamais vu, complètement glabre, des pectoraux aux tétons énormes pour un homme, et des abdominaux sur lequel j'aurais pu laver mon linge. Pas vraiment le type d'homme qui me plaisait habituellement, mais c'était différent. Je voulais voir ce que ça donnait, de coucher avec un homme qui passait tant de temps à entretenir son corps.

– Je vais prendre une douche, avant, dit-il.

– Non, dis-je. Je veux que tu me prennes comme ça.

Je m'approchais de lui, et l'embrassait, mes seins écrasés contre sa poitrine puissante, ses bras énormes qui m'enlacèrent et me serrèrent. Ses muscles étaient comme de l'acier sous ses doigts. Je promenais mes ongles sur son dos et le sentit frissonner. Je comprenais pourquoi il voulait prendre une douche. Il puait la sueur, une odeur de mâle en rut, qui me plaisait, qui me rendait folle. Il posa la main sur ma nuque, et sans même qu'il n'appuie, je me baissais comme un réflexe. J'avais envie de sentir, encore une fois, une bite dans ma bouche. Je goûtais le sel de son torse au passage, mordis ses tétons, et m'accroupis en face de lui. Je passai ma robe par-dessus ma tête, jetai mon soutien-gorge au loin, et sortis son sexe, lui aussi complètement épilé. Je faillis mourir devant son pénis aussi glabre que celui d'un petit garçon, mais me retins en le prenant en bouche. Il était déjà dur, mais au lieu de me laisser le lécher à son rythme, il m'empoigna la tête et donna des coups de reins, me baisant la bouche, tapant son gland contre le fond, me donnant des hauts le cœur. Ma bouche n'était qu'un support pour sa branlette, mes lèvres serrées sur son manche, et j'aimais ça. Il enleva sa bite et me mit la bouche sur ses couilles lisses. Je les gobais avec gourmandise. Je devais avouer que c'était agréable de passer ma langue sur cette peau sans poils. Il se branlait frénétiquement pendant que je lui léchais les couilles, sa main tapant sur ma joue à chaque va-et-viens. J'aimais le goût de sa bite, de son gland, de ses couilles. Mes doigts passèrent dans ma chatte, sentant à l'intérieur que je mouillais comme une chienne en chaleur. Je me branlai, m'excitai alors qu'il se remit à baiser ma bouche. Je remarquai avec amusement qu'il gardait une main sur ma tête et l'autre sur sa hanche.

Je n'en pouvais plus, il fallait qu'il me prenne. Je me relevai et le suppliai. Il m'amena

dans sa chambre et me jeta sur le lit défait. Je me mis en position, tête dans l'oreiller, seins écrasés sur le matelas, cambrée, croupe bien haute. Je m'offrais, complètement écartée, mes deux orifices à sa vue, et je voulais qu'il me prenne, qu'il se serve de moi. Ce soir j'étais une chienne, une salope, et je voulais qu'il me traite en tant que tel.

Il se plaça derrière moi et me planta sans ménagement, me baisant avec frénésie, avec une énergie, une force, une rapidité que seul quelqu'un avec un physique comme le sien pouvait. Je n'étais pas sûre d'aimer. J'avais l'impression d'assister plus à une performance qu'à une vraie séance de baise, qu'il s'agissait plus de sport que de sexe. Une autre chose qui me choquait, était qu'il était placé très haut, se tenant non sur ses genoux, mais sur ses pieds. En fait, il ouvrait le champ pour une caméra inexistante, comme il l'avait fait quand je l'avais sucé. Il me baisait littéralement comme un acteur de porno. Les coups de reins étaient réguliers, comme un marteau-piqueur, sans changements de rythme, de force, de profondeur, que j'aimais tellement. Ce n'était pas désagréable, c'était même plutôt bon, et je devais avouer qu'il était infatigable, mais j'étais bloquée par le fait que j'étais en train de me faire prendre comme la dernière starlette de Dorcel. Je mis ma main entre mes cuisses et commençai à me branler. Je sentis ses couilles balloter et me taper les doigts que je promenais sur mon clitoris.

Et encore une fois, pour la quatrième fois de cette soirée, j'entendis l'homme qui me baisait pousser un râle, s'arrêter, s'enfoncer plus profond en moi, et jouir dans ma chatte. Il s'enleva, jeta le préservatif à terre, et s'écroula sur le lit, me laissant totalement insatisfaite. Dix secondes après, il ronflait, me laissant complètement en plan. Je m'allongeais sur le ventre, contemplant de me finir à la main, de me barrer. Mais j'étais fatiguée, je n'avais pas le courage faire le long trajet pour revenir chez moi, et j'espérais presque que j'aurais le droit au deuxième couvert, un peu plus tard.

Je m'endormis après quelques minutes, mais pas suffisamment profondément pour ne pas être réveillée plus tard par un bruit dans la chambre. Je fus désorientée un instant, me demandant où j'étais, jusqu'à ce que les souvenirs me reviennent, et que je me rende compte que la figure qui se déshabillait dans le noir devait être le frère d'André, qui ronflait à mes côtés. L'homme s'infiltra dans le lit, heurta son pied contre le mien, semblant ne pas s'attendre à sentir quelqu'un d'autre. Il tâta, jusqu'à me toucher le sein, et le retira automatiquement.

– Pardon, chuchota-t-il, je ne savais pas que vous étiez là.

Il rentra à son tour, et je sentis immédiatement son corps chaud contre moi. Il était nu. Coincée entre ces deux hommes, dont un qui me ronflait dans les oreilles, je devais me tenir sur le côté, André en chien de fusil derrière moi, son frère allongé sur le dos. Me retrouvant sans oreiller, je mis d'autorité ma tête sur l'épaule du nouveau venu, et mon bras sur son torse plus doux et plus poilu que celui de son frère.

– Je ne vous dérange pas ? lui demandai-je à voix basse.

– Pas du tout, dit-il alors qu'il posait contre mon dos une grande main qui semblait vouloir descendre plus bas.

J'étais entre le sommeil et l'éveil, et sans même y penser, je commençai à jouer avec les poils de son torse. Sa respiration était profonde, mais il était de toute évidence encore éveillé. Ses cheveux mi-longs étaient humides et sentaient le shampoing, son corps le savon. Je ne voyais pas du tout à quoi il ressemblait, dans l'obscurité. Ma main baissa le

long de son torse, jusqu'à son entrejambe, et prit son sexe mou entre mes doigts. Je commençai à le caresser. J'adorai sentir son sexe grandir doucement, se plier à ma volonté, prendre une vie que je lui insufflai, moi. J'aimais par-dessus tout ce pouvoir que je prenais sur l'homme, avec juste quelques gestes. Et même si aucun d'entre eux ne m'avait encore fait jouir ce soir, j'avais tiré énormément de satisfaction d'avoir réussi à les emmener à l'orgasme, tous. Encore à peine éveillée, je le masturbai, doucement, à la fainéante, et le décalottait. J'humectai mon pouce avec ma salive et le promenai sur son gland, le sentant durcir encore et encore. Une sensation chaude envahit mon entrejambe quand je l'entendu pousser son premier gémissement. Il mit dans ma un préservatif récupéré dans la table de chevet, me signalant qu'il était prêt.

Je déballai le préservatif, le posai sur le gland, et le déroulai avec bouche, continuant de le sucer pendant que je le couvrais entièrement. Puis je le chevauchai.

J'aimais ça, être remplie. Mes ongles s'enfonçaient dans sa chair alors que je promenais mon bassin d'avant en arrière, cherchant à frotter l'extrémité de son sexe sur cette partie de mon vagin que j'avais identifié comme étant mon point G. Mon clitoris frota contre son bassin. J'adorais cette double stimulation interne et externe. Je fermai les yeux, me concentrai sur mon propre plaisir, utilisant cet homme comme un simple sex-toy. Je l'utilisais, comme André m'avait utilisée, et j'aimais ça autant que de me faire prendre en chienne. Le frère gémissait, et j'essayais de limiter mes bruits, pour ne pas réveiller André. Je ne voulais pas que ça se transforme en plan à trois. Je me penchai en arrière, pour augmenter la pression de sa bite contre mon point G. Le frère en profita pour me masturber le clitoris que je lui montrais, et pour la première fois ce soir, je sentis que peut-être j'allais y arriver. Sans que je les contrôle, les muscles de mon vagin se serraient sur cette bite que j'aimais de plus en plus. J'allais bientôt jouir, je le sentais, si on me laissait un peu de temps.

Et encore une fois, on ne me laissa pas le temps.

Le frère poussa un râle étouffé et donna des coups de reins irréguliers, avant de se laisser retomber. Déçue, frustrée, je m'enlevai de lui, lui enleva la capote moi-même, et la jeta au loin. Je me levai, pris dans la cuisine ma robe qui traînait encore là, mon soutien-gorge, mes chaussures, me rhabillai, sortis, et rentrai chez moi.

J'avais obtenu tout ce que les hommes pouvaient me donner ce soir. Ce soir, je m'étais prouvé, grâce à eu, que je pouvais avoir qui je voulais, que je pouvais choisir les hommes, et non me faire choisir, que j'étais maître de mon destin. Je pouvais les amener tous à la jouissance. Je savais jusqu'où je pouvais aller, et je pouvais aller loin. Il était probable que je n'irais plus jamais aussi loin dans ma vie, mais il y aurait un avant et un après. J'avais définitivement tué le souvenir de Jérôme, je me sentais femme.

Et pour ce que n'avaient pas pu me donner ces cinq hommes ce soir, il me restait mon Fairy. En dix secondes, il sut me donner l'orgasme qui m'avait échappé, et ce fut sereine, repue et satisfaite que je m'écroulais dans mon lit.

Scène 2

Cinq ans plus tard, la Soirée restait encore le point le plus extrême de ma vie sexuelle. Dans ma tête, je l'appelais juste ainsi, avec un S majuscule. Je ne m'en servis pas vraiment pour alimenter mes fantasmes masturbatoires, chacune des rencontres individuelles ayant viré du banal au décevant. Cependant, la Soirée restait un point important de ma vie, le moment où j'étais prouvée, à moi-même, à quel point je pouvais être maître de ma sexualité, à quel point j'avais confiance en moi, que je n'avais pas à attendre qu'un garçon s'intéresse à moi pour pouvoir avoir enfin quelqu'un dans mon lit. Si j'étais capable de convaincre cinq hommes dans une soirée de coucher avec moi, alors je savais qu'à tout moment je pouvais ne pas dormir seule, si c'était ce que je souhaitais. Et parce que je pouvais avoir qui je voulais, je pouvais refuser n'importe qui. Mon pouvoir était ainsi de savoir que je n'avais jamais à accepter une relation pourrie juste parce que j'avais peur de ne rien trouver d'autre.

Tant de choses s'étaient passées ces cinq années. J'avais compté 94 amants (pour un total de 102), peu de réguliers, mais beaucoup de coups d'un soir rencontrés sur des sites de rencontre, et avec qui j'avais expérimenté en sachant que, ne les revoyant plus ensuite, ils ne prendraient aucune de ces expériences comme acquises. Cela pouvait sembler beaucoup, mais revenu à à peine plus d'un amant toutes les deux semaines, et je sortais pratiquement chaque vendredi soir. Je m'étais vite décidée à consigner leurs noms, ou un bref descriptif quand je le connaissais pas, dans un petit carnet que j'avais toujours avec. J'avais pris cette décision quand je m'étais rendu compte que je commençais à ne plus me souvenir de tous mes amants. Je fêtais ainsi les étapes marquantes. Ainsi, pour mon cinquantième, je m'étais payé une bague en saphir que je portais tous les jours, et j'envisageais un piercing intime pour quand j'atteindrais les 150. J'avais aussi essayé avec une fille (pas Renée), mais cela n'avait pas été concluant. Si j'avais aimé qu'elle s'occupe de moi, lui rendre la pareille ne m'avait pas enthousiasmée. J'avais pu au moins me confirmer que j'étais purement hétérosexuelle. Je n'avais aussi jamais essayé les plans à plusieurs, préférant me concentrer sur et me donner à un seul amant à la fois. Un côté égoïste aussi me faisait dire que je ne pourrais pas me concentrer sur mon plaisir si je devais contenter deux hommes en même temps. Certains de mes amants avaient été doux, d'autres beaucoup moins, certains avec été des tocards, d'autres des quasi-dieux du sexe, certains respectueux, d'autres des porcs sans nom. Ma relation la plus longue avait été, de façon drôle, avec le petit minet du bus, que j'avais rencontré dans un bar quelque temps après qu'il ait obtenu son diplôme. Gagner en maturité lui avait fait du bien. Il avait pris en assurance, son corps s'était épaissi, et il avait été un amant doux, attentionné, vigoureux, enthousiaste et performant. Il avait beaucoup appris pendant les trois ans où on ne s'était pas vu, et pendant six mois, plusieurs fois par semaine, on se retrouvait pour faire l'amour chez lui ou dans son appartement sous les combles à Vincennes. Il avait tout à fait compris le genre de relation que je recherchais, et pas une fois il ne m'avait dit "je t'aime". Nous nous étions autorisés à voir d'autres personnes, et lui comme moi avions profité allégrement de cette liberté. Comme il était bisexuel, il m'avait même envoyé certains de ses amants du même bord que lui.

Puis je déménageai en province, dans ma ville natale d'Orléans. J'en avais eu marre de Paris, et je pus déménager sans perte de salaire dans un endroit où la vie était beaucoup moins cher. D'un appartement trop petit, je me retrouvais dans un pavillon presque trop grand pour moi. Mon temps de trajet pour aller au travail avait été divisé par cinq. Et même ici, je n'avais pas trop de difficulté pour mettre un homme entre mes cuisses quand j'en voulais un.

Ce fut trois mois après que je me sois installée que Renée m'envoya un message m'informant qu'elle allait se marier. J'étais contente pour elle, son fiancé était un mec bien, et bien sûr, elle m'avait informée que sa vie sexuelle avec lui était géniale. J'en eus un pincement au coeur. Je me rappelai bien que, de tous mes amants, Jérôme restait celui qui m'avait le plus satisfait, celui qui me comprenait le mieux sexuellement, celui qui m'avait donné mes meilleurs orgasmes. Toujours était-il que la vie agitée de Renée était maintenant finie. Je ne dirais pas que c'était ce qu'elle cherchait, à se caser. Elle n'avait absolument pas ce regret ou cette honte qu'avaient certaines femmes sur leur passé, une fois qu'elles avaient atteint ce qu'elles pensaient être une position respectable, et niant ainsi ce qu'elles étaient vraiment. Non, Renée était simplement une monogame-en-série, une femme qui avait toujours été fidèle à son homme du moment, que sa relation soit de quelques heures ou de quelques mois. Je m'étais toujours refusée à ce principe.

Je m'étais plusieurs fois interrogée sur mon incapacité, ou plutôt, mon refus, de m'attacher à un homme, au-delà d'une amitié qui allait jusqu'au lit. Pour moi les hommes sont d'agréables compagnons, mais pas plus que les femmes, sauf que le corps des hommes me rend dingue. Je ne savais même pas si je pouvais tomber amoureuse. Comment le savoir, si je ne savais même pas ce que c'était ? J'avais maintenant 32 ans, et les femmes de mon âge, mes amies, mes cousines, étaient mariées, avaient des enfants, des vies posées, carrées, régimentées. Elles étaient heureuses, mais je l'étais aussi, et j'avais eu des mots avec une de mes cousines qui avait osé exprimé sa pitié sur le fait qu'à mon âge, je ramenaient encore chez moi des hommes que j'avais récupéré dans un bar, et que je renvoyais chez eux le lendemain après les avoir consommé. Ma vie seule me plaisait, et les amants que je gardais le plus longtemps étaient ceux qui le comprenaient, et qui me laissaient mon espace entre deux visites. Ceux qui demandaient plus étaient soit recadrés, soit renvoyés. Il m'arrivait aussi de passer plusieurs mois sans n'avoir rien entre mes cuisses que mon Fairy, mais quand le manque de contact commençait à se sentir, je me rappelai la Soirée, et je repartais en chasse.

Mon terrain de chasse de prédilection était le site de Adopte Un Mec, où j'avais tiré le tiers de mes conquêtes. Je dis bien "conquête", car j'avais été estomaquée de la timidité, voire de la lâcheté, des hommes, lorsqu'ils se retrouvent confrontés à une femme qui annonce clairement la couleur, celle du désir d'un coup d'un soir sans engagement. Certains se trouvaient des prétextes pour couper court à la conversation lorsque venait poindre la possibilité d'un rendez-vous pour accomplir l'acte, alors même qu'ils avaient joué les Aldo Maccionne génération Dubstep quelques minutes auparavant. Et malgré cela, il me fallait deux rendez-vous pour chaque coup que je tirais, entre ceux qui me posaient des lapins pour ne plus jamais répondre à mes messages, et ceux que je décidais de ne pas rejoindre dans leur chambre, soit parce que je me sentais en danger, soit parce que toute attirance que je ressentais pour eux en ligne, disparaissait totalement lorsque je

les voyais en vrai.

Mon centième amant (un Robert L., d'après mon carnet), n'avait rien eu de particulièrement remarquable. La quarantaine marquée, bedonnant, marié (son problème, pas le mien), il avait été attentionné, tendre, doux, et m'avait amenée à un orgasme qui, sans être détonnant, m'avait transformée en "femelle reconnaissante". Robert, en parfait gentleman, m'avait même ensuite fait à manger dans la cuisine de son appart'hotel, avant que nous nous séparions pour toujours.

Cent amants, cela devait se fêter, et parce que le vingt-cinquième anniversaire du minet du bus approchait, je lui envoyai un SMS lui disant qu'il avait le droit d'assouvir avec moi le fantasme qu'il désirait. Pluralité, bisexualité, je lui précisai, rien ne lui était interdit. Il me répondit en quelques secondes qu'il avait déjà une idée en tête, qu'aucune de ces deux activités ne serait au programme, et que je ne saurais ce qui m'attendrait qu'au moment donné. Nous nous accordâmes rapidement sur une date, le samedi suivant. Mon minet était devenu particulièrement inventif, ces derniers temps, et, encouragé par un de ces amants, s'était décidé à essayer des choses de plus en plus osées. Il avait déjà assouvi un de mes fantasmes, celui de le sodomiser avec un gode-ceinture. il était temps que je lui rende la pareille.

Il avait exigé que je m'habille en pute, vulgaire. Et c'est ainsi qu'il me récupéra chez moi. Je portais une minijupe noire qui m'arrivait au ras des fesses, un string fendu rouge, des bas-résilles rouges, de longs talons aiguille de douze centimètres, une chemise nouée en dessous des seins, trois boutons enlevés, sans soutien-gorge, et un sac pacotille à brillant que j'avais rempli avec mes papiers, mon porte-monnaie, une boîte de capotes et un godemiché noir. Comme seul bijou je portais un collier à chien dont la laisse était aussi dans mon sac. Je m'étais maquillée d'un rouge à lèvres écarlate, de fard à paupières violet, et j'avais noué mes cheveux en une queue de cheval qui serait bien pratique lors de la fellation que je souhaitais lui pratiquer.

Il faisait déjà noir quand il m'appela pour me dire qu'il était en bas de mon immeuble. J'avais mis mon manteau long pour couvrir ma tenue, au cas où je rencontrerais un de mes voisins dans l'ascenseur ou dans les couloirs, mais le minet me le fit enlever et le jeta sur la banquette arrière avant de me laisser monter à bord de sa Golf.

Il prit la route et me demanda de mes nouvelles, comment se passait mon travail. Il avait toujours exprimé un vrai intérêt pour ma vie, comme un ami proche, à chaque fois que l'on se retrouvait, mais je ne pouvais m'empêcher de remarquer qu'il ne disait absolument rien de ce qu'il avait en tête pour moi cette nuit. Cela faisait partie de son jeu, me faire deviner ses intentions. Nous parlâmes de tout, sauf de sexe, mais sa main quittait dès qu'il pouvait le levier de vitesse pour se poser sur ma cuisse. J'avais levé le genou gauche pour faire remonter ma jupe et révéler ma culotte. Je me touchais même, caressant mon clitoris, comme si de rien n'était, comme s'il n'y avait rien d'anormal à se masturber sur la place passagère d'une voiture, tout en parlant avec le conducteur du stress que me provoquait mon prochain entretien annuel d'évaluation. Je me maintenais dans un état d'excitation telle qu'il n'aurait pas besoin de préliminaires s'il souhaitait me sauter dessus dès qu'il en avait envie. Bientôt, l'odeur de ma chatte emplissait l'habitacle du véhicule, une odeur qui avait le don de le mettre dans le meilleur des états, et déjà je voyais la bosse qui se formait à son entrejambe, ainsi que les regards de plus en plus fréquents

qu'il me jetait. Il me mit même un doigt dans la chatte, par la fente de mon string, et me le mit dans la bouche. Je le suçai comme une bite, m'excitant du goût de mon jus.

Je sentis soudainement la voiture décélérer, et nous empruntâmes un chemin de terre accidenté qui s'enfonçait dans une forêt. L'obscurité était uniquement percée de la lumière des phares de la Golf, mais bientôt apparut, après un virage, un halo de lumière au bout de la route.

Nous débouchâmes sur une vaste clairière dans laquelle se trouvaient trois autres voitures, éloignées les unes des autres, dont une avait les phares allumés. Le minet gara la Golf dans un coin de la clairière à l'écart des autres clairières, serra le frein à main, et mit sa main derrière ma nuque.

Instinctivement, avec la dextérité de gestes cent fois répétés, je sortis son sexe de son pantalon et le mis en bouche. J'aimais ce premier contact. Il s'était lavé juste avant de venir, mais je reconnaissais néanmoins entre mille l'odeur qui émanait de ses aines, salée et sucrée à la fois. Il appuya sur ma nuque, me forçant à prendre sa bite en entier jusqu'à ce que son gland tape sur ma glotte, et me provoque des hauts le coeur. Je me retirai, laissant un filet de salive tomber sur ses poils pubiens, et contemplai sa verge luisante de ma salive. Il était maintenant complètement dur. J'admire ce sexe si bon, et je me demandai où il avait voulu me la mettre.

Je faillis pousser un cri de surprise quand je vis derrière la vitre le visage d'un homme qui nous regardait de façon intense. Sa main disparaissait sous la ceinture de la carrosserie, et les mouvements de son bras ne laissait aucun doute sur l'activité qu'il pratiquait. J'allais protester, mais je vis que mon amant regardait aussi l'homme, et je compris qu'il était au courant, que cela était son attention, qu'il voulait m'exhiber. Il m'avait amené dans un de ses fameux lieux de "dogging" dont j'avais entendu parlé, où les couples venaient faire l'amour devant les voyeurs qui se masturbaient devant eux sans jamais les rejoindre. Je ne suis que faire, j'eus une envie de m'enfuir. J'avais fait des choses intenses dans ma vie, mais toujours jusqu'ici dans une certaine intimité, n'offrant mon corps à la vue que de mon amant d'un instant, mais je ne m'étais encore jamais offerte en spectacle. Je voulais protester, renoncer, mais ça aurait été injuste. J'avais promis, j'étais prête à lui accorder des fantasmes que j'avais en fait enfoui au fond de moi, comme pour lui donner la responsabilité de me permettre de les assouvir, cela aurait été hypocrite de reculer quand il me proposait quelque chose qui venait de ses propres fantasmes à lui.

Étais-ce mon côté soumise qui se révélait pour se soumettre à sa volonté, ou parce que je découvrais d'un coup que j'appréciais de m'exhiber ? Toujours est-il que je me remis sur sa bite, avec gourmandise, et il remonta ma jupe pour offrir ma croupe à la vue des autres voyeurs qui commençaient à s'agglutiner autour de la voiture. Je me cambrais et écartais mes cuisses et mes fesses, sentais la ficelle de mon string s'enfoncer entre mes deux grandes lèvres gonflées. Je mis une main entre mes cuisses et sentis que ma culotte était détrempée. Du coin de l'oeil, je vis que d'autres voyeurs nous avaient rejoint, et je pris plaisir à en fixer plusieurs dans les yeux jusqu'à ce qu'ils détournent le regard, gênés.

Le minet sortit de la voiture, le sexe dressé, en fit le tour, ouvrit la porte de mon côté. Assise sur le siège passager, me remis à le sucer. J'écartais les cuisses, écarta le string, et me caressa le clitoris, offrant mon intimité luisante à la vue des hommes qui formaient un demi-cercle autour de nous. Mon amant avait défait le noeud de ma chemise, et pinçait

les tétons durcis de mes seins libérés. Ce soir, je me sentais prête à tout lui laisser prendre, ma chatte, ma bouche et mon cul. Ma main lui malaxait les couilles, je le tirai vers moi et l'embrassai, le laissant sentir un peu du goût de sa verge. Une partie de moi se plaisait à imaginer les bites qui étaient rentrées dans sa bouche à lui, et quand je l'embrassai, je me mettais à fantasmer qu'il me recracherait le sperme d'un de ses amants qu'il avait gardé rien que pour moi. Ces fantasmes étaient empiétés par la vision fugace des sexes masturbés qui se rapprochaient de plus en plus de moi, comme s'ils testaient constamment les limites de ce qu'ils pouvaient faire, me présentant leur gland sans me toucher, dans l'espoir que j'abandonne celui de mon amant pour les lécher à leur tour. Mais je m'y refusais, car je savais ce que voulait mon minet, il voulait m'exhiber, montrer aux autres cette femme que lui seul aurait le droit de toucher, de pénétrer. Il s'agissait pour lui d'un pouvoir, à la fois sur moi et sur les autres, et je comptais jouer son jeu jusqu'au bout.

En attendant, je mouillais, mes doigts s'infiltraient dans ma chatte détrempée, l'odeur de mon sexe remontait jusqu'à mes narines, et j'activais de plus en plus frénétiquement, hochant ma tête d'avant en arrière et pompant le dard qui ressortait de mes lèvres pour ensuite s'enfoncer jusqu'à buter dans le fond de ma gorge. Je commençais à imaginer le moment où je le supplierais de me prendre en levrette devant tous ces hommes, et de me montrer sans honte dans toute mon intimité. Mes doutes et mes peurs étaient en train de s'envoler, probablement parce que je savais que mon amant ne laisserait jamais la situation dégénérer. Ma chatte avait envie de lui, et je sentais l'envie se transformer en besoin. Il devait sentir quelque chose dans mon comportement, car il me dit :

– Il est hors de question que je te baise, ce soir, je ne te prends que le cul.

Sa voix sans appel produisit une explosion dans mon bas-ventre. Je m'empalai sur mes doigts et poussai un gémissement étouffé par le sexe dans ma bouche. Je sentis des gouttes tomber de ma chatte sur la terre de la clairière, qui but mon liquide en laissant une trace sombre. Je m'enfonçai un doigt dans mon petit trou, et je le sentis détendu, prêt à accueillir son sexe. Il me tendit un préservatif, que je lui enfilai avec mes lèvres.

Sans sortir de ma bouche, il prit une couverture de la banquette arrière et la jeta devant moi. Puis, avec fermeté, il me mit à quatre pattes, cambrée, les fesses écartées bien en l'air, se plaça derrière moi, et m'encula d'un seul coup, sans préliminaire ni lubrification. Je poussai un cri qui résonna dans la clairière et qui me surprit moi même. La douleur d'abord intense fut très vite remplacée par le plaisir provoqué par ses coups de butoir incessant. Il me tira les cheveux et me ramona en poussant de longs râles gutturaux qui faisaient vibrer tout mon corps jusque dans les os. Je me sentais prise par un mâle en rut qui se laissait aller à son côté le plus animal, épiée par ces voyeurs qui s'excitaient de plus en plus. L'un deux finit par jouir, et je vis son sperme tomber sur la terre à quelques dizaines de centimètres devant moi. Un premier homme avait fini par jouir grâce à moi, ce soir.

Mon amant s'était beaucoup amélioré, ces dernières années, en particulier en endurance. Il était encore le seul à pouvoir me faire jouir du cul sans que j'ai à me masturber, et ce soir, c'était ce qu'il comptait faire. Ses couilles battaient sur mon sexe et stimulaient mon clitoris. Je me trouvais dans un état bizarre où je sentais mon orgasme monter, mais où ma chatte se trouvait frustrée de ne pas être remplie. J'en venais presque à en vouloir une

deuxième bite à l'intérieur de moi.

Un des voyeurs se masturbait pratiquement au-dessus de moi, et jouit en hurlant. Trois longues giclées de sperme atterrirent sur mon dos, et je frissonnai à chaque contact chaud. Je me sentais souillée, mais j'aimais ça. Mon amant étala la semence sur mon dos et sur mes fesses, et encouragea les autres à m'éjaculer dessus. Je voulais presque lui dire d'arrêter tout, et il aurait accepté, mais je lui avais promis, et avec cette promesse, je me forçai à passer une autre de mes limites. Quand je reçus ma première giclée dans les cheveux, je savais que c'était en fait ce que je voulais depuis que j'avais vu les premières verges nues se rassembler autour de moi. D'autres voyeurs avaient rejoint la foule, et c'était une dizaine de sexes qui s'activaient avec frénésie, pendant que mon petit minet continuait de me labourer le cul, s'excitant autant de ce qu'il me faisait que du spectacle de tous ces hommes se masturbant sous ses yeux. Je me trouvais bientôt couverte de sperme, sur les épaules, le dos, les fesses, le visage, les cheveux, et aucun des voyeurs n'avait osé me toucher. J'adorais ce mélange de distance respectueuse et d'offrande avilissante, comme si j'étais une déesse du sexe honorée par ces hommes avec la preuve ultime de la luxure que je leur inspirais. Et malgré le fait que je me faisais sodomiser en public par un homme avec qui je me donnais entièrement, malgré que je me sois donné en spectacle et permis à tous ces hommes de me traiter comme une chienne en chaleur, je me sentais puissante, car comme à la Soirée, j'avais été la responsable du plaisir et du désir de tant d'hommes à la fois. Et ce sentiment de puissance augmentait au fur et à mesure des coups de reins de mon amant, et de la montée du plaisir dans mon entrejambe, qui semblait s'approcher de plus en plus du sommet de la digue, pour se renverser dans une vague que rien ne pourrait arrêter.

Mon entrejambe explosa, et je criai, lubriquement, comme une animale, un cri qui perça la nuit et qui étonna même ceux des voyeurs qui étaient restés autour de nous. Je me mis à trembler, prise dans les assauts redoublés de mon amant, qui me labourait encore plus fort, jusqu'à son tour crier sa jouissance sous la lune. Je sentis son orgasme se projeter dans mon corps, et je miaulai, tressillante de plaisir et de désir.

Mon cul avait joui, mais pas ma chatte.

– Donne-moi tes doigts, le suppliai-je.

Il s'enleva de moi, me releva, m'appuya sur le capot de la Golf, et introduisit deux doigts dans mon sexe. Je hurlai mon plaisir, sans retenue, mes seins écrasés contre le capot encore chaud, exhibant ma lubricité en public, appréciant de plus en plus ces regards posés sur moi, qui me voyaient dans mon intimité la plus secrète. Pour la première fois, je la montrais à plus d'un homme à la fois, et je m'imaginai déjà répéter l'expérience.

Les doigts experts de mon amant me firent jouir en cinq minutes, un orgasme vaginal qui entra en résonance avec les contrecoups de mon orgasme anal. Je m'écroulai sur le capot, vidée, les jambes molles, tremblantes. Mon amant s'enleva, et je restai là, indécente, jambes écartées, chatte ouverte, petit trou encore distendu, offerte à la vue des autres. Je fermai les yeux, et profitai des répliques de mes orgasmes, tressautant parfois. J'entendais des hommes derrière moi se masturber encore, et parfois une trainée chaude retomber sur mes fesses et l'arrière de mes cuisses.

Quand enfin je pus me relever, mon amant me rhabilla et me guida sur le siège de la voiture. J'étais lessivée, dans un état second, incapable de réfléchir, baignant simplement

dans la sérénité post-orgasme. Il me ramena chez lui, où j'avais enfin repris un peu mes esprits, et me coula un bain où je m'abandonnai pendant une heure dans une eau brûlante.

Cette nuit d'exhibition prit dans mon esprit la place masturbatoire que ne prit jamais la Soirée, et mon Fairy s'activa de nombreuses fois sous la mémoire de ces regards qui se posaient sur moi pendant que je me faisais prendre de façon sauvage. Je n'ai cependant encore pas osé ressauter le pas, recommencer à faire l'amour en public. Il s'agissait de quelque chose que je considérais comme encore plus extrême que de faire l'amour à plusieurs hommes dans la soirée, et je me demandais encore maintenant si j'aurais osé le faire si mon amant ne m'avait pas mise devant le fait accompli. J'en avais tiré énormément de plaisir, je rêvais de recommencer, mais je n'osais pas. J'avais cette nuit-là atteint des sommets qui me faisaient peur, mais que j'espérais atteindre encore une fois. Mais pas pour le moment.

Et donc, j'avais décidé de reprendre comme avant, des rencontres sans lendemain, avec des hommes plus ou moins bons, et avec qui je tirais parfois énormément de plaisir, même s'ils étaient moins extrêmes, probablement parce qu'il fallait ce sexe "normal" pour apprécier ces sauts dans l'amour beaucoup moins conventionnel.

Je ne me m'étais gardé qu'un seul principe : jamais parmi mes collègues de travail.

L'inconvénient des petites villes est que l'anonymat de la capitale n'est plus là pour vous protéger, et certains de mes collègues pensaient que ma réputation était fondée, et les autorisait à me faire des avances au travail. Celles-ci stoppèrent quand je réussis à faire renvoyer pour harcèlement sexuel un chef d'équipe qui n'avait pas compris que je n'étais pas la bicyclette du village, mais son étalon noir : seuls ceux que je considérais méritants avaient le droit de me monter.

Mais de tous les amants que j'avais eus, c'était Jérôme qui tenait le haut du panier. Tout d'abord parce que sexuellement, c'était celui qui m'avait le mieux compris. Il avait su me mettre à l'aise, savoir où étaient mes limites, et m'amener jusqu'à elles, sans que je me sente jugée ou rabaisée, du moins jusqu'à sa trahison. Ensuite, il baisait comme un Dieu. Je ne m'en étais pas rendu compte à l'époque, mais le meilleur de mes amants depuis lui n'avait pu que s'approcher de l'intensité des orgasmes que Jérôme pouvait me donner. Jérôme avait été mon meilleur amant, et si son esprit ne me manquait pas, mon corps sentait parfois un vide que seul le sien aurait pu remplir. Ensuite, malgré tout, je devais lui être reconnaissante, car il était celui qui m'avait décoincée. Ma fierté en prenait un coup de l'avouer, mais sans lui, je serais peut-être encore une asociale frustrée sexuellement, qui n'aurait aucune idée qu'elle pourrait pleurer à un homme. Le chemin que j'avais fait avait été le mien, mais il avait été celui qui m'avait montré la voie. Et je cherchais toujours celui qui saurait me prendre comme lui, me fesser, me traiter de façon ordurière, bref, me permettre de m'abandonner entièrement. Pour le dire crûment, sa bite me manquait.

Peut-être étais-ce pour cela que je ne l'avais jamais enlevé de mes amis Facebook. Nous ne nous étions jamais contactés, jamais envoyé de message, je ne consultais pas ses photos, ni le cours de sa vie. Je n'avais aucun moyen de savoir s'il faisait de même. Mais parfois, un peu comme une espérance, alors que je voyais le point vert indiquant qu'il était en ligne, j'en venais à espérer qu'il me contacte, au moins pour qu'il s'explique, qu'il

s'excuse, qu'il me rassure qu'il avait coupé les ponts n'ont pas parce qu'il désapprouvait mon action, mais parce qu'il s'était trompé dans notre relation. Une fois ceci fait, peut-être pourrions-nous redevenir amis. Peut-être même en aurais-je envie.

Ce qui ne voulait pas dire que je ne fus pas surprise quand, à 23h, alors que je glandais en surfant sur Internet tout en regardant un film, je reçus une notification qu'il m'avait envoyé un message, cinq ans après avoir abruptement coupé tout contact.

Mon coeur bondit, je me sentis chauffer, même paniquer. Non, je ne voulais pas, je n'étais pas prête ! Pourquoi maintenant ? Pourquoi d'ailleurs, tout court ?

Je cliquai sur la notification, et me maudis immédiatement. Lui recevrait un avis que j'avais lu le message, et saurais que je l'ignorais si je ne répondais pas. En tant qu'informaticienne j'en venais à maudire les ordinateurs.

Son message était lapidaire. Un simple "salut ?". Si cela se trouvait, il lui avait fallu énormément de courage pour taper chacune de ces sux caractères, une témérité sans nom pour appuyer sur la touche "Entrée". Probablement était-il angoissé. Je le connaissais tout de même un peu. Je ne pouvais imaginer qu'il ne culpabilisait pas sur sa lâcheté. Et je me rendais compte de la vulnérabilité dans laquelle il venait de se placer. J'avais tout le pouvoir sur la suite, je pouvais l'ignorer, le renvoyer sèchement, l'engueuler longuement, le traiter de tous les noms, simplement demander de ses nouvelles de façon blasée et désintéressée, lui faire monter ses espoirs et les détruire en plein vol et sourire sadiquement à sa déconvenue, me jeter dans ses bras. Je passais par toutes ces envies alors que mes doigts flottaient au-dessus du clavier.

Je me comparais à la situation quasi-identique, quelques années plus tôt, quand je me demandais si j'allais répondre aux sollicitations d'un homme que je ne connaissais pas et qui m'avait fait fantasmer. Encore maintenant, je me demandais ce qui m'avait décidée ce jour-là à faire le premier vers qui me mènerait à la femme que j'étais maintenant. Je me demandais parfois ce qu'il se serait passé si j'avais décidé de l'ignorer, quel type de personne je serais maintenant. La mangeuse d'hommes que j'étais maintenant avait toujours sommeillé sous ma surface asociale, et 'avait demandé qu'à se réveiller. Surent se serait-elle réveillée avec un autre homme, mais quand ? Et la mangeuse d'hommes voulait savoir pourquoi il la contactait maintenant. Avait-il enfin le courage de s'excuser ? Était-il saoul ? Espérait-il un plan cul ? Ou pire, était-il encore amoureux de moi ?

Toutes ces réflexions ne me prirent que quelques secondes, et comme lorsque je m'étais décidé à lui parler la première fois, mes mains s'abattirent sur le clavier pour lui envoyer un lapidaire, mais très probablement espéré "Salut. Comment ça va ?"

" Bien. Et toi ? Quoi de neuf ?"

Qu'est-ce qu'on répond à "Quoi de neuf ?" après cinq ans de silence ? Qu'est-ce que j'allais lui raconter ? Que sa trahison m'avait déprimée, et ensuite jetée dans les bras du premier homme venu ? Que j'avais couché avec cinq hommes en une soirée pour crever l'abcès ? Que je m'étais tapé depuis 147 d'hommes et une femme, que j'avais aimé ça, et que c'était lui qui m'avait permis de me rendre compte que j'étais une hypersexuelle aromantique ? Que personne d'autre n'avait su me faire l'amour comme lui ? Qu'à l'instant même où je lisais ses mots, mon corps avait faim du sien, une envie qui me faisait mal et qui m'aurait fait me jeter sur lui s'il avait été dans la même pièce ? Et que je m'en voulais, parce que cette envie se mélangeait avec l'animosité que j'avais contre lui ? Que je lui en

voulais pour les remous qu'il provoquait dans mon cerveau ? Non, je ne l'aimais pas, mais il me manquait en tant qu'amant.

"Pas grand-chose, écrivis-je. Toujours célibataire, Je suis passée au service d'exploitation informatique, maintenant, et j'ai déménagé à la succursale d'Orléans."

"Je sais, j'ai vu ça sur Facebook."

Alors il regardait ce que je postais ? Est-ce qu'il l'avait tout le temps fait ? Est-ce qu'il s'était renseigné sur ma vie depuis que nous nous étions quittés ? Une part de moi était contente que je ne partage pratiquement rien de ma vie sur les réseaux sociaux.

"C'est justement pour ça que te contactais, je suis sur Orléans pour le boulot, la semaine prochaine. Ca te dirait de prendre un verre ?"

"Je ne sais pas, minaudais-je d'un smiley. Tu trouves vraiment que tu as mérité un verre avec moi ? Après m'avoir quittée comme ça ?"

Quelques secondes d'hésitation. Allait-il encore une fois fuir ?

"Je suis désolé, dit-il enfin. J'ai vraiment mal agi, je sais, j'ai été lâche."

"Entre autres choses."

"Et je m'excuse, si tu as cru que je te jugeais mal. J'ai agi par jalousie, parce que je croyais que nous étions plus que ce que je croyais, et que c'était injuste, parce que tu étais restée dans le cadre de ce que nous avons décidé pour notre relation."

Je me sentais légère d'un coup. Soulagée. Une vague de sentiment me prit et me monta les larmes au bord des yeux. Qu'il reconnaisse enfin ses fautes, sans équivoque, sans ambiguïté, qu'il valide ce que je ressentais, que je ne me sente plus dans le doute de lui avoir donné des signaux trompeurs qui l'auraient amené à se méprendre totalement sur mes intentions. Cela faisait du bien, et ceci maintenant évacués, nous allions enfin pouvoir parler.

"Je suis contente que tu te sois enfin excusé, dis-je. Beaucoup moins que cela t'ais pris cinq ans."

"Je sais. Je ne suis pas fier de moi. Après avoir coupé le contact, je n'osais pas revenir. Et plus le temps passait, plus j'avais peur de revenir vers toi, parce que ta colère n'avait pu qu'aggraver les choses.

"Et après cinq ans ?"

"Je me suis dit que cela faisait suffisamment longtemps pour que tu ne sois plus en colère avec moi."

"Et qu'est-ce qui te dit que je ne le suis plus ?"

"Tu m'as répondu, non ?"

"Jérôme, tu as encore beaucoup à apprendre sur les femmes."

Il ne répondit pas pendant un long moment. Je savais que j'y avais été un peu fort, mais il l'avait mérité. Bien sûr que j'étais en colère avec lui, le fait que j'étais courtoise avec lui n'avait rien à voir. La courtoisie n'avait jamais empêché le ressentiment.

"Je suis désolé", dit-il.

Je faillis m'emporter. Était-ce tout ce qu'il avait à me dire ? Oui, il était désolé, il me l'avait déjà dit. À ce moment-là, je me représentais un petit garçon essayant de regagner les bonnes grâces de sa mère. Il n'avait aucune idée de ce qu'il devait dire, c'était démoralisant. Plutôt que de dire quelque chose de blessant, je me levai de mon canapé

pour chercher un coca au frigo. Quand je revins, il avait laissé un autre message.

"J'avais peur que tu ne me répondes pas du tout. Je pense que je suis tout simplement contente que tu ne m'en veuilles pas au point de ne pas me parler."

"De nous deux, je ne suis pas celle qui a fui la conversation."

Une hésitation.

"Je crois que je l'ai bien mérité, celle-là", dit-il.

"Oui, mais même si tu as mis ton temps, tu t'es excusé, c'est déjà bien. Ce qui est moins bien, c'est que ce soit uniquement parce que tu me voulais me voir. Désolée, mais ça me fait dire que tu ne me présentes des excuses uniquement parce que tu as une idée derrière la tête."

"Disons plutôt que l'opportunité de te voir m'a donné le courage de te recontacter. J'avais envie de te revoir."

"Pour baiser comme des bêtes, comme avant ?"

Je voyais bien qu'il commençait à écrire, effacer, récrivait plusieurs fois, cherchant ce qu'il allait dire. Mon Dieu, il était encore amoureux. S'il s'était vraiment fait à l'idée que notre relation n'était qu'une amitié avec du cul, alors il aurait répondu directement. Mais non, derrière son écran, il atermoyait entre être honnête et me dire qu'il espérait plus, et me mentir à nouveau et me dire qu'il voulait reprendre comme avant, une amitié avec avantages en nature. S'il m'avait dit la deuxième possibilité directement et sans hésitation, j'aurais sû qu'il était sincère. Maintenant ? Aucun des deux choix qu'il pouvait faire n'était un choix gagnant pour lui. Au moins le premier aurait été honnête

"Baiser comme des bêtes, oui, ça me plairait."

Et voilà. Finalement, il n'avait pas changé. Je ne pouvais même pas dire que j'étais déçue, puisque je m'y attendais. Que pouvais-je attendre de lui ? Il espérait encore qu'en étant ensemble, il arriverait à me faire arriver à un genre de relation que j'abhorrais. Je n'allais pas le laisser faire. J'allais me servir une dernière fois de lui. Je voulais connaître encore une dernière fois la puissance des orgasmes qu'il me donnait, pouvoir m'abandonner entre ses bras, et redevenir le pur objet sexuel que je savais pouvoir être. Mais cette fois-ci, je ne m'abandonnerai pas à lui parce que je lui faisais confiance, mais parce qu'il ne pourrait plus me faire de mal, parce que ce serait la dernière fois qu'il aurait le droit de toucher. Mais bien sûr, ça, je n'allais pas lui dire tout de suite, seulement après. Et peut-être qu'il ressentirait une partie de la trahison que j'avais ressentie.

"Je suis d'accord aussi", lui dis-je. "Abandonnons tout de suite l'idée de boire un coup, ce n'est pas pour ça qu'on veut se voir. Quand est-ce que tu viens à Orléans ?"

"Mercredi prochain, pour un entretien d'embauche. Si tout se passe bien, je déménagerais."

Encore mieux, pensai-je. Il avait des espoirs de vie commune.

"Comment veux-tu faire ça ?"

Il réfléchit un instant. Puis répondit.

"Comme pour le coup de l'oeuf vibrant. Il y a un hôtel pas loin de ton travail. Pendant la journée, je t'envoierais le numéro de la chambre par SMS. Je veux que tu abandonnes tout ce que tu fais, immédiatement, et que tu me rejoignes. Là, tu recevras des instructions. Tu devras les obéir à la lettre."

Déjà je le sentais redevenir comme avant. Comment un être aussi couard et hésitant,

quand il s'agit de discuter de choses sérieuses, redevenait ainsi dominant dès qu'il s'agissait de sexe ? Des réflexes et des souvenirs revenaient en moi. La fermeté des ordres, l'autorité du ton, et les sensations qui allaient avec étaient en train de reprendre leur place dans mon entrejambe, dans mes seins, dans ma tête. Je croisai les jambes, prise soudain d'un désir que je n'avais plus ressenti aussi fortement depuis des années. Bien sûr, j'allais me servir de lui, et le renvoyer dans ses cordes. Mais pendant ce temps-là, je savais que j'aurais du mal à lui résister, qu'il allait faire de moi ce qu'il voulait. Et pourquoi ?

Tout simplement parce que j'aimais ça.

"Ce projet me plaît énormément, dis-je. Tu as des idées en tête ?"

"Plusieurs, me dit-il, et je ne te les dirais pas. Ramène juste tes fesses."

Et ainsi ce fut décidé, en quelques bribes de conversations sur un logiciel de discussion instantanée. Sans même entendre sa voix, j'avais destiné de le laisser me tringler une dernière fois. Bien sûr, lui n'avait aucune idée que ce serait une dernière fois, mais c'était pour cela que c'était marrant.

Je prétextai d'avoir sommeil, et fit semblant de me déconnecter. En fait je le bloquai tout simplement. Peut-être voulait-il parler, discuter avec moi en détail de nos cinq dernières années, me dire s'il avait eu des relations sérieuses depuis, ou je ne sais quel sujet. J'en avais cure. J'avais obtenu ce que je voulais.

Scène 3

Il avait suffi d'un SMS pour que ma journée prenne une tournure scabreuse, "212".

Mon téléphone avait vibré pendant la réunion plénière mensuelle, alors que le directeur du service marketing exposait les objectifs du mois prochain. J'avais sorti l'appareil nonchalamment, comme d'autres l'avaient fait dans la pièce, pour passer le temps ou ne pas s'endormir au milieu des discours lancinants et des présentations informatiques abrutissantes.

Un mot, un seul, et j'avais le souffle coupé. Je croisai les jambes, serrait les cuisses, sentant le désir qui envahissait mon sexe et tout mon corps.

Je regardai autour de moi, craignant que mes proches voisins comprennent, voient quelque chose qui me trahisse.

Mais personne ne semblait se préoccuper de moi.

Je posai les yeux sur mon téléphone, comme si le message que j'avais reçu constituait une quelconque urgence que moi seule pouvais gérer. Après tout, c'était possible, en tant que responsable du réseau téléphonique de l'entreprise. Personne ne semblait particulièrement surpris, ni même intéressé, de me voir partir pendant la présentation du directeur. Ils étaient habitués à ce que je laisse tout tomber pour gérer une urgence. Cela n'avait rien d'incongru.

Les couloirs étaient déserts. Je faillis tomber en allant récupérer mon sac à main et mon manteau dans mon bureau. Puis je me précipitai vers l'ascenseur, maudissant la jupe droite et les talons aiguilles que je portais, suivant "ses" instructions.

J'étais seule dans l'ascenseur quand je me rendis compte que j'avais négligé une autre de "ses" instructions. S'il le remarquait, et cela arriverait fatalement, je me ferais punir. Je scrutai les numéros qui défilaient, ne sentis aucun ralentissement. Je pouvais le faire avant d'arriver à l'étage du parking souterrain où j'avais garé ma voiture. Déjà ma respiration avait accéléré.

Rapidement je remontai ma jupe sur mes cuisses, attrapai mon string que je fis glisser le long de mes jambes et le cachai dans le creux de ma main. Je venais à peine de redescendre ma jupe sur mes bas quand la porte s'ouvrit sur deux de mes collègues masculins.

Je leur adressai un bonjour gêné et partis, espérant qu'ils n'avaient pas remarqué la lingerie noire dans ma main. Je la fourrai dans mon sac, incroyablement consciente que je ne portais plus rien. Chaque personne que je croisai jusqu'à ma voiture semblait me regarder comme si elle avait percé mon secret de je ne sais quelle manière.

Le trajet jusqu'à l'hôtel ne prit que dix minutes, mais dix minutes interminables durant lesquelles je tirai constamment sur ma jupe pour me protéger du regard des passants, réflexe inutile, que je n'avais jamais quand ma culotte ne résidait pas dans mon sac à main. Je me surprénais à me retrouver dans le même état d'esprit qu'au début de notre relation, cinq ans auparavant, moins assurée, plus naïve. J'étais pourtant habituée à me retrouver sans culotte, avec des jupes plus courtes. Aujourd'hui, cela me rendait anxieuse. J'arrivais à l'hôtel. Il m'avait dit, lors de notre dernière discussion, qu'une enveloppe

m'attendrait à l'accueil. Le concierge me la tendit avec un sourire entendu et le regard brillant qui ne put s'empêcher de me regarder de haut en bas. Je pris l'enveloppe et l'ouvris dans l'ascenseur qui m'amenait au deuxième étage. À l'intérieur, un bandeau et une note.

"Va à la porte de ma chambre, mets le bandeau, et entre sans frapper. Le mot de sécurité est Jonquille"

Mon cœur se mit à battre la chamade. La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Les genoux tremblant, j'allai vers la chambre 212, dont la porte était entrouverte. Je me rappelai d'une autre fois, cinq ans auparavant. Je regardai le bandeau.

Il s'agissait d'un modèle haut de gamme, probablement acheté dans un sex-shop de luxe, noir brillant, très doux au toucher et bien rembourré dessus et dessous pour empêcher toute lumière de se frayer un chemin jusqu'aux yeux. Je le triturai entre mes mains avec anxiété, comme un enfant tordrait son t-shirt en sachant qu'il allait bientôt se faire gronder.

Je ne savais pas ce qui m'attendait derrière cette porte. Je pouvais encore faire demi-tour, quitter cet hôtel. Jérôme m'avait promis d'aller plus loin que tout ce que nous avons fait ensemble. Qu'il avait cinq ans de baise avec moi à rattraper. Que je serais sa chienne, et qu'il attendait à ce que j'obéisse sans broncher.

Je ne pouvais pas.

Le mot de sécurité était Jonquille.

Je mis le bandeau. Aveugle, j'entrai dans la chambre.

Je sentis l'odeur de cire chaude d'une bougie qui brûlait. Plus loin, je crus sentir son odeur. Je fis un pas vers lui.

– Non, ne bouge pas, dit-il d'une voix ferme.

Je m'arrêtai net. J'entendis des pas s'approcher, j'entendis sa respiration. Je le sentis tout près. J'approchai la tête, pour l'embrasser, pour sentir, enfin, sa langue contre la mienne. Il m'agrippa le cou. Je poussai un cri de surprise. Je levai la main, pour toucher son torse, mais il l'attrapa, avec force. Son pouce frotta ma joue, puis s'approcha de ma bouche. J'embrassai le bout de son doigt, puis l'avalai entièrement, sentant le goût salé de sa peau, titillant de ma langue son ongle un peu trop long. Son pouce cherchait loin, jusqu'au bout de ma gorge, tandis que sa main libre m'enlevait la veste de mon tailleur et la jetait au loin. Je léchai son pouce comme un petit sexe fouillant l'intérieur de ma bouche jusqu'à ma gorge. Il commença à déboutonner mon chemisier. J'essayais de l'aider, impatiente qu'il découvre ce que j'avais en dessous, mais reçu une claque sur la main.

Tout allait devoir se faire à son rythme.

Comme pour m'apprendre une leçon, il arracha le reste de mon chemisier, me l'enleva avec force, et me jeta sur le côté. J'atterris sur un lit. J'étais toujours aveugle.

– Tu n'avais pas le droit de faire ça, me dit-il, maintenant tu vas en subir les conséquences.

Dans mes souvenirs, je ne me rappelai pas qu'il ait été aussi agressif. Peut-être était-ce juste que je n'étais plus habituée. Aucun autre homme depuis lui ne m'avait traitée de la sorte. Je pris peur, et un mot me vint à l'esprit.

Jonquille.

Il me suffisait de dire ce mot, et tout s'arrêterait.

Je ne dis rien.

Ses mains agrippèrent mes hanches et les relevèrent, jusqu'à ce que je sois sur mes genoux, la croupe en l'air. Ma jupe avait commencé à se glisser vers le haut de mes jambes et je sentis son regard sur mes fesses généreuses à moitié découvertes, sur ma vulve maintenant exposée entre mes cuisses. Je sentis son souffle chaud et ses mains se faufiler sous ma jupe, la remonter sur ma peau électrisée, jusqu'à me mettre nue. Il prit une fesse dans sa main, agrippa un bout de peau entre son pouce et son index, et pinça très fort.

La douleur me surprit et un cri m'échappa. Le pincement s'arrêta, pour être aussitôt remplacé par une claque vigoureuse, qui me brûla et me fit pousser un autre cri.

– je ne t'ai pas dit que tu pouvais crier, dit-il d'un ton sec.

Il caressa ma fesse endolorie, d'une main chaude qui calmait cette peau maltraitée. Son autre main dégrafait mon soutien-gorge, libérant mes seins. Il fit glisser ma jupe sur mes cuisses, me laissant avec juste mes bas. Puis il se pencha sur mon oreille, et me dit doucement :

– Tu vas en avoir dix autres comme ça, tu vas les compter, et gare à toi si tu te trompes.

Il se releva.

Je respirais fort, j'attendais la punition. Sa main se leva et retomba encore plus fort, frappant mes deux fesses en même temps.

– Un, dis-je d'une voix blanche.

Les autres coups se succédèrent, passant d'une fesse à l'autre. Il n'y eut bientôt plus que la douleur qui se transformait en brûlure, puis en plaisir. Je me cambrais, et je comptais. Deux. Trois. Quatre. Cinq. Six. Le mot Jonquille me revenait à l'esprit, mais je préférais compter. Huit.

– Huit ? Qu'est-il arrivé à sept ?

Avant que je puisse dire quelque chose, il saisit mes cheveux, me tira la tête en arrière et abattit sur ma croupe une violente et rapide série de claques qui touchèrent chaque parcelle de mes fesses, s'aventurèrent sur ma vulve, ne semblaient pas vouloir s'arrêter. Même quand il avait utilisé la cravache, il n'avait été aussi fort. Je criais pitié, non, arrête. Mais pas Jonquille.

Toujours pas Jonquille.

Il me lâcha, pour me laisser reprendre mon souffle, pensai-je naïvement. Puis je l'entendis faire le tour du lit, arriver face à moi, et monter sur le matelas. Il me releva, jusqu'à ce que je sois dressée sur mes genoux. Mes fesses me faisaient mal. Il caressa mes seins, pinça mes tétons déjà durs. Il prit une de mes mains et la posa sur son sexe, qui se mit aussitôt à grossir entre mes doigts. Il était entièrement rasé, quelque chose de nouveau. J'adorais cette douceur. Je me mis à lui caresser la verge, et crus l'entendre gémir. Mon autre main cajola ses bourses .

Sa main se posa sur ma nuque, et comme un réflexe je me penchai et refermai ma bouche sur sa verge. L'odeur de son sexe m'enivra. Il était gros, me remplissait la bouche, et avait un arrière-goût de savon. Son gland grossit encore sur ma langue, et je me mis à le sucer plus intensément pendant qu'il me caressait le dos, l'aspirant parfois au fond de ma gorge. D'instinct, mes jambes s'écartaient, mon dos se cambrait, et je passai une main entre mes cuisses. Je trouvai mon clitoris durci, le caressai, et me lubrifiai avec le jus de mon sexe.

Je me mis à pousser des gémissements étouffés par sa verge qui commençait des mouvements de va-et-vient dans ma bouche. Sa main descendit le long de mon dos, son doigt se promena entre mes fesses, me menaça de choses que j'avais découvertes avec lui. Sa verge grossissait encore, la texture de son gland changeait sous ma langue. Je l'enlevai de ma bouche, lui léchait les bourses, et continuai de le caresser.

Soudain un bruit m'effraya, celui de la porte de la chambre. J'entendis quelqu'un entrer et le sentis monter sur le lit derrière moi. Des mains étrangères, des mains d'homme, se posèrent sur mes fesses.

Jonquille, Jonquille ! hurlai-je.

Mais ces mots n'étaient que dans ma tête, je poussai un gémissement et me cambrai encore plus, offrant mes fesses à cet inconnu. Je me sentis d'un seul coup devenir plus animale, ma façon de sucer Jérôme évolua vers une ardeur plus brutale, mes coups de langue sophistiqués se transformèrent en succion non réfléchie. Il poussa un râle qui traversa mon corps jusqu'à ma vulve.

L'inconnu derrière moi enfonça son pouce dans mon sexe et caressa le petit point dur à l'entrée, alors que ses autres doigts avaient chassé ma main et caressaient mon clitoris. Des gémissements de plaisir s'échappaient de ma gorge, tandis qu'il se branlait de sa main libre, frottant son gland sur mes fesses, se rendant dur pour entrer en moi.

Il arrêta de me caresser pour déballer un préservatif. Je discernai l'odeur de latex, qui annonçait la pénétration. Je l'entendis mettre la capote, puis il ouvrit de deux doigts ma chatte trempée.

Par réflexe j'approchai ma croupe, pour m'empaler sur ses doigts qui me faisaient envie. À la place, je trouvai son sexe qui me pénétra entièrement.

Je poussai un râle de soulagement de me sentir enfin remplie. J'enlevai le sexe de ma bouche pour soupirer mon plaisir, et apprécier les coups qui faisaient monter les sensations. Mon sexe se contractait sur celui de l'inconnu. Il se mit à claquer méthodiquement mes fesses que je soupçonnais déjà rouges. Jérôme ne me laissa pas à mon plaisir et retourna de force dans ma bouche, la baisant comme celui derrière baisait mon sexe. Je commençais à prendre trop de plaisir pour pouvoir le sucer de façon satisfaisante. Mais je ne pouvais plus enlever ce sexe de ma bouche. J'étais dans le noir, et je n'étais plus que cette chose offerte à ces deux hommes, dont un totalement inconnu. – Tu as raison, c'est vraiment une petite salope, dit la voix derrière moi.

Je me sentis humiliée, j'avais envie de crier Jonquille. Jérôme, en qui j'avais eu confiance, m'avait rabaissée auprès de cet inconnu.

Mais en même temps, je ne pouvais m'y résoudre. Oui, j'étais une salope, je me laissais faire, car une part de moi aimait être utilisée, être considérée comme un objet sexuel. Cet homme que j'avais en bouche me tenait sous sa coupe, mais parce qu'il avait envie de moi.

Et malgré tout, malgré le fait que j'étais utilisée, que j'étais une chose sous leurs doigts, j'avais le contrôle. À tout moment, je pouvais tout arrêter, mettre fin à ceci. C'était le degré de confiance que j'avais en Jérôme, et c'était ce qui m'excitait aussi, de pouvoir m'abandonner à lui, me mettre à sa merci en sachant qu'il ne me ferait pas de mal. Quel sentiment incroyable de pouvoir laisser tomber mes barrières !

L'homme derrière passa un doigt entre mes fesses, et caressa mon petit trou. Non non non

! Pensai-je, pas lui ! Mais avant que je puisse protester, un doigt lubrifié rentra dans mon anus. Je poussai un autre soupir de soulagement et de surprise. Le doigt fouillait, touchait le sexe qui allait et venait dans le mien à travers la fine paroi qui séparait mes deux orifices. Encore une fois, je ne disais rien, et je savais ce qui allait arriver. J'avais peur, mais une autre partie de moi voulait se confronter à ce que je savais aller arriver.

J'eus la surprise de sentir Jérôme sortir de ma bouche et se placer derrière moi. Puis l'odeur du latex se fit plus tenace. L'autre homme se tenait devant moi et mit son sexe encapoté dans ma bouche. Je goûtai sur lui mon propre sexe, et j'aimais ça, encore mieux que lorsque je me léchais les doigts après m'être masturbée.

Je sentis le gland se positionner à l'entrée de mon petit trou. Je me crispai en anticipant ce qui allait arriver.

Je sentis un liquide froid et visqueux entre mes fesses, que Jérôme étala avec les doigts. Je passai ma main entre mes cuisses et touchai ses couilles et sa bite extrêmement dure. Il appuya, et la douleur me fit crier. Je me sentais écartelée, et pourtant, seul le bout de son gland était rentré.

– Attends, haletai-je, je te dirai quand tu pourras continuer.

Il s'arrêta, toujours aussi dur. J'avais enlevé de ma bouche le sexe de l'autre homme, et me concentrais sur ma douleur. J'allais bientôt dire à Jérôme qu'il pouvait reprendre sa progression, mais il ne m'attendit pas et rentra le reste de son gland. Je criai, ma main appuya sur son bassin pour l'arrêter. Il interrompit son mouvement. L'autre homme se baissa et me caressa les seins, me tordit les tétons, la douleur me distrayant de celle que je ressentais derrière.

Jérôme poussa, fort, pour forcer mon entrée étroite pourtant bien lubrifiée. Je tendis le bras, agrippai ses couilles, et suivis au toucher sa progression à l'intérieur. Je touchai l'endroit où son sexe rentrait en moi. Mes doigts s'aventurèrent dans mon sexe et sur mon clitoris devenu hypersensible. Ma chatte avait envie d'être remplie.

Jérôme mit ses mains sur mes hanches et se mit à me baiser le cul. Je gémissais, car la douleur était grande, mais je ne cherchais pas à échapper à la pénétration. Cela brûlait, cela me déchirait, mais la douleur fit place à un plaisir intense. Je mis mes doigts dans ma chatte et sentit ce sexe qui me transperçait. Mes doigts s'activaient comme une folle sur mon sexe gonflé de désir et de plaisir. J'aurais voulu avoir mon gode, pour l'enfoncer dans ma vulve. Je pris le sexe de l'autre dans ma bouche, cette fois avec avidité, avec une faim que je n'avais jamais connue.

– Oh oui, suce moi bien petite salope, dit-il, tu aimes ça qu'on te traite en chienne, qu'on se serve de toi.

– Oui, elle aime bien se faire enculer, cette petite pute, dit Jérôme. Regarde comme son cul est accueillant, comme il aime la bite.

Ils m'insultaient, me traitaient de pute, chienne, salope, et autres noms. Et j'aimais ça. Ma personnalité de tous les jours s'était envolée. Ils m'avaient vidée de ce que j'étais, de l'image que je voulais présenter au monde, pour me transformer en un simple objet de désir, en animal de sexe. Je n'étais plus moi-même, je m'abandonnais avec délices à ma face cachée, que je n'avais pas révélée depuis si longtemps.

Jérôme allait de plus en plus vite. Mon petit trou d'abord si serré était maintenant totalement relâché. Un plaisir intense m'envahissait. J'exprimais mon bonheur par des cris

étouffés par le sexe de l'inconnu.

Jérôme se retira d'un seul coup. Je passai mon doigt sur mon petit trou maintenant distendu, qui se rétracta au toucher tellement il était devenu sensible.

L'inconnu s'allongea sous de moi, me prit les reins et me guida sur son sexe. Je le chevauchai, dans ma position préférée. Son sexe totalement en moi, je bougeais mon bassin d'avant en arrière, mes seins tressautant à chaque mouvement.

Mais ils ne me laissèrent pas profiter longtemps de ce répit. Jérôme appuya sur ma nuque, me forçant à m'allonger sur l'inconnu. Je sentis mes seins s'écraser sur son torse et des bras puissants m'enlacer et me tenir.

Cette fois-ci, son sexe entra sans difficulté derrière moi. Je devins folle ! Deux sexes en moi. Aussitôt, ils se mirent en action, mes deux orifices attaqués sauvagement par leur coups de reins sauvages. Mes râles se mêlèrent aux leurs. J'avais un souffle chaud sur ma nuque, et un autre contre mon visage. J'aurais voulu que leurs positions soient interverties, que je puisse embrasser mon homme. Mais j'étais contente que ce soit lui qui soit dans mon cul.

Je sentis alors venir un orgasme tel que je n'en avais jamais connu. Je me mis à bouger avec frénésie, à amplifier leurs mouvements, à enfoncer leurs sexes encore plus profondément au fond de moi. Jérôme reconnut ce signe en moi, il savait ce que ça voulait dire. Il ne changea pas de rythme, continua exactement comme avant, comme cela me faisait plaisir.

L'orgasme me prit comme une vague, forte, puissante. Je ne m'entendis pas crier, mais Jérôme m'assura plus tard qu'il ne m'avait jamais crié aussi fort. Et malgré mon orgasme, les deux hommes continuaient de me baiser, pour prolonger la sensation. Bientôt, je m'écroulai sur le côté, tremblante. Je portai les mains à ma bouche, et une vague me prit. Je me mis à pleurer, comme je pleure à chacun de mes plus beaux orgasmes.

J'entendis le claquement du préservatif que l'on enlève, et sentis le sexe de l'inconnu me forcer la bouche.

Je l'avalai goulûment. Il me baisait la bouche avec ardeur, à la recherche de l'orgasme.

Jérôme, lui, avait placé un oreiller sous mes fesses et me pénétrait la chatte, m'extrayant par la même occasion les dernières parcelles de plaisir.

Je sentis d'un coup le sexe de l'inconnu grossir dans ma bouche, son gland changer de texture. Il s'arrêta net. Puis son sperme, chaud, sucré, coula sur ma langue. J'avalai et continuai de sucer l'inconnu jusqu'à épuiser son plaisir. Il se retira de ma bouche et sortit de la pièce comme il y était entré, sans que je ne sache à quoi il ressemblait, ni même s'il s'agissait de quelqu'un que je connaissais.

Peu de temps après, Jérôme se raidit et la jouissance le prit à son tour. Avec mon bandeau, je ne pouvais que m'imaginer son visage, ce si beau visage qu'il avait quand il jouissait. Il s'écroula sur moi, m'écrasant de tout son poids. Je le pris dans mes bras et l'embrassai. Nos langues se trouvèrent et se battirent dans nos bouches, longuement, plus longuement que jamais. Il m'enleva le bandeau et s'allongea à mes côtés.

Enfin, je le voyais, mon homme, celui qui m'avait mise à sa merci. Ses cheveux bouclés, son torse poilu, et ce sexe que j'avais appris à tant aimer. Je me collai à lui, la tête sur son épaule, un sourire niais aux lèvres. Ma main gauche jouait avec ses cheveux, tandis que ma main droite caressait doucement son sexe maintenant au repos, et recouvert du

mélange de nos liqueurs. Nous restâmes ainsi, sans rien dire, mes doigts jouant seulement avec son sexe. Au bout de quelques minutes, il se mit à regressir.

Malgré l'orgasme, je n'étais toujours pas satisfaite. J'en voulais encore, je voulais sa bite à l'intérieur de moi, mais cette fois-ci, je menais la danse.

Je le chevauchais, le guidait à l'intérieur de moi, et en amazone, bougea mon bassin, les yeux fermés, complètement égoïste. Je me fichais de lui, de son plaisir. À un moment, il essaya de se redresser, pour m'embrasser, et je le repoussai à terre, sans ménagement, le maintenant avec mes mains sur son torse. Je l'entendis gémir quand mes ongles le strièrent. Mais pour moi, il n'y avait que mon vagin et son sexe, dont je guidais le gland sur mon point G, vers une deuxième apothéose. J'alternais entre des vas-et-vient verticaux, et des glissements horizontaux du bassin. Puis je trouvais enfin le rythme, le bon, celui qui m'amenait vers le sommet.

Je jouis, une deuxième fois, un orgasme moins fort que le premier, mais très satisfaisant. Je restais ainsi, sur place, sentant sa bite en moi, la serrant très fort. Encore une fois, il s'agissait de trouver les dernières doses de plaisir, mais je faisais tout. Et quand j'eus fini, je quittai sa bite, la laissant dure et luisante du jus de ma chatte. Je m'allongeai sur son côté, la tête sur son épaule, sentant une sérénité m'envahir, celle de la satisfaction. Sa main se caressait négligemment, et je crois qu'il comprit que je n'avais aucune intention de l'aider sur ce côté là. Bientôt il abandonna, et je m'amusais à voir son sexe si fier et tendu redescendre comme un arbre abattu filmé au ralenti, jusqu'à revenir au repos. Je tournai les yeux vers lui, et rencontrai son regard. Un sourire se dessinait sur ses lèvres.

– Je t'aime, me dit-il soudain.

Je m'y attendais. En fait, j'espérais qu'il me le dise. Quand j'ouvris la bouche, ce fut pour dire un seul mot :

– Jonquille.